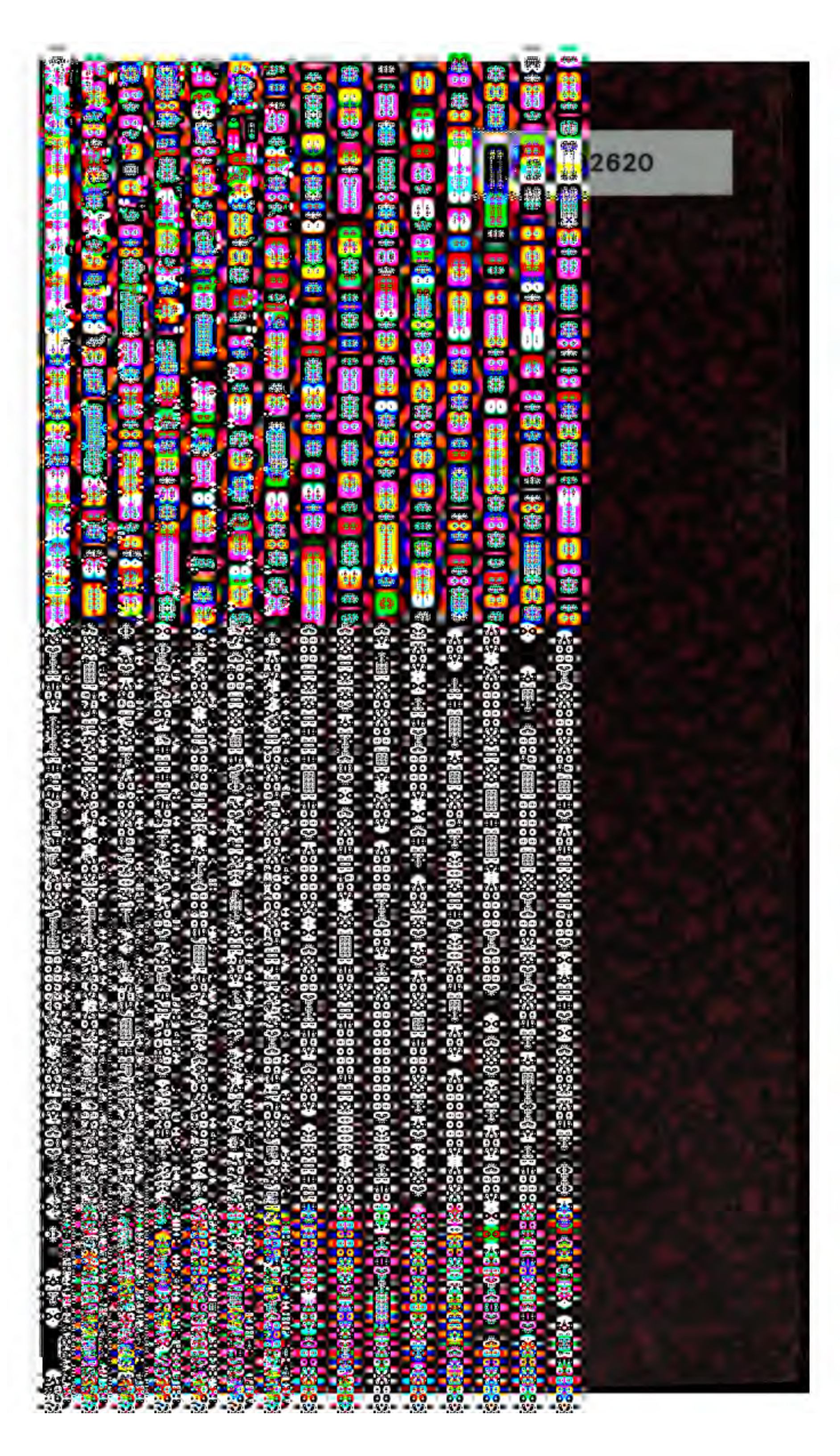
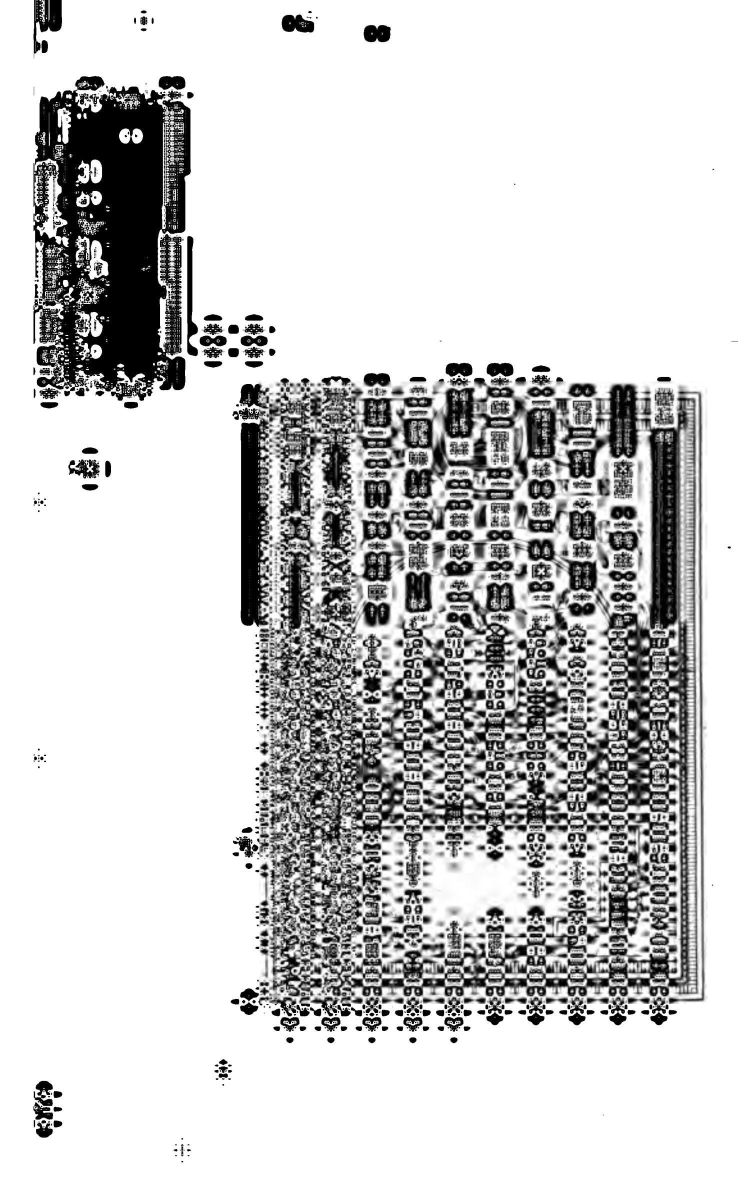

2620




SOCIETE DU
PENSIONNAT MONT ST. LOUIS

VARIÉTÉS CANADIENNES

A

M. Louis Herbette,

ANCIEN PRÉFET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE,

MEMBRE DU CONSEIL D'ÉTAT,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR EN FRANCE,

UN DES PLUS FERVENTS AMIS

DES CANADIENS-FRANÇAIS,

L'AUTEUR

DÉDIE RESPECTUEUSEMENT

CE LIVRE

ES

MUETS

re petit
résente
t notre

ns le do-
éjà jeté
ur qu'il
recours
nstance;
é pour
rampe,
amour-
de dé-
n aussi

Donc, je suis invité à écrire ici quelques mots de préface.

Dois-je parler du livre ou de l'auteur ?

Pourquoi parlerais-je du livre ? Celui qui en lira les premières lignes est sûr d'aller jusqu'au bout, et il n'aura aucun besoin de s'en rapporter à moi pour juger de sa valeur.

Pourquoi, d'un autre côté, vous entretiendrais-je de l'auteur ? Il est là de pied en cap dans ces pages détachées, où il laisse parler son cœur et son esprit, fièrement et librement, avec cette allure de sincérité naïve qui fait le charme des vieux auteurs, et qu'il est si rare de retrouver dans les ouvrages publiés de nos jours.

Oui, feuilletez ces pages avec attention, et vous n'aurez plus rien à apprendre sur sur le compte de leur auteur. Il s'y reflète sous tous les aspects, de face, de profil, de trois quarts, comme dans une glace devant laquelle il tournerait sur un pivot.

Chaque chapitre révèle un des côtés saillants de l'homme.

Ici, c'est le patriote, orgueilleux de sa race et de notre histoire, qui, évoquant les

gloires du passé ou déplorant les humiliations présentes, ne craint pas d'entrer d'un pied ferme et hardi sur le terrain des revendications nationales.

Là, c'est le penseur sérieux, qui, conscient de la responsabilité incombant à tous les porte-flambeaux choisis par la Providence, sonde l'horizon d'un œil inquiet,redoutant presque d'apercevoir le but vers lequel nous marchons.

Tournez la page, c'est un patriarche dont la voix paternelle prêche la justice, la charité, préconise la fraternité humaine, proclame la sainteté du travail, exalte avec amour les joies paisibles du foyer domestique.

Sautez quelques feuillets, c'est un moraliste austère qui fronde nos défauts, fait saillir de la façon la plus pratique ce que nos mœurs publiques ont d'absurde, et signale les effets désastreux qu'elles peuvent avoir sur l'esprit de nos populations.

Plus loin, vous voyez un Juvénal indigné qui cingle sans pitié les brocanteurs de principes de parade, dont la convoitise et

le mépris de tout ce qui constitue le vrai citoyen ont érigé l'achat des consciences en système et fait de l'hypocrisie le principal facteur d'une politique sans scrupule et sans patriotisme.

Plus loin encore, vous trouvez un éducateur satiriste qui fait défiler devant vous l'armée de nos préjugés, de nos idées fausses, de nos contradictions ; qui vous découvre les ornières boueuses où nous pousse l'esprit de parti habilement entretenu et exploité par les gens intéressés à perpétuer nos divisions et nos haines, le plus souvent inconsidérées ; qui vous fait toucher du doigt mille petitesses humiliantes que la routine et l'apathie des masses protègent ou dissimulent sous quelque titre pompeux ou quelque appellation bénigne.

Feuilletons encore, et nous trouverons un économiste éclairé, sachant envisager froidement notre état social, comme les problèmes les plus compliqués de nos intérêts commerciaux ; un philosophe n'hésitant point à sonder certaines plaies résultant de froissements dangereux entre les différents

corps de l'Etat, et scrutant hardiment l'inextricable fouillis de nos questions éducationnelles.

Et puis, voici le législateur, le juriste, l'avocat, qui discute les points de justice et de droit, qui nous parle de la loi, de la magistrature, du barreau.

Voici le conférencier qui aborde les hautes questions philosophiques des droits et des devoirs, du pacte social, des relations de l'Eglise et de l'Etat ; le vulgarisateur qui, en quelques paragraphes pleins de concision et de clarté, met à la portée de tous les considérations les plus abstraites comme les théories les plus transcendantes.

Voici, en outre, le voyageur intelligent qui déroule devant nous la série de ses impressions, qui nous fait part du fruit de ses observations toujours marquées au cachet de l'homme sérieux qui ne visite pas les pays étrangers pour la simple satisfaction de dire qu'il les a vus, mais qui les étudie pour s'instruire et instruire les autres.

N'avais-je pas raison de dire que tout l'homme était là, dans ces pages variées,

écrites sans prétention, mais pleines de vigueur, de relief et de coloris ?

Ce n'est pas tout, cependant.

Nous n'avons encore vu jusqu'ici que l'homme du dehors, l'homme préoccupé des grandes choses de la vie, le regard tourné vers les étoiles ou le front penché sur les grimoires politiques pour y découvrir le secret des destinées futures de notre race et de notre pays. Il nous reste à connaître l'homme intime, l'homme d'intérieur.

Cet homme, nous le trouvons dans ces légères peintures de mœurs prises sur le vif, dans ces tableautins de la vie de famille, dans ces coups de fusain, un peu rustiques peut-être, mais à coup sûr bien fidèles, dont M. Larose a parsemé son livre, comme aurait pu le faire un habile illustrateur.

Nous le trouvons dans le récit joyeux et bien vécu de scènes électorales, de fêtes champêtres, de réunions villageoises qui dénotent chez leur auteur un rare instinct de bonhomie doublé d'un très subtil esprit d'observation.

Nous le trouvons surtout dans certaines pages attendries, dans quelques idylles aussi simples que charmantes, où le narrateur a su mettre une note mélancolique d'un attrait qui vous émeut et vous laisse tout pensif.

En somme, je le répète, en parcourant les VARIÉTÉS CANADIENNES, le lecteur non seulement se familiarisera avec un ouvrage d'un mérite réel et d'une philosophie saine, mais encore il fera la connaissance d'un jeune homme à l'esprit droit, à l'intelligence élevée, au cœur large et vibrant, aux aspirations puissantes vers tout ce qui est l'honnêteté et le progrès, d'un vigoureux défenseur de toutes les idées grandes et belles, d'un admirateur passionné de notre ancienne et toujours chère mère patrie la France; enfin, d'un fort et d'un vaillant, gardant précieusement dans sa tête et sa poitrine tous les sentiments, toutes les impulsions et tous les souvenirs qui font le Canadien d'élite, c'est-à-dire un de ceux à qui incombe la mission de perpétuer l'esprit français

sur cette terre d'Amérique où d'autres semblent se charger de répandre des semences plus matérielles.

Je serre cordialement la main à l'aimable auteur, et souhaite à son ouvrage un succès mérité.

LOUIS FRÉCHETTE



... nter nos
... is : mais
... relative-
... fortuné?
... inspirer,
... incompa-
... ce a dai-
... demande
... nous en
... nde, une
... plus di-
... ollicite la
... à la fois
... est-il des
... ages, des

fleuves, des lacs plus pittoresques, plus séduisants pour le *sportsman* et l'homme d'affaires, pour le barde et le poète ? est-il un ciel, des aurores, des couchers de soleil, des soirs d'été mieux faits pour parler à l'imagination comme au cœur de l'enthousiaste et rêveuse jeunesse ? Pourquoi l'âme canadienne refuserait-elle de sourire à ces beautés, pourquoi négligerait-elle de les peindre par la plume ou le pinceau, et de les chanter sur la lyre ? Dans les VARIÉTÉS CANADIENNES, je me suis efforcé de reproduire quelques traits de cette belle nature, et notre peuple valant encore mieux que la terre qu'il habite, j'ai consacré plus d'une page à l'évocation de son histoire, à la peinture de ses mœurs, à la phonographie de son langage. S'il nous plaît tant, aujourd'hui, d'apprendre de Marot, de Ronsard, de Rabelais ou de Brantôme comme parlaient nos ancêtres, nous pouvons prédire qu'à leur tour, nos successeurs dans la vie aimeront à savoir comme nous aurons parlé et pensé. En

effet, l'éducation nulle, fausse ou insuffisante dont se plaignent les Canadiens-français de notre époque, ne les aura pas empêchés de voir au fond de bien des choses, ni de photographier leurs aperçus dans des expressions si originales, si neuves, qu'elles auront eu le privilège de devenir familières sans rien perdre du parfum de leur nouveauté.

Dans ce livre, j'ai parlé aussi de certains intérêts qui nous sont communs avec le reste de la famille humaine et particulièrement appuyé sur ceux qui, nous étant propres, doivent, pour cette raison, nous être plus chers et tenir notre zèle armé pour leur défense. En tout cela, ma bonne foi a tâché de concilier le respect du vrai avec celui des personnes et de l'âpre susceptibilité qui leur vient souvent de la politique, de la classe, de la race ou de la religion à laquelle elles appartiennent. Je n'ai pas eu recours, non plus, à cette injure déguisée qu'on appelle flatterie. Non ! j'estime trop le lecteur pour avoir osé lui tenir le langage du renard courtisan au corbeau

naïf, ou de l'antique serpent à Eve, la grand'maman si bonne, mais, hélas! si désespérément sensible aux doux mensonges.

WILFRID LAROSE





VARIÉTÉS CANADIENNES

I

LE TRAVAIL

LE travail ennoblit l'homme bien plus que ne le sauraient faire les titres, les écussons et les bouts de ruban. Ces fanfreluches de convention peuvent servir à signaler le mérite, à le gâter parfois, mais non à le créer.

Sans la culture, le sol le plus riche n'a jamais rien valu; sans l'exercice de ses facultés par le travail, l'homme le mieux doué traîne jusqu'à la tombe une vie insignifiante.

En ce pays, où la conquête de toutes les positions enviables dépend plus spécialement de l'initiative individuelle, il n'était pas inopportun que le travail reçût la consécration officielle de sa valeur, par l'institution d'une fête particulière.

La fête, on la chôme avec éclat en maints endroits, surtout dans notre métropole. Partout elle a un cachet qui vous fait songer avec plaisir à l'affirmation solennelle des vrais principes démocratiques. Tout le monde en est, parce que c'est la fête de tous. En effet, il n'y a pas que nos ouvriers qui peinent; la pauvreté relative du peuple canadien oblige toutes les classes qui le composent, à gagner leur vie.

Après la fête nationale, celle-là devait être la plus belle, sinon la plus utile, car elle contient un enseignement sur la portée duquel on ne saurait trop appuyer : le progrès général de la race par le labeur constant de chacun de ses sujets.

N'ayons crainte d'employer à toutes sortes d'ouvrages légitimes, des mains trop aristocratiques ; nos ancêtres les plus élevés dans la hiérarchie nobiliaire de France, ne

furent après tout que des hobereaux, c'est-à-dire des gentilshommes vivant de leur travail, loin de la cour et près de la vertu.

Aujourd'hui nourris de la démocratie américaine, je ne vois pas pourquoi nous hésiterions à préférer pratiquement au genre d'idées qui permit le règne incontesté d'une Pompadour, les principes sages en vertu desquels un maçon comme McKenzie, un bûcheron comme Lincoln, purent devenir des étoiles de première grandeur dans le ciel de leur pays.

La féodalité qui a présidé à la colonisation de la Nouvelle-France et l'éducation exotique qu'on nous a imposée pour la glorification de ce régime, éducation aussi saturée de mysticisme, qu'étrangère à nos besoins — on en a la preuve dans notre impuissance actuelle,—ont pu inspirer à plusieurs le vain culte de la pose et du blason ; mais déjà la fatalité semble vouloir détruire cette anomalie. Déjà le morcellement des fiefs, leur acquisition par d'anciens censitaires enrichis, le discrédit qui s'attache aux professions *fashionables* par suite de leur encombrement, pour n'en donner

qu'une raison, la difficulté des mariages en haut lieu, faute d'argent pour soutenir le *rang*, etc., déterminent la conscience exacte des positions et comme corollaire, le retour général du sens commun, avec une estime égale pour tous les métiers.

Ici comme aux Etats-Unis, on ne jugera bientôt plus un homme par son père, mais par lui-même ; ni par son titre, mais par la manière dont il le porte ; ni par le nom de sa profession, mais par l'habileté qu'il y déploie et l'on admirera *autant* le millionnaire qui travaille tout le jour, que le petit crevé qui flirte et ne sait que flirter avec ces demoiselles sur les boulevards, dans un costume aussi *chic* qu'impayé.





II

LES SEMAILLES

L'OUVRAGE retenant le monde à la maison, dans le chemin du roi nul ne passe encore, si ce n'est le commerçant de veaux, le docteur ou le " quêteux ;" le " quêteux " qui mange les p'tits enfants et fait japper tous les chiens après lui.

Sur la galerie, un bambin s'amuse à replanter de vieux clous ; au jardin, la grande sœur sème la laitue avec la sarriette, sans négliger les Saint-Joseph doubles, les œillets, ni surtout les pensées, qui vont fournir de si aimables fleurs pour la boutonnière des cavaliers ; près de l'âtre, la petite endort sa catin, pendant que la mère abreuve le nouveau-né, l'œil fixé sur l'ordinaire d'où

s'échappe déjà un franc arôme de lard qui cuit et de soupe aux pois qui mijote ; au "large," le bonhomme laboure. Belle journée, terre assez "meuble ;" ça va bien.

Ca va bien jusqu'à l'heure de dîner, heure sacrée que la femme annonce par un tendre et mélodieux appel.

La femme ! ah ! la bonne vieille ! Propre, travaillante, ménagère, toujours gaie, toujours là. Quand on s'est marié, les gens avaient don' raison de dire que c'était du "butin" ! Oui, Seigneur ! J'pense bien.... que c'en était !

Poëte naïf et simple, il n'en fallait pas plus pour inspirer à ton génie cet idyllique refrain :

Dans sa cabane,
Pierriche vit content
Avec sa femme
Et ses petits enfants.
Quand vient l'heur' de dîner,
Sa femm' va l'appeler :
Ah ! Pierriche !
Ah ! Pierriche !
Ah ! viens-t'en don' dîner
Les pétaq' sont cui....tes !

Manquerait-il d'être joyeux, ce repas champêtre ? Près de vous, à même table, il réunit les êtres bien-aimés qui vous aidèrent de leurs bras ou de leur sourire à en gagner la précieuse substance. Elle est douce, à ce moment, la voix du rossignol qui chante sur le tas de bois : " sème, sème, sème ton blé ! " Pour elle, pour la blanche floraison des arbres, pour les attraits de la verdure naissante, pour les fines senteurs qui chargent les ailes des folâtres zéphirs, pour toutes ces choses que les joies pures du foyer lui font trouver plus belles, le paysan bénit le sort de donner ses sueurs à la terre en échange du privilège de vivre. Il retourne au champ comme il en était venu : avec du bonheur.

Mais tandis que le semoir ensevelit les grains dans le guérêt, vous la mère, qui tricotez, assise sous les saules, vous, les enfants qui pourchassez les barbottes, les carpes et les brochets égarés dans les méandres du ruisseau, vous ignorez peut-être certaine inquiétude du père de famille ?

" Quelle sera la moisson ? "

Si elle manque ou ne se vend pas, com-

ment faire ? C'est à y penser ! Tant de petites "dettailles" à éteindre quand arrive la Toussaint ! C'est la cotisation, c'est la rente, c'est la taxe, c'est la dîme, c'est ci, c'est ça, paie ici, paie là ; on ne finit plus de payer....... Que dire ?....c'est dû !

Si les animaux se vendaient, comme j'ai vu des années ! mais, tonnerre ! on les offre pour rien et personne n'en veut.

Ça n'est pas tout. L'entretien de c'te vieille rentière.... qui ne meurt jamais !

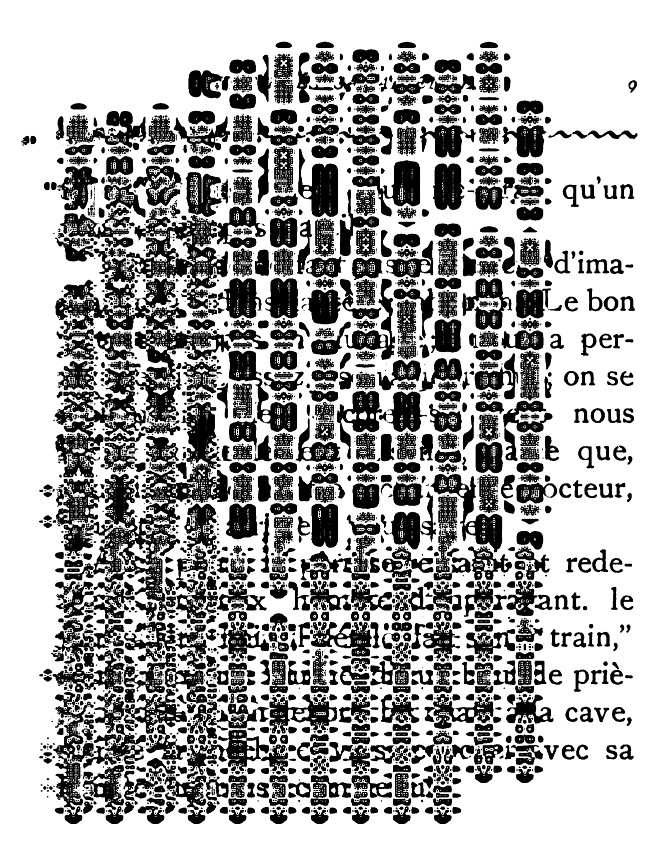
Pas par mauvaise intention que j'y pense ! Le mal que je lui souhaite, je veux qu'il m'arrive. Tout le temps, elle nous reste toujours bien sur les bras !.....

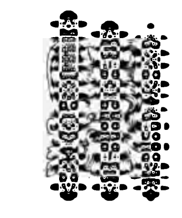
Oui, rien que pour l'amour d'une pauvre petite " donaison " qu'elle nous avait faite !

Encore, si c'était de nos parents !

Dans le règne qu'on est, rien que pour vivre, ça coûte les yeux de la tête ; avec des affaires comme ça par-dessus le marché, pas besoin de demander si c'est bien facile d'en mettre de côté !

Pourtant, le faudrait, pour bien faire. Un enfant a beau être instruit et tout, si on n'a pas de quoi lui donner une petite "par-







III

CESSONS NOS LUTTES FRATRICIDES.

UNISSONS-NOUS.

IL y a cinquante ans que cet appel nous corne aux oreilles ; nos écrivains, nos orateurs, profanes ou sacrés, l'ont rabâché jusqu'à en faire un lieu commun ; l'aurore du 24 juin l'a toujours inscrit de ses doigts roses sur les bannières processionnelles et même sur la poitrine enrubannée des Canadiens ; enfin, on l'a pris pour devise sous cette rubrique : " l'union fait la force."

Grands parleurs, petits faiseurs !

Nous honorons la devise du bout des

lèvres, mais notre cœur est encore si loin d'elle, nos actions y correspondent si peu, que nous avons l'air de la laisser sur le drapeau pour le plaisir de nous en moquer.

Non-seulement l'affirmation de notre force par la voie de l'union, ne s'accentue pas ; mais *nos luttes fratricides* semblent même augmenter avec le nombre des *petits frères.*

Tous se disent amis de la prospérité universelle dans la paix et la concorde ; mais tous tiennent la main sur la garde de leur épée, en cas d'agression de la part du voisin. La désagrégation des couches sociales, fruit de l'antagonisme individuel, entre de plus en plus dans le domaine du fait accompli ; le bon sens populaire, qui est un critérium de vérité, se l'avoue et se demande à quelle solution vont aboutir les sombres pronostics de l'heure actuelle.

L'union nationale, c'est le salut ; tout bon Canadien l'admet et semble la désirer ; mais, pour la ramener dans nos rangs, il est besoin de sacrifices et de désarmement. Voilà le point difficile.

Qui enterrera la hache de guerre le premier ?

LA COMMÈRRE DE NOS VILLAGES ?

—Homme ou femme, cette sotte espèce boira la ciguë avant de renoncer à démolir quelqu'un.

LE MENEUR ?

—Ce type se rencontre dans chaque paroisse. Là, il est roi d'un petit peuple facile à commander, parce qu'il l'a habitué du bout de son pied, à obéir.

Tous les talents, tous les mérites lui portent ombrage et il vendra son âme au diable s'il ne les tue dans l'œuf afin de rester l'oracle unique, infaillible—souvent plein d'arrogante vanité et vide de sens),—mais l'oracle quand même, de ses bonnes gens à la candeur naïve.

LE PAYSAN ?

—Il est une chose que le paysan comprend mieux que personne : c'est qu'on lui met sur les épaules un fardeau trop lourd. La municipalité, les écoles, le gouvernement, la religion, etc., lui grugent ses économies, sans retour appréciable. On lui dit : c'est tant et il paie ; mais il a tant payé de

cette façon, qu'il en est fatigué et vous regarde, sinécuristes et percepteurs quelconques, droit dans les yeux. Ce n'est pas un présage de paix.

L'OUVRIER ?

—L'ouvrier vend ses sueurs et ne les donne pas. Il en veut au capitaliste parce que celui-ci cherche à l'exploiter ; à leur tour, les capitalistes le détestent, parce qu'il leur force la main. A quand l'union de ces deux castes ?......

LE RENTIER ?

—Que lui importe !

LE NOBLE À L'EAU DE ROSE ?

—Drapé dans un exclusivisme dédaigneux, il n'a pas trop le temps de faire mousser la gloire de son blason.

LE PARVENU ?

—Le parvenu n'a qu'une ambition : rester pur de tout alliage.

L'HOMME DE PROFESSION ?

—Il vaque à son affaire et souffre en si-

lence de l'état de choses qui l'environne ; il attend !......Ainsi fait le marchand..

LE POLITICIEN ?

—Ne lui parlez pas d'union ; les injustices de ses compatriotes ont trop aigri son caractère. Parlez-lui de contrats publics, de portefeuille ou d'hermine ; la fortune et les honneurs, voilà la source où se désaltère ce pèlerin qui a laissé dans les déserts affreux de notre politique tant de lambeaux de sa santé, de sa réputation et de son avenir.

Quel génie bienfaisant réunira dans une même aspiration ces éléments disparates et hostiles ? La tâche est-elle possible ? J'en doute, car le plus souvent, les races vivent et meurent avec leurs qualités et leurs défauts.

Notre défaut dominant, c'est l'envie. Nous sommes chagrins du bien d'autrui ; pour le détruire nous sacrifierions volontiers le nôtre ; nous cherchons moins à jouir qu'à déposséder, moins à nous élever qu'à abaisser les autres.

L'envie est pire que la jalousie, celle-ci

n'étant que la révolte qui s'opère chez l'homme, à l'idée de se voir ravir un bien. Montaigne appelle la jalousie la plus inepte des passions ; l'Ecriture dit que l'envie est la " carie des os."

Faut-il pour cela se décourager comme si l'on était en face d'un prodrôme de déchéance certaine ? Je ne le crois pas.

La société, qui résulte de l'agglomération d'êtres imparfaits, ne saurait être parfaite. L'homme est une épave où ne brille qu'une parcelle infinitésimale de perfection ; aussi, se le fait-il dire souvent par les dames, malgré leur extrême bonté à son égard !....

N'empêche que nos faibles qualités fassent éclore le progrès. Jetez les yeux sur les nations de la terre et voyez : chacune, avec ses travers comme ses qualités propres, se réclame d'avoir fait quelque chose de grand.

Avec l'envie attachée à ses flancs, la France n'en marche pas moins à la tête de la civilisation. Comment le Canada-Français, qui est la chair de sa chair, pourrait-il ne pas lui ressembler dans ses vices

comme dans ses vertus, dans ses défaillances comme dans sa sublimité ?

Plutôt que de crier dans la solitude, retrempons nos forces aux sources du devoir ; parlons moins, agissons plus et ne craignons pas de dire à la meute d'envieux qui fait cortège à la gloire : " frappe, mais écoute."

Le bon vieux Sophocle n'avait pas tort : celui qui insulte les grands hommes est sûr d'être applaudi ; mais on pourrait ajouter, pour notre commune consolation, que dans tous les temps et dans tous les pays, l'envie fut l'épreuve invariable de l'immortalité, la bête de somme faite pour porter l'écrin des gloires nationales.





IV

UNE ASSEMBLÉE POLITIQUE.

EH ben! mon pauv' Joseph, d'pus l'temps qu'on en parle, c'est vrai qu'on va en avoir des élesquions, don' ?

—Dame! j'sais pas trop; mais c'en a quésement l'air, j'cré ben : regar' moi don' tout c'monde qui s'baraude. Yun'a passé dans not' boute, c'teffrayant. Quand j'ai vu ça, j'ai dit à la vieille : y a queuqu'chose au village, c'est comme rien; j'ai envie de yaller.

Ais dit : vas-y don'.

Ça fait que j'ai attelé la p'tite breune, pi file.

Changement d'propos, t'es toujou bleu pareil, toé?

—Ça dépend. Si y amènent c't'homme d'la ville qu'on parlait l'aut' jour su l'notaire, j'vote bleu comme un raisin ; mais si y prennent le docteur, j'sais pas trop de d'quoi c'que j'ferai. Y a pas de difficulté, le docteur est un homme assez capabe, bon garçon, tout ça ; mais moé, je l'aime pas ; y est trop chèrant.

Pi, si y amenaient Poléon contre le docteur ?—Si y font c't' bêtise là, j'men vas te le dire ben carrément : j'vote pas pan toute. Tu me diras qu'y m'a jamais rien faite ; mais c't'un homme que j'haïs, j'peux pas le ouaire. Cré homme v'limeux !

—Comme ça, t'es pas comme moé. Moé, j'sus rouge comme un maudit...

—Dis-moé don' ane chose ? Les grands chefs sont y arrivés ?

Les grands chefs ? J'les connais pas beaucoup plus qu'toé, t'attends ben, et c'est pas mal mon idée qu'y nous connaissent pas non plus. J'ai rencontré deux trois quyaux tt'a l'heure, qu'avaient pas l'air de par icite ; mais j'sais guiabe pas à qui les donner. Viens don' devant la porte d'l'église ; si y en a, on doit les trouver là, nonté ! c'est là ousqu'ça se fait toute.

Nos deux électeurs arrivaient au moment même où l'officier-rapporteur achevait l'annonce des candidatures : une bleue, une rouge, une incolore.

(Le candidat bleu.)—" Nobles et intelli-
" gents électeurs du beau comté de....Si
" vous me faites l'insigne honneur de m'élire,
" j'irai défendre notre sainte religion à
" Québec. Vive notre clergé ! vive le
" vénérable curé de la paroisse ! vive la
" sainte religion ! Merci, messieurs."

(Le candidat rouge)— " Nobles et intel-
" ligents électeurs du beau comté de....
" —Je suis aussi catholique que tous les
" catholiques. Je suis catholique, apostoli-
" que et romain comme vous; je suis
" cultivateur comme vous et si vous me
" faites l'honneur de m'élire, je serai en
" chambre ce que j'ai toujours été. Merci
messieurs."

(Le candidat incolore)—" Nobles et in-
" telligents électeurs du beau comté de...
" —Nous devons conserver comme des
" trésors notre langue, nos lois, notre reli-
" gion. Sans la religion, surtout, nous
" sommes perdus. C'est pourquoi j'ai cru

" qu'il fallait nous dépouiller de l'esprit de " parti, cesser nos luttes fratricides, nous " donner la main comme des frères, afin " d'assurer le triomphe de notre religion. " Si, comme j'en ai la ferme confiance, ce " beau et grand comté me fait l'insigne " honneur de m'élire, je travaillerai de toutes " mes forces à la défense de la sainte reli- " gion, des bons principes et des bonnes " mesures. Merci, messieurs et au revoir."

(Dans la foule.) A c't'heure qu'y ont fini tous les trois, on va mett' le feu d'sus, hein ? Quoi c'que t'en dis ?

—C'est pas une méchante idée ; quiens, veux-tu charger dans ma blaille ? Pas trop dur, par xampe, y est frais.

Comment les trouvez-vous, ceuse qu'ont parlé là ?

—Pour moé, y ont pas mal parlé, tout ensemble. Le premier en a pas dit ben long, par xampe, vu qu'c'est la première fois, et pis y est d'ane gêne, c'est tirribe. L'autre en a dit un p'tit boute de plus ; y a parlé des cultivateurs ; on ouayait qu'y pensait à nous autres, au moins ; mais c'est le dargner qu'a le mieux parlé d'toutes.

C'est vrai qu'y est plus stylé ; mais j'vous garantis qu'y é pas manchotte de son naturel.

—Oui ; mais quand le deuxième ara été stylé lui tou, j'cré pourtant qu'y sera meilleur que ça encore.—Ça se pourrait ben ; mais celui-là est bon, allez ! —Ah oui ! ah oui !

Y en a un autre qui parle, là, j'compte ben ?

— Eh oui.

— C'est y un rouge ou ben un bleu ?

— J'sais sacré gueu pas ; y a pas à l'comprendre.

— Les grands chefs y sont-y ?

— Y paraît qu'non.

—Dans -ce cas-là, on a vu l'plus beau ; j'embarque tout d'suite ; le temps s'marécage, y va faire mauvais. Tu t'en viens pas Joseph ?

— Es-tu capabe de m'emmener ?

— Eh oui ! j'sus tout fin seul dans mon tape.. Avance !



V

ROUGE ET BLEU.

POUR le politique, un pays ressemble au champ de l'Ecriture où le maître avait semé son blé : une partie étant tombée parmi les ronces, y fut étouffée ; les oiseaux du ciel vinrent becqueter celle qu'on avait laissé choir sur le roc et la partie confiée à la bonne terre, produisit une récolte abondante.

Or, on sème dans la bonne terre, c'est-à-dire, dans celle qui fait germer le pouvoir, quand on suit la foule, au lieu de la diriger. C'est le principe des gens qui s'y connaissent et veulent arriver vite.

Malgré la supériorité de ses armes et de son génie, Bonaparte lui-même n'y était



sa pro-
est dit :
e vous
taliens ;
et leurs
our les
r les cé-
our les
e vous
ynago-
elle de
es pro-
ouverez
de l'Eu-

primant
nuage.
sseur du
re de sa
ut pro-

n, libé-
nt semé
de l'in-

les uns

avaient vidé leurs greniers indistinctement parmi les ronces de l'ignorance èt sur le roc du préjugé ; les autres s'étaient fait de ces choses un rempart contre le vent des doctrines émancipatrices.

Un jour, l'histoire dira :

" Ceux-là parlaient au peuple comme
" Aristide eût parlé à Thémistocle, c'est-à-
" dire qu'ils lui faisaient l'honneur de s'a-
" dresser exclusivement à sa raison ; les
" conservateurs, mieux avisés, ne croyant
" guère à une raison atrophiée par système
" dès l'enfance, ne l'intéressaient que dans
" la mesure voulue pour la mettre et se
" mettre eux-mêmes d'accord avec les
" goûts du troupeau et de ses différents
" bergers. Les uns pensaient traiter avec
" des hommes libres ou amis de la liberté,
" les autres voyaient devant eux des valets
" auxquels il ne faut dire que ce qui flatte
" le maître ; des valets qui, par leur longue
" habitude de servir, n'entendent plus que
" cela.

" En principe, les libéraux avaient rai-
" son, mais de fait, ils eurent tort, puisqu'à
" eux le peuple réserva si longtemps les

" glaces brumeuses de l'opposition et à
" leurs antagonistes, l'Eldorado du pouvoir.
" Pourquoi ? — Parce que ceux-ci avait su
" déployer plus de tact encore que de ta-
" lent ; ceux-là, plus de talent que de tact.

" Il fut même un temps où ce qu'on ap-
" pelait l'opinion publique, assimila les li-
" béraux du Canada aux communards
" français et finit par les conspuer à tel
" point que tout perturbateur de l'ordre
" social, tout criminel quelconque devait
" être inévitablement un libéral, ou du
" moins, il le devenait par le fait même de
" son délit.

" S'il était en même temps libéral, le ci-
" toyen respectable n'était plus qu'un hy-
" pocrite de la plus dangereuse espèce et
" quelle que fut d'ailleurs la pureté de sa
" conscience, on le dénonçait partout.

" Dans l'intervalle, les conservateurs
" partageaient avec la Reine d'Angleterre
" le privilège de ne pouvoir pécher.

Est-ce à dire que pour arriver à un aussi merveilleux résultat ou pour en conserver le bénéfice, ces derniers n'aient eu qu'à laisser faire ? Je ne suis pas prêt à l'ad-

mettre. Seulement, ils ont persisté à mesurer leurs œuvres, leurs paroles surtout, à la capacité d'appréciation des couches populaires, comme à l'intérêt des maitres qui de plein droit, les tiennent en laisse. Voilà !....

Vous pensez peut-être qu'à ce sujet, je vais blâmer quelqu'un ou quelque chose ? Nenni ! Je n'ai pas trop le temps d'admirer.





VI

AU MAGASIN

Ben l'bonsoir, la compagnée, ben l'bonsoir !

— Bonsoir, mon vieux, viens t'assir.

Vous m'avez l'air pas trop mal, icite, vous autres ?

— Oui, on est assez ben, yeu marci, mé tu pourrais ben t'mette comme ça, pi ben mieux encore, si tu voulais, toé, crapaud ! V'là ta famille toute élevée ; y sont toute en lieu d'vive et toute. T'arais qu'la peine de vende, pi d'tén v'nir au village. Y a un émite pour travailler ! Quoi c'que tu vas aire de d'ça, c'butin-là, quand ben même ? t'es toujou pas pour l'emporter ?

Si ça continue, j'cré ben que j'vas ben

être obligé de l'emporter, rien s'vend ; faudrait tout danner.

— Danne-moé-lé, moé ; j'vas t'faire vive avec.

Ça s'rait pour le coup qu'j'en ferais ane p'tite vie, j'pense ....

—Tu dis que rien s'vend ; mais à t'attende parler, m'semblait qu'Boucharville d'vait tout nous mette riches comme le hiabe.

Quoi c'qui fait, don' son p'tit ? Conte-nous don' ça ?

Quoi c'qui fait, quoi c'qui fait ?.. vous d'vez l'saouaire, tas d'véreux ! vous avez toujou la gazette à la main, du matin au soir.

— Veux-tu qu'on t'dise ane chose ? J'cré qu'tu l'sais, pi qu't'as honte de nous l'dire. J'te blâme pas d'aouair honte ; ça prouve que tu commences à te r'connaîte, au moins.

Oui ! ... oui ! ... vous voulez parler d'tasques ? mais vous d'vez être assez fins pour saouair que si y és a mis, c'est hienque pace que Marcier avait tout volé.

— Arrête un peu ! arrête ! Y ont prouvé que quante les affaires s'sont faites à

Québec, pi à Montréal, Marcier était à Sorel et qu'y a eu connaissance de rien en toute, comme c'est ben clair étou. A fallu l'lâcher; ça vous a ben faite assez d'peine, tas d'sarpants ! Les voleurs, j'm'en vas te l'dire franc et net, c'est pas d'autes que vous autes. Premièrement, vous avez toujou su qu'y était pas coupabe, et vous avez dépensé des cent mille piasses de not'-argent pour y faire des procès de rien. Vous guy f'rez pas réparation, par exampe; pas d'danger; vous êtes ben q'trop ciseaux pour ça.

Mé, c'qui m'fait l'plus d'peine, c'est pas encore ça ; c'est d'ouair qu'on l'était pour s'débarrasser de c'sacrabe de Boucharville et pi qu'à la fin du compte, on va-t-être obligé de l'garder, l'vieux blasphême!

—Queu sain, don' ? Y disent toute qu'y é résiné.

—Jamais j'te crérai ! Hormis don' qu'y arait fini par s'aparçoir qu'son chien était mort à tout jamais.

Conseiller, huit cents piasses ; sénateur, mille piasses; ménisse, cinq beau mille encore! Quand même qu'y arait d'quoi vive

à part de d'ça, un honnête homme refuse pas un quarante mille francs, tant qu'y a la chance de s'graisser la patte avec.

Chapleau pareil. Y aime ben mieux dix mille piasses à Québec, que six sept mille à Tawa. C'est vrai que c't un bleu, mais arrête, y a pas à dire que c'est un fou ; y' connait l'tabac qu'y fume.

Non, mais en a-t-y don' fait passer des goujons, dans sa vie, celui-là ! Sainte bénite, qu'c'é qu'çà !

— Vous m'en direz tant !

— Dans la Chambre d'en haut, y a gros d'nouveau aussi, tu l'sé ? Y ont mis Angers à la place de Chapleau, pi y ont mis un nommé Tomson à la tête. C'est un garçon qui vient queuque part d'dans l'pays des Caïens; un garçon assez capabe, à c'qu'on dit, et pi catholique.

— Ah ! catholique, hein ?

— Oui ; mais, entre nus autes, y a pas grand'fiate à ça, t'attends ben. On s'fait voler par un catholique pareil comme par un protestant, dans l'règne qu'on l'est aujourd'hui. Pour ces places-là, j'aimerais ane foutée mieux qu'y s'diraient moins dévôts,

pi qu'y s'raient moins canailles et plus ménagers, toute ensembe. Ça r'gardrait bougrement mieux. Ton idée, toé ?

— Quien, si c'est pas sacrant ! Là d'sus, mon p'tit, t'as raison, c't'effrayant !

Si tu t'en v'nais au village, on finirait pourtant par s'accorder su tout ça.

— C'est ben c'qui faudrait, parce qu'-après toute, nus autes, qu'on saye rouges ou bleus, on est toujou ben hienque pour être foulés, par tous ces vinvices-là. Commis, pése-moé don' ane live de suc', hein, mon p'tit gas ?

— Nous en avons de pesées d'avance, monsieur ; en voici une. C'est cinq sous. Merci, monsieur.

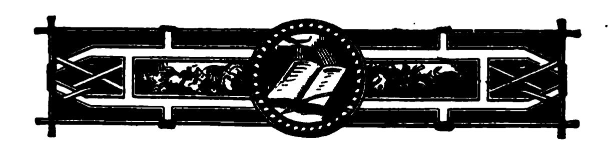
— A c't'heure, on va prendre le bord de cheu nous.

— Nus autes aussi, on va aller trouver la bonne femme. Vous en v'nez-vous, mes vieux ?

—Oui, huit heures ; y est asseztard.

—A la rouayure, don'.

—Oui, à la rouayure.



VII

LÉ PARTI ET LE PAYS.

LA jouissance de la vie par l'outrecuidante imposition du moi, voilà la colonne d'Hercule au-delà de laquelle l'œil fin de siècle ne voit plus rien et ne devine que le chaos enseveli dans les brumes de l'éternel inconnu.

Qu'importent le caractère, la grandeur d'âme, une vertu plutôt qu'un vice? Ne suffit-il pas de pouvoir simuler, au besoin, les belles choses?

Le nécessaire, c'est la souplesse et le front. Ah! le front; la quintessence de tous les talents! Dans notre monde renversé, quiconque manque de front équivaut presqu'à un idiot.

Que voulez-vous ? La vie contemporaine est devenue un hippodrome où chaque cheval inscrit n'a que deux choses à faire : distancer tous les autres, puis.... mourir.

Cependant, un point curieux à noter, dans l'analyse de la physionomie de notre peuple,c'est que, plein de toutes les audaces à l'égard des siens—moins le clergé, bien entendu—il se prosterne toujours devant l'étranger avec une spontanéité !... qui n'a d'égal que le désespoir qu'elle inspire.

Est-ce un fruit de sa longue sujétion, un reflet d'ignorance, un défaut de nature ?... On constate bien le fait ; mais les susceptibilités du peuple, si bien entretenues par ceux qui le courtisent, en rendent l'explication difficile.

D'ailleurs, l'hypocrisie voyageant avec l'humanité, il est naturellement passé en proverbe que la vérité fâche. Tel qui, dans les mystérieuses retraites de sa conscience, se découvre à lui-même des faiblesses graves, s'indignera de ce qu'on ose lui en signaler de très légères ou même, de ce qu'on acquiesce à ses propres aveux.

Un illettré se vantait d'avoir fait fortune quand même. En ce cas, lui dit un sage,

j'ai devant moi un ignorant ?..Le parvenu, furieux, voulut le battre.

Toi, peuple, habitué par les démagogues à te faire porter jusqu'aux nues, (l'encens de cette bohême te coûte cher! Seigneur, qu'il te coûte cher!) tu tiens ton cœur ouvert aux énervantes séductions de leur flatterie et tu le fermes aux reproches bienveillants d'une véritable amitié.

Un serpent vient-il, en saluant bien bas, te proclamer le plus merveilleux peuple de la terre ; aussitôt, l'admiration que tu en éprouves, encore plus pour lui que pour toi-même, te fait livrer à ses appétits le soin de tes destinées. C'est ton affaire, comme de raison.

Si de son côté, un citoyen, sobre de courbettes, mais irréprochable en tous autres points, s'avise pour ton bien, de t'indiquer certain défaut, tu le trouves inhabile, lourd, dépourvu de jugement, et fier d'être prophète de malheur à son endroit, tu chuchotes en plissant le bec et fermant l'œil d'un petit air de triomphe : " N'arrivera jamais!.. pas assez *coulant!..* " L'écho répète : il est trop honnête!"

Pour ces raisons, comme pour beaucoup d'autres qu'il vaut peut-être mieux taire, le dégoût du bien public s'est accentué et la direction des affaires est devenue l'apanage des décavés. Beaux diseurs, parasites *emplisseurs*, qui se prélassent à nos dépens dans les fauteuils capitonnés des Législatures !

Il y a des exceptions ; je les salue avec tout le respect dû au courage malheureux. Car les braves qui les représentent, servent de point de mire aux conspirations de la majorité, intéressée à la perpétuation des abus, parce qu'elle en tire sa subsistance et celle de son armée de créatures à salaire, qui d'une élection à l'autre, prépare le peuple à apposer à tout ça la sanction d'un verdict inconscient.

Dans notre province, la politique se résume à une question d'administration financière ; on le sait. Or, en vingt-sept ans, nous avons accumulé un passif de trente-cinq millions. Comment ? Par des excédants de recettes !... Tous les gouvernements ont trouvé moyen d'en faire figurer dans leur exposé budgétaire. L'op-

position, quelle qu'elle fût, les niait toujours, mais, arrivée au pouvoir, elle en imaginait, à son tour, de plus fabuleux.

Advenant l'élection, les adversaires du gouvernement s'écriaient en chœur : spéculateurs éhontés, quoi ! ôsez-vous bien parler d'excédants, lorsque vous n'avez que des déficits ! Réussiriez-vous d'ailleurs, à nous faire croire que vous avez réalisé autre chose, après avoir passé votre temps à nous voler ? A bas, pillards !

Et vous, répliquaient les autres, quand le peuple vous eut élevés sur le pavois, dans un moment d'oubli qui ne se répètera jamais, nous l'espérons pour le salut public, qu'avez-vous fait ?.... Vous avez volé cent fois plus que nous. Pharisiens, taisez-vous donc, et plutôt que de traîner dans la boue les serviteurs dévoués du pays, employez à gémir sur vos turpitudes les jours précieux qui vous restent....

Aujourd'hui qu'il n'y a plus à cacher la dette, les partis s'en attribuent mutuellement la responsabilité exclusive. Si l'on contracte un emprunt pour y faire face,

c'est toujours la faute à quelque Papineau de l'autre parti.

Mais la maladie des emprunts étant passée à l'état chronique chez tous, la discussion se limite de plus en plus aux taux de placement de nos bons.

On n'accuse plus l'adversaire d'avoir engagé le crédit public ; ce serait provoquer un argument *ad hominem*. On admet plutôt qu'il fallait emprunter et l'on ajoute : plus sage que lui, je n'ai payé que 3 p. c. au lieu de 4 p. c., et j'ai fait 96 au lieu de 94, *sauvant* à la province par cette *opération habile* la somme de......

Ainsi, le rôle de législateur a fini par s'identifier avec celui de courtier. Le plus brillant n'est pas celui qui emprunte le moins, mais celui qui nous obtient l'argent à meilleure composition sur les marchés de l'Europe.

Espérons que ce régime aura cessé avant qu'un Mirabeau quelconque vienne nous demander la contribution du quart.

Toutefois, un pareil changement ne saurait se produire avant la disparition de

certains travers profondément ancrés dans les mœurs, à commencer par l'esprit de parti.

L'esprit de parti !

"Le flot qui l'apporta, recule épouvanté !"

A quelles tristes conséquences la nation n'est-elle pas acculée pour avoir opéré depuis un demi siècle d'après ce pernicieux principe ! Comme à certains oiseaux de basse-cour ou comme aux ruminants qui font accourir l'Espagne émue, au spectacle de leurs luttes sanguinaires, il nous a suffi de couleurs banales pour nous déterminer à faire de cette province un champ de dévastation.

Voyez : partout des groupes d'agioteurs travaillant à peinturlurer les consciences de rouge ou de bleu. Aveuglées par ce procédé, des paroisses entières s'abandonnent à l'absolutisme de petites oligarchies locales, aussi risibles que Scapin, aussi ombrageuses que Tibère, aussi fourbes que Tartufe.

Voici, en résumé, comment ce résultat se prépare : le ou les chefs, enhardis par

la malléabilité native de la population, habituent celle-ci tout doucettement à ne penser que ce qu'ils pensent, à ne vouloir que ce qu'ils veulent, à ne savoir que ce qu'ils auront daigné lui apprendre. Or, l'ignorance étant une garantie de docilité de sa part, ils ne lui donnent en pâture que les fables les plus propices à éterniser chez elle l'adoration du parti et celle de leur personne, incarnation du parti dans la paroisse. Le reste est proscrit.

Tout membre du parti adverse, bien plus, tout adepte du même parti, non inféodé à la coterie qui s'en est constituée le porte-voix, est un être dangereux et comme tel, mis au ban de toute la séquelle.

On soulève contre lui jusqu'à ses proches, on trame sa ruine matérielle et morale par tous les moyens qui se peuvent puiser aux sources de la bassesse.

Si le coup de Jarnac réussit,—la règle, Dieu soit loué, souffre encore quelques exceptions—on fait semblant de gémir sur la chûte de ce *pauvre garçon* et d'une voix entre-coupée par des sanglots de crocodile, on laisse échapper ces mots, suaves comme une poésie de Reboul :

" Vraiment, ça me fait de la peine ; un " enfant de si bonne famille !

" Pourtant, s'il eût voulu. Ah ! monsieur, " s'il eût voulu.

" Mais c'est ça ! pas de jugement !

" Que faire ?

" On a bien raison de dire, hein ! ! ! "

Si le sujet est un dévôt, on ajoute :

" C'est comme rien, le bon Dieu devait " lui en vouloir depuis longtemps ; il est " trop hypocrite."

Et dans le cas contraire :

" Comment vouliez-vous que ça réussisse, " aussi ? Ça n'avait pas plus de religion " que le chien ! ! "

Par contre, les prosélytes de la bonne couleur ont toutes les capacités, toutes les vertus et méritent toutes les récompenses.

C'est pourquoi le meneur en chef installe ces gens—souvent les plus ignares de l'endroit, comme les plus réfractaires à toute idée qui n'émane pas de lui—sur les sièges de la commission scolaire, du conseil municipal, etc., puis, habilement dissimulé dans les coulisses de ce théâtre unique en son genre, lui, le *manie-tout*, s'amuse, (oui,

s'il s'amuse !) à faire cabrioler ses pantins sur la scène.

Tel n'est pas toujours le cas ; mais il arrive souvent que des comtés entiers soient subjugués par cette méthode stratégique, chaque paroisse devenant une succursale sous la direction du marchand, du médecin ou du notaire, voire des trois ensemble, que le bureau principal y a fait venir exprès.

Quel que soit le degré de pression sous lequel on aplatit l'électorat, il est un fait constant : c'est que le député s'appelle toujours *bleu* ou *rouge* et qu'à la Chambre, il s'attache au char d'un capitaine de même nuance. Gare à lui s'il osait regimber ! Il est de vérité historique parmi nous que *servir c'est règner ;* quiconque l'oublie est perdu. C'est pour l'avoir oublié que de sottes gens furent jadis excommuniées, pendues, puis livrées aux corbeaux comme indignes de sépulture.

Ce n'est guère pour autre raison qu'aujourd'hui encore, d'aucuns végètent en maugréant vainement contre l'inexorable sort dont ils sont et resteront victimes, à

moins qu'ils ne reviennent à des sentiments de complète obéissance et n'expient leurs criminels désirs de liberté.

L'état logiquement passif de la députation comme corps, nous défend donc d'en espérer quoi que ce soit qui ressemble à de l'indépendance. Le gouvernement est esclave de son public.

Quant à l'opposition, son rôle se réduit à blâmer toujours et quand même. D'un côté, l'on porte des accusations, de l'autre on plaide *non-coupable.*

Agrémentée des hurlements de l'ambition, des grognements de la jalousie et des ineffables petitesses de la vanité, cette besogne vous explique la lenteur des bons effets que le peuple devrait attendre de la législation et la multitude des mauvais, qu'il n'attend pas, mais qu'il a tout de même le sort de subir. D'une part, il gémit sous le poids de son fardeau, de l'autre il renonce presque à l'espoir d'en soulager ses épaules, parce qu'il a perdu confiance en ses chefs. L'ère du scepticisme commence; c'est le signe précurseur de quelque chose de pire.

Eh ! peuple, glapissent certains renards, au bord du puits dans lequel ils l'ont plongé, soulève-toi donc contre les Anglais ; ce sont eux qui t'ont mis là... Brise la Confédération, annexe-toi aux Etats, proclame l'Indépendance ; enfin, si tu as du cœur, fais le diable de quelque manière !....

Sans apprécier pour le moment la valeur intrinsèque de ces appels, ne serait-il pas permis de les trouver au moins prématurés ?

Briser la Confédération parce qu'elle prendrait la forme d'une menace ! Mais avant d'en parler, usons donc des privilèges qu'elle nous garantit. Nous les sacrifions *proprio motu*, avant même qu'ils soient en jeu, comme si nous en avions déjà trop et nous nous plaindrions ensuite de les avoir perdus ?

Aurons-nous plus de courage et plus de logique sous un autre régime ?

Plutôt que d'en accuser nos amis, cherchons donc en nous-mêmes les véritables causes de notre déchéance graduelle et appliquons-nous à l'enrayer, avant d'assumer par une évolution politique quelconque, des

responsabilitiés plus graves. Il faut laisser l'enfant en petite robe, tant qu'il ne comprend pas lui-même ses besoins.

Si, malgré l'appui des lois, nous sommes trop jaloux les uns des autres, trop apathiques, trop serviles ou trop inconséquents pour nous maintenir un contre deux dans le Dominion et dix contre un dans les places mêmes où les héros dont nous avons la jactance de nous réclamer, luttèrent victorieusement un contre dix, au nom du ciel, comment rivaliser, par l'Annexion, avec 70,000,000 de nouveaux compétiteurs équipés de toutes piéces et comment, par l'Indépendance, figurer honorablement au banquet des nations ? Celui qui manque de dignité au point de préférer servir, saura-t-il commander ?

On dit : les Américains nous aiment mieux que ne le font les Anglais. Sans l'admettre, disons que cela se peut, mais de grâce, n'allons pas espérer qu'ils poussent l'engouement jusqu'à nous faire rôtir des cailles pour notre déjeuner ! D'ailleurs, les uns et les autres ont trop d'intelligence pour ne pas borner leurs jolies façons à leur intérêt. 4

Corrigeons-nous donc de manière à comprendre et surtout à défendre, nous aussi, nos avantages.

L'esprit de parti nous ruine? C'est vrai; il faut le bannir; mais attention! Ne commencez pas par traiter de vire-capot, de vendu et de canaille celui qui, le premier, aura eu le courage de s'en dépouiller.

Il faut de l'agriculture? Oui; mais attention encore!....Pas bleue, ni rouge, pas protestante, ni catholique, ni impie; simplement *agricole*.

Surtout, n'allez pas dire du gradué qui devient cultivateur : " c'est un sans talent, " donc, celui-là, puisqu'il se met habitant ? " Ce serait démoraliser un citoyen utile, rabaisser dans leur propre opinion les ignorants qui vous écoutent, inspirer à tous la haine du métier, avec une recrudescence d'envie contre les *heureux* du commerce, des professions et de la bourgeoisie.

Le pays se prête à l'industrie manufacturière et commerciale ? En effet, il s'y prête à merveille ; mais il y faut préparer la jeunesse par autre chose que des thèmes latins et de l'histoire ancienne. N'ayez

crainte, il restera toujours assez de gens dans nos collèges pour étudier les payens.

Il faut être religieux? Certes, la religion est nécessaire. Aimez-la et faites-la aimer, par la pratique des vertus sublimes qu'elle enseigne; mais gardez-vous bien de la faire servir à des œuvres de ténèbres et n'en abusez pas pour martyriser des hommes honorables qui valent peut-être beaucoup mieux que vous aux yeux de Dieu, encore que leur franc parler ait le tort de vous déplaire.

La jalousie paralyse vos efforts? Eh! le remède à ce mal est bien simple; cessez d'être jaloux. Les Anglais vous en empêchent-ils? Vous voulez votre part de la richesse publique? Vous n'avez qu'à la prendre. Cependant, non seulement vous ne la prenez pas; mais on vient vous l'enlever à votre nez, et vous ne dites rien. En 1893, avec cent mille employés sous leurs ordres, des *lumbermen* américains retiraient du Michigan, du Wisconsin et du Minnesota 9,000,000,000 de pieds de bois. L'année suivante ils pénétraient déjà dans nos forêts du Nord-Ouest et de la Colombie.

En 1886, un d'entre eux, Mossom Boyd, du Michigan, avait acheté pour $86,000, 68 milles carrés de terre à bois sur les bords du Nipissing. En 1892, il les revendait $450,000 à Davis & Hay, de Toronto.

William Mackay, d'Ottawa, a refusé $750,000 d'une limite de 130 milles carrés, payée $300 il y a trente ans.

En 1877, moyennant $72,000, l'honorable Peter White, de Pembroke, devenait acquéreur d'une limite de 150 milles, sur la Magnasippi. En 1893, il achevait d'en percevoir un demi million.

Perley & Pattee, d'Ottawa, ont vendu $250,000 à Hill & Co., une limite payée $2,000 il n'y a pas plus de dix-huit ans.

La limite du Lac Expanse achetée du gouvernement Mercier par J. K. Ward, de Montréal, il y a huit ans, à raison de $3 le mille, vaut au-delà de $1,000 le mille aujourd'hui.

Pendant qu'il se transige de ces plantureuses affaires, où êtes-vous ? Songez-vous seulement si l'existence en est possible et si quelqu'un peut ambitionner la propriété d'aucune fraction du domaine

public, autrement que par le titre de père douze fois répété ?

Les capitaux anglais sont supérieurs aux nôtres ? C'est admis ; mais que de grandes choses s'effectueraient encore, si ces derniers pouvaient un jour s'éveiller et s'unir ! Hélas ! tant qu'il faudra se dire : "le Canadien, voilà l'ennemi," nos capitaux ne marcheront pas plus ensemble, que ceux qui les possèdent.

Instruits à la dure école du passé, aurons-nous la force de préparer l'avenir comme il convient ?

Que la jeunesse réponde.

A elle de secouer d'un commun accord les préjugés, les impositions qui nous étouffent ; à elle d'élever la politique à la hauteur des nécessités présentes ; à elle de chasser les spoliateurs de l'héritage national et d'y affirmer haut la tête son droit de primauté ; à tous enfin de tenir profondément gravée dans leur cœur la grande devise dont l'application a fait l'Angleterre elle-même si puissante : *eternal vigilance is the price of liberty.*



VIII

EN FAMILLE.

QUELQUES jours avant mon départ de Paris, M. Emile Salone, l'éminent professeur d'histoire au lycée Condorcet, me faisait l'honneur de me présenter à l'Alliance Française, fondée, on ne l'ignore plus, dans le but d'aider, surtout matériellement, à la propagation de la langue française. C'est en cette circonstance que j'appris la récente décision de cette société de ne subventionner que les écoles *catholiques* à Madagascar.

Certain bon bourgeois de notre cher pays avait pourtant pris la peine d'écrire, afin de nous mettre en garde contre l'esprit *maçonnique* de l'Alliance Française.

Evidemment, il devra se rétracter, celui-là. Et pourquoi non ? Pas plus tard qu'en octobre dernier, l'auteur du *Diable au XIXième Siècle* a bien désavoué publiquement son ouvrage, lui. Le disciple est-il plus grand que le maître ?

En tout cas, ses proportions n'affecteront pas plus le progrès de l'Alliance, qu'elles n'empêcheront M. Salone d'achever la belle page d'histoire qu'il nous prépare.

Un autre français qui s'occupe résolument de nous, à Paris, c'est M. Louis Herbette, membre du Conseil d'Etat. Sa vaste demeure de la rue Fortuny sera toujours trop petite pour contenir la multitude de Canadiens et de choses canadiennes qu'il voudrait y voir et y revoir. A ce sujet, qu'il me pardonne de citer ici un tout petit extrait d'une lettre qu'il m'adressait naguère :

" En vous remerciant à nouveau de " votre présence à ma petite réception " d'hier soir, je vous invite à dîner avec " moi demain ; ma maison est si joyeuse " lorsqu'elle reçoit des parents ! Or, vous " savez que pour nous, Français, les Cana-

" diens sont des frères de race et d'affec-
" tion et qu'en France, ils sont comme en
" famille."

Etranger chez vous, réduit à y combattre pour vos droits de cité, vous voilà à la maison, rendu en France. Si vous pensez que ça ne vous fait pas sortir des limbes!..

Puisque la patrie, si bien représentée par les hommes qui daignent nous accueuillir ainsi, aime à reconnaître en nous ses enfants, qu'elle nous permette de lui dire en retour, combien les colons de la France nouvelle sont restés sensibles au souvenir de l'ancienne. Dans la déclaration naïve de leurs sentiments à son égard, il y a une poésie, une musique qui rappellent les divines harmonies du chant de Mignon : *connais-tu le pays ? C'est là que je voudrais vivre,..... que je voudrais mourir !*

Piété filiale, amour maternel ivres du bonheur de s'exprimer l'une à l'autre !

Non, malgré tous les pavots qu'il a du subir, notre naturel n'est pas encore endormi. A la moindre lueur des choses de France, il s'émeut, il s'allume rapide comme

l'éther qui rencontre une flamme en sortant de prison ; il éclate et nous pousse vers notre mère commune. Soit dit sans préjudice à l'éternité de notre petit ménage hybride avec madame Albion.

A ça, par exemple, *c'est nous pas toucher jamais, jamais, jamais.* Défendu !.... d'abord par l'Angleterre ; ensuite, par le bon Dieu. C'est, du moins, ce qu'on cherche à nous faire accroire.

Bien, mais !.. Qu'est-ce qu'on n'a pas cherché à nous faire accroire ?.. Or, en raisonnant comme si on le croyait, c'est-à-dire comme un Canadien qui veut éviter de se faire du tort, on arrive tout de suite à conclure selon le rythme auquel nos oreilles furent accoutumées dès l'enfance, qu'en effet, nous sommes le peuple... si jeune.. et déjà... le plus libre, le plus prospère, le plus heureux du monde. Enfin, nous sommes tellement au-dessus de nos affaires, que nous n'avons même plus besoin de nous occuper de nous-mêmes. A raison de tant, l'Angleterre se charge de tout. C'est convenu à jamais.

Qu'en certains quartiers, de plus en plus restreints, l'on renonce à l'âpre satisfaction de baver à tort et à travers sur la République Française et on aura peut-être gagné un autre point.

Qu'importe qu'en France, l'église et l'école ne servent plus de marchepied au trône ? Qu'importe que le dernier rejeton d'une famille habituée par la bonasserie publique, à considérer tout le pays comme sa chose, ne soit pas jugé digne de manger à la *gamelle* du soldat, ni de porter les armes pour le salut du pays ? Qu'importe qu'on ait rendu les séminaristes participants de cet honneur qu'on refuse à un descendant des rois ? Qu'importe que la France entière ne se rallie pas à l'ingénieuse idée de fêter sans aucun à-propos et pour la première fois après quatorze cents ans, l'anniversaire du jour où Clovis accepta le baptême parce qu'il avait gagné au jeu ? Qu'importe que rois et moines ne puissent plus ni s'amuser, ni s'enrichir, ni faire les mystérieux aux dépens de ce bon peuple ? Qu'importe qu'on ait substitué le droit de suffrage au droit d'héridité, la liberté des

petits à la licence des grands, la Roquette à la Bastille, un président qui dit : l'état c'est le peuple, à un monarque qui pouvait dire : l'état c'est moi ?

Ne faut-il pas plutôt se réjouir qu'être scandalisé d'un changement d'idées, d'un regain de démocratie, d'une reconstitution sociale bénie et consacrée par Léon XIII lui-même ? Que les loyaux fassent donc comme lui. Qu'ils fassent au moins semblant d'approuver ce qu'ils ne peuvent plus éviter. Est-il rien de plus sage ?

On le sait bien; ne fût-ce que sous le rapport matériel, tout n'est pas parfait en France, mais enfin, la France est encore le pays le plus riche; son administration, la mieux réglée ; son peuple, le plus attaché, le plus économe, le plus sobre, le plus rangé, le mieux policé; son armée, la plus brillante de l'Europe : les soixante-dix mille soldats évoluant naguère devant le Tsar, dans la plaine de Châlons, ne semblaient pas faits pour donner trop mauvaise opinion de l'armée française.

Depuis qu'elle a adopté la sage politique de s'occuper exclusivement de ses

affaires, la France gagne des colonies au lieu d'en perdre et à mesure qu'elle refuse son aide aux autres peuples, au lieu de la prodiguer comme autrefois, elle grandit dans leur estime. C'est très bien ; elle a trop perdu de sang dans les guerres de religion en Europe et en Asie, dans les révolutions, les inquisitions, les St-Barthélemy etc., pour ne pas être économe de ce qui lui en reste. Sans cesser d'être chrétienne, quoi qu'en disent les déconfits, la France est devenue pratique et elle a raison.

Des grandes leçons du passé, qu'elle recueille chaque jour pour l'avenir, le meilleur profit possible : c'est le vœu des Canadiens-français, heureux de saluer dans leur vieille mère patrie le centre de pèlerinage des nations avides de lumière, le sanctuaire attitré des arts, des sciences, des belles choses qui aiment s'épanouir au soleil de l'intelligence, de la justice, de la paix et de la liberté.



IX

L'ÉDUCATION.

CE que j'ai à dire à ce sujet, pour le moment, se trouve dans la réponse aux questions suivantes :

1o Quel est l'objet naturel de l'éducation ?

2o Quels sont les principaux devoirs de l'élève devenu citoyen ?

3o Notre éducation nationale est-elle d'accord avec son objet naturel et avec le rôle du citoyen dans l'état ?

Si oui, pour quelles raisons ?

Si non, où est le mal ? Où est le remède ?

I

L'éducation signifie nourriture. C'est l'art de développer dans un enfant les facultés physiques, intellectuelles et morales. Ainsi entendue, elle a pour objet direct de perfectionner l'esprit et le cœur, en faisant du corps un temple digne de les contenir. Comment y arriver ?—La nature, opérant au-dedans de nous-mêmes à chaque instant de la vie, nous l'enseigne assez.

Considérez l'organisme du corps humain : toujours il rejette les principes nuisibles, pour ne s'assimiler que la partie nutritive de l'aliment qu'on lui présente. C'est la règle unique de sa croissance. Que le maître en fasse la loi absolue de son ministère auprès de l'élève. Les anciens n'en eurent pas d'autre et ils fondèrent des sociétés dont la majesté nous étonne. " Un esprit sain dans un corps bien portant ": c'était la devise qu'on pouvait lire au fronton de leurs académies.

§

Comment entretenir la santé corporelle ? —Par une alimentation saine, fournie à des heures régulières et à doses proportionnées à la capacité du sujet ; par la propreté, cette aimable compagne de la divinité ; par l'exercice physique, avec alternative à peu près égale d'étude et de sommeil ; par un vêtement propre à garder au corps sa chaleur normale ; par l'hygiène, enfin.

Le monde soupire après le bonheur et parmi les moyens sans nombre que l'imagination invente pour l'obtenir, on relègue à l'arrière plan, on oublie même tout à fait l'hygiène, cette science que j'appelle sans hésiter la plus précieuse de toutes, parce qu'elle a pour fin la conservation du plus précieux des trésors : la santé, cette santé hélas ! compromise par tant d'exigences sous notre régime d'utilitarisme et de surmenage.

On ne confierait pas le moindre colis au vaisseau qui va périr et on laisse au hasard le soin de cette enveloppe fragile qui porte le génie de l'homme. La patrie paie des

primes aux pères d'une nombreuse famille et cependant, tout ce qu'elle pourrait donner de ce chef pendant vingt ans, n'égalerait peut-être pas les sacrifices prématurés qu'elle fait à la mort dans l'espace d'une seule année. C'est à ce point, que l'autorité législative a cru devoir établir en permanence, des comités spéciaux de santé publique.

Rendons hommage à cette idée, travaillons à en faire fleurir les résultats dans tout le pays, nous souvenant toujours que conserver la vie à ceux de ses enfants qui demeurent au foyer, c'est faire sourire de joie cette patrie qui pleure si amèrement les os de ses os, la chair de sa chair, emportés chaque jour loin d'elle par l'espérance contagieuse de climats plus doux et de pain moins péniblement gagné.

§ §

L'éducation, ai-je dit, est aussi l'art de développer les facultés intellectuelles de l'enfant.

Pour bien saisir l'importance de la pédagogie sur ce point, il suffirait de songer que

l'intelligence, non-seulement élève l'homme au premier rang des êtres créés, mais, selon le langage de la poésie, le fait marcher l'égal des dieux ; que l'intelligence est encore, si l'on veut, cette colonne de lumière qui fait briller aux yeux de l'homme les merveilles du monde semées sur le chemin de la vie terrestre par où il doit passer avant de remonter vers la terre promise de l'immortalité.

Si l'on me demande comment perfectionner cette noble partie de notre être, je réponds : par la connaissance de la vérité. Or, qu'est-ce que la vérité ?—C'est la réalité des choses. La connaître, c'est mettre son esprit en équation avec les choses.

Toute science non fondée sur ce principe, pèche par sa base même. Elle est vaine toujours ; plus nuisible que l'ignorance, souvent.

La science peut enfanter de grands progrès, mais pour cela, il faut que la vérité se présente a l'entendement, pure et dénuée d'artifice comme cette vierge de la fable mythologique choisie par les hommes d'autrefois pour en être le symbole.

N'avez- vous pas remarqué, cependant, quelles rudes épreuves il arrive qu'on lui fasse subir avant de la communiquer aux jennes âmes qui en ont faim et soif? Animosité de race, esprit de faction, de classe, de secte, que sais-je ? On fait déteindre tout cela sur l'enseignement des lettres et des sciences. D'un côté, l'on exalte sans limites les évènements, les personnages, les institutions qui font l'affaire de l'école ; de l'autre, on précipite tout le reste dans l'abîme des gémonies sur le temps de l'éclair et avec l'éclat de la foudre, au grand ébahissement de l'élève, qui se prévient.

Que s'ensuit-il ? — Ce qui s'ensuit, c'est que l'état se voit plus tard obligé de recueillir les effet d'une triste cause. Ce préjugé a grandi avec l'homme jusqu'à le rendre systématiquement hostile à toute œuvre, à toute idée non revêtues de la marque de l'école d'où cet homme est sorti.

Objet d'une culture impartiale, l'enfant eût ressemblé, selon le mot de Balmès, au miroir dans lequel les objets se réflétent

tels qu'ils sont en eux-mêmes; jouet de l'erreur ou ne possédant la vérité qu'en partie, il n'est plus qu'un kaléidoscope qui trompe les yeux en leur offrant des images sans réalité, ou encore, une glace mal étamée qui, retraçant des objets réels, les présente, toutefois, autrement qu'ils ne sont, parce qu'elle en altère les proportions et la figure.

De là, chez l'homme de sens, ces efforts glorieux autant que pénibles, pour corriger ou même, pour refaire à neuf sa pseudo-éducation. De là aussi, entre citoyens, ces luttes, ces polémiques acharnées, pour remettre à leur place des choses qu'il eût été si simple d'y contempler tout d'abord, sans les déranger; polémiques stériles où les plus beaux talents se flétrissent sans laisser à la terre natale l'héritage d'aucune œuvre utile à sa gloire; polémiques constantes, néanmoins, parce que les combattants y sont animés par les écoles dont ils portent l'enseigne, lesquelles ne manquent jamais de profiter des grands coups d'épée de leurs héros, comme on profite d'une réclame adroitement combinée. La vérité

est foulée aux pieds, mais la passion triomphe ; cela suffit, on est heureux.

Il ressort de pareils faits comme un écho de cet adage séculaire : que l'éducation porte réellement en soi un germe de vie ou de mort.

Père de famille, vous donnez à votre fils les meilleurs mets de la table, vous l'habillez des étoffes les plus fines, vous préparez pour son repos une couche moëlleuse, vous vous privez pour le faire vivre dans le luxe ; au premier signe de la maladie, vite, vous appelez le médecin. Et lorsqu'il s'agit d'éducation, que faites-vous, bien souvent ? Vous le confiez au premier venu, sans vous douter si celui-ci ne va pas faire périr, au lieu de cultiver vraiment, cette jeune tige issue de vos mains en pleine floraison d'esprit et de vertu.

Si un pays n'a que le gouvernement qu'il se donne, il n'a également que des résultats conformes à la capacité et au caractère des éducateurs qu'il met à son service.

Or, le moyen d'avoir d'excellents maîtres et de former, par leur entremise, des ci-

toyens utiles à la communauté, c'est de les bien choisir et surtout, de les bien payer.

A ces conditions, le professorat deviendra une carrière digne de l'ambition des hommes de mérite, au lieu d'être, comme aujourd'hui, un poste transitoire et plus ou moins obscur.

S'inspirant de la haute dignité de leur emploi, ils s'appliqueront franchement à réaliser l'objet éloigné de l'éducation et si bien formulé par un ancien législateur dans la plus belle page de ses lois, à savoir : qu'il faut apprendre aux enfants ce qu'ils devront faire lorsqu'ils seront des hommes. Or, comme tout homme a naturellement sa sphère d'action dans son pays, on inclinera de préférence l'esprit de la jeunesse studieuse vers les vérités de l'ordre pratique, lui faisant connaître avant tout, le siècle contemporain, la patrie, son histoire, son gouvernement, ses ressources, les moyens de les développer par l'application d'une sage économie politique. Car, selon la remarque de Descartes, lorsqu'on est trop curieux de ce qui se pratiquait aux siècles passés, on demeure d'ordinaire fort ignorant

de ce qui se fait dans le nôtre. Et lorsqu'on passe son temps à voyager au loin, on finit par devenir étranger dans ses propres foyers. J'ajoute que si l'éducation ne parvient à faire du jeune homme qu'un étranger doublé d'un ignorant en ce qui concerne sa patrie, il est évident qu'elle a manqué le but.

La postérité bénira éternellement les pouvoirs chargés de nos destinées, si, par l'éducation, ils savent nous faire grands, nous faire canadiens surtout.

D'un autre côté, elle n'aura pas assez de verges pour les flétrir, si au lieu d'élever le peuple à la hauteur de sa mission, ils ont recours à une éducation fausse pour précipiter sa déchéance à leur profit.

§ § §

A côté du développement intellectuel, il faut placer celui des facultés morales, c'est-à-dire ayant leur siège dans le cœur.

L'esprit et le cœur sont corrélatifs ; l'action de l'un influence celle de l'autre et réciproquement. L'idéal de l'éducation

consiste à les mettre de niveau avec un point commun ; la vérité, suivant l'axiôme mathématique, que deux choses égales à une troisième sont égales entre elles. En effet, c'est en vain que l'intelligence conçoit le vrai, le beau et le bon, si le cœur manque de courage pour en assurer le triomphe. Et celui-ci aura beau avoir de sublimes élans de vertu, si l'esprit ne sait point s'orienter. Pour être utile, l'éducation doit donc, non seulement enseigner à l'élève le chemin de la vérité, mais encore, lui donner la force d'en être un vaillant et fidèle soldat sur le champ de bataille de la vie. C'est le moyen de former de ces hommes historiques, capables de dévouer tout leur être au succès d'une idée. Comme illustration de cette pensée, laissez-moi vous offrir quelques exemples :

Un fameux capitaine de la Grèce est convaincu qu'il faut subordonner la gloire personnelle à celle de la patrie ; aussi, dans un moment de danger public, sa bouche, fidèle à ce principe, profère-t-elle ces mots qui n'ont pas vieilli, malgré les siècles : " Thémistocle, si nous sommes sages, nous

" laisserons désormais cette vaine et puérile
" jalousie qui nous a jusqu'ici agités et dès
" à présent, nous en prendrons une autre
" plus honorable et plus salutaire, en com-
" battant à l'envi, à qui sauvera la Grèce;
" vous, en remplissant les devoirs d'un
" général habile; moi, en vous secondant
" de ma tête et de mon bras." L'union de ces deux hommes sauva leur nation. Plutôt que de trahir au bénéfice de César ce qu'ils croyaient être la vérité, les martyrs surent tomber noblement dans l'arène du Colisée romain. Eux sont morts, mais leurs croyances, fertilisées par leur sang, ont fini par envahir le monde.

Dépositaire d'une notion destinée à révolutionner la science cosmologique de son temps, Galilée préféra le cachot à la honte de se mentir à lui-même par la répudiation de sa doctrine sur l'évolution de la terre.

" En vain l'inquisiteur croit entendre un [blasphème
Et six ans de prison ne font point repentir
D'un système effrayant l'infortuné martyr.
La terre, nuit et jour à sa marche fidèle,
Emporte Galilée et son juge avec elle."

Fleur éclose sur le sol vierge d'Amérique, Washington savait que les peuples, comme les individus, doivent être libres ; il exposa sa vie pour fixer au firmament du Nouveau-Monde l'étoile de la liberté.

Abraham Lincoln croyait que l'égalité des hommes devant le créateur implique, au moins, celle des co-sujets dans l'état ; son grand génie se dévoua à l'abolition de l'esclavage.

Nos pères, ces chères épaves de France laissées sur nos bords au lendemain d'une tempête, s'armèrent contre l'oligarchie,parce que, dociles aux dictées du droit naturel le plus élémentaire, il leur devenait impossible, malgré le casuisme, de croire plus longtemps au droit divin de la tyrannie, auquel, du reste, on ajoute moins de foi lorsqu'on en est victime, que lorsqu'on en profite. Leur courage nous a valu le gouvernement responsable. Réfractaire à toutes les mauvaises passions déchaînées contre lui, Christophe Colomb reste persuadé de l'existence d'un continent jusqu'alors inconnu et il vole à sa recherche. Couché entre l'Atlantique et le Pacifique, les pieds

sur le pôle sud, la tête sur le pôle nord, le géant d'Amérique dormait depuis la création. Colomb l'éveille. L'Amérique sort ruisselante de lumières, du fond des mers lointaines.

Chaque jour depuis, elle a jeté aux brises de l'univers la renommée d'une merveille nouvelle. Ses enfants, ses richesses se multiplient, son commerce embrasse tout le monde civilisé, sa liberté s'affirme dans le progrès des sciences et des arts. Comme le disait un jour Franklin à Paris : la fleur de lys peut se faner, le lion vieillir, mais l'étoile reste jeune et brillante.

Le vieux monde avait récompensé Colomb par les fers ; le nouveau a réservé à sa mémoire un témoignage de reconnaissance inouï dans les annales des nations et qui, certes, aurait fait tressaillir à bon droit le cœur de l'illustre marin, s'il lui eût été donné de revoir cette Amérique, l'objet de ses rêves, si grande à Chicago, après l'avoir trouvée si humble à San Salvador.

J'ai cité ces exemples pour une double raison : celle de démontrer la fécondité d'une idée mise en pratique et d'induire

nos concitoyens à donner suite aux leurs, par des œuvres solides. Je voudrais surtout, qu'en certains quartiers, l'on cessât de se prévenir et de prévenir la jeunesse contre les hommes qui pensent, car pour moi, le danger social vient bien moins de leur côté, que du côté de l'impuissance qui, n'ayant point d'idée, souhaiterait, pour le plus grand bien de l'humanité, que personne n'en eût. D'ailleurs, il est plus facile de corriger une conception de l'esprit, que de guérir le marasme devenu général par défaut de pensée.

Ces réflexions m'amènent à traiter des devoirs du citoyen, seconde partie de cet ouvrage.

II

Je ne dirai pas ce qu'ils furent à Rome ni en Grèce, ni quelles modifications ils peuvent avoir subies dans les sociétés modernes en général. Comme il convient de chercher d'abord les vérités qui nous touchent de plus près, je me bornerai à une esquisse des devoirs du citoyen au Canada, en commençant, il va sans dire, par la religion :

§

La religion est le culte de la vertu. Elle se manifeste par la pratique du bien et non par de vaines paroles. En ce pays, comme en bien d'autres, les passions ont tellement exploité ce mot de religion, qu'on craint toujours, en le prononçant, de froisser quelque susceptibilité.

Pour un homme soucieux de son repos, je ne sais pas même si, aujourd'hui, la meilleure manière de traiter de religion, ne serait de n'en point parler. Quoi qu'il en soit, je succombe à la tentation d'en dire un mot :

La religion, qui devrait servir de fondement au bonheur des peuples, à côté d'un certain bien, nous a fait beaucoup de mal, eu égard à sa fausse application. Ce mal, j'ose le prétendre, pourrait s'aggraver indéfiniment, à moins d'un remède énergique et violent.

Je vous surprendrai peut-être en vous avouant toute ma confiance en la méthode homéopathique, à ce sujet. Oui, contre le mal religieux, le meilleur réactif, selon moi, c'est la religion elle-même.

A la religion orgueilleuse, intolérante, opposons la religion de l'humanité, de la douceur, de la confraternité. A la religion qui vit pour s'enrichir, opposons celle dont le royaume n'est pas de ce monde. A la religion qui demande des palais, du luxe et des jouissances, opposons le fondateur de la doctrine, qui n'eut pas une pierre à lui et qui fait un devoir spécial à ses disciples de bien veiller sur leur esprit, parce qu'il est prompt; sur leur chair, parce qu'elle est faible. A la religion qui ruine sans merci la réputation, les biens, le bonheur d'un citoyen, pour le punir de ne s'être pas dépouillé de sa raison à première demande, opposons la religion du sens commun et de la charité. A la religion qui damne sans examen, même un honnête homme, opposons celle qui demande pardon, même pour ses bourreaux. A la religion qui, au mépris des défenses les plus formelles, s'obstine à prêcher aux électeurs un enfer rouge et un ciel bleu, substituons la théorie plus rationnelle qui veut que le ciel soit pour les honnêtes gens et l'enfer, pour la canaille, sans égard à l'habit, ni à la couleur.

Réconcilier avec la justice, la tolérance et la raison tout ce qui prend pompeusement le titre de religion, voilà, à mon sens, un des plus importants, sinon le plus important de tous les devoirs des citoyens de ce pays, à notre époque.

§ §

Une autre tâche sollicite à un haut degré leur attention : c'est celle de donner une application effective à cette maxime : que tout homme se doit à son pays. De ce principe découle, en effet, l'obligation de procurer au pays tout ce qu'il exige de nous. Or, le nôtre ayant surtout besoin de développement matériels, il nous incombe de travailler à l'exploitation de ses ressources par le concours de l'industrie agrigole, manufacturière et commerciale. Pour cela, il faut les connaître ; pour les connaître, il faut les étudier ; pour les étudier, il faut des maîtres qui puissent nous les enseigner et pour avoir des maîtres qui nous les enseignent, il faut des maîtres qui en sachent quelque chose et des écoles où ils aient la

liberté de prodiguer les trésors de leur science à cette brave jeunesse, si active, si généreuse, si dévouée, si ambitieuse de la gloire de notre nom ; qui ne demande que l'occasion d'avancer et déjà, par la seule force de ses qualités natives, sait faire tant de progrès, en dépit de circonstances ultra-défavorables.

Je vous ferai grâce de l'énumération de nos ressources naturelles : la richesse du sol, nos forêts, nos mines, nos pêcheries, nos fleuves, nos mers intérieures, nos sites pittoresques etc. Tous ces noms vous sont aussi familiers que les vieilles devises de la St-Jean-Baptiste. Ce qui nous est moins connu, c'est le profit qu'on en retire, pour la raison qu'on en retire excessivement peu. Je dis plus : pendant qu'une misère fatale entraîne nos compatriotes par myriades dans un exil plus clément que la patrie, notre argent, perçu sous forme de taxes, s'en va recruter en Europe, des ennemis de notre nationalité.

Protégés par leurs congénères d'ici, ils viennent s'arrondir à même nos biens nationaux, jusqu'à monopoliser les affaires et *nos hommages* par-dessus le marché.

Je doute que les études gréco-latines soient un levier suffisant pour enrayer cet empiètement et déterminer l'exploitation de la richesse publique par nous et pour nous.

Il faut une modification à notre système d'enseignement, trop vieux de deux siècles. En vous le disant, je crois tomber d'accord avec les voix les plus impartiales, comme les mieux autorisées du pays.

L'arme qui nous obtiendra cette réforme, comme toutes celles qui s'imposent à l'heure actuelle, c'est l'arme constitutionelle par excellence, la seule qui nous reste : c'est le vote.

A nous de préparer le vote éclairé. Dans ce but, extirpons le préjugé, les étroitesses, les vanités ridicules, les basses jalousies, enfin, tout l'état-major de l'ignorance-reine et cette dernière, surtout. En d'autres termes, rallumons au sein des masses inertes, le flambeau de la raison active. Le reste viendra par surcroît. Une chose m'a toujours frappé : c'est que certains préposés de l'instruction soient invariablement tombés dans l'épouvante, chaque fois qu'il a été question d'augmenter l'instruction, comme s'ils voyaient dans le *statu*

quo l'incarnation de l'idéal pur et dans le progrès, le renversement de l'ordre. On me pardonnera de ne point partager cette manière de voir.

Puisque, chez nous, le peuple est souverain, il est urgent, non pas de circonscrire ses horizons, mais de l'élever par le savoir, à la hauteur de cette souveraineté sacrée dont il est dépositaire, afin qu'il puisse décider par lui-même, en connaissance de cause, avec le courage de sa propre opinion, les graves questions soumises à lui, le juge sans appel.

Comment! nos plus éminents écrivains ont, à cette heure même, le noble courage de demander plus de justice à la magistrature chargée d'appliquer la loi, et il serait impie d'exiger plus de lumière chez le peuple qui fait la loi?

Si la partialité consciente de l'hermine est un péril, l'ignorance du citoyen en est un autre. Elle le condamne à la passivité, dont la résultante se traduit par une insignifiance absolue. A défaut d'autres preuves, je citerai l'histoire des cinquante dernières années. Quel y a été notre rôle? —

Celui d'un simple instrument entre les mains des aventuriers et des exploiteurs de toutes sortes.

Dans le débat des litiges se rattachant à cette période, quelles armes avons-nous opposées aux ennemis, comme corps ? Une seule : l'échine. Pourquoi ? Pour sauver d'un côté, de prétendus bons principes ; de l'autre, le traditionnel picotin.

Je le répète : ce qu'il nous faut dans l'arène où se joue le sort de nos droits, ce sont des soldats actifs, clairvoyants, assez courageux pour se présenter de face au combat et qui, s'ils meurent à la tâche, puissent être trouvés blessés par devant, comme jadis les fiers guerriers de Rome et non par derrière, comme les esclaves.

Encourageons la conscription de ces vaillants par l'espoir de légitimes récompenses. Par exemple : au héros qui donnerait sa vie pour le salut de ses foyers, ne faisons plus l'injure d'un refus de sépulture, mais l'hommage d'un monument commémoratif, livre toujours ouvert, où l'enfance viendra lire, fontaine fraîche et pure où elle viendra boire l'amour des grandes choses avec l'oubli de la servilité.

Ecoutez en passant, une fière parole: Bonaparte avait quinze ans. Sans étudier à qui il pourrait déplaire, il s'écria un jour à l'école de Brienne, devant le portrait du duc de Choiseul: "Tu me rendras compte du sang que tu as fait couler dans ma patrie et de la liberté que tu nous as ôtée." Ce n'était pas encore la voix du génie; c'était celle du cœur vibrant sous l'impulsion d'une nature neuve à qui le pédagogue n'a pas encore appris à sentir ou à rester froid selon certains préceptes d'auteur officieux.

Est-ce à dire qu'il faille ménager les préceptes? Non. Il s'agit d'en faire le triage; voilà tout. Choisissant les plus propres à corriger la nature sans l'asservir, mettons résolument de côté tous ceux qui seraient attentatoires à la dignité humaine et à l'indépendance de caractère, sans égard à la fausse auréole dont on a pu les entourer jusqu'ici.

Somme toute, pour peu qu'ils veuillent cultiver selon les exigences de l'époque les brillantes qualités qu'ils apportent généralement avec la naissance, les Canadiens

supporteront toujours avec facilité le poids de leur gloire passée, préparant par le fait même au nom français sur ce continent, d'exubérantes moissons de gloires nouvelles, comme celles que récoltent chaque jour leurs frères d'Europe, dans tous les coins du globe où pénètre leur immortel drapeau. C'est le vœu de tous les patriotes sincères; c'est le vœu de la France!

III

Je pouvais difficilement parler des devoirs du citoyen sans toucher en même temps, le mérite de la question de savoir si notre éducation nationale y répond. Aussi, ai-je largement anticipé sur cette troisième partie de mon sujet.

§

Représenter, comme je l'ai fait, ce qui nous manque, c'était dire jusqu'à quel point notre éducation nationale est ou n'est pas conforme à son objet naturel et au rôle du citoyen. Or, cet objet, c'est le perfectionnement des facultés physiques, intel-

lectuelles et morales : le rôle du citoyen c'est l'application de ces facultés perfectionnées, au bien général de la société.

A ce point de vue, il y aurait deux réformes principales à introduire dans notre système d'éducation : 1°, une hygiène sévère, 2°, des sujets d'études plus appropriés aux besoins actuels du pays. Je me contente de les signaler, afin d'éviter les redites déjà vieilles. Du reste, je m'incline avec le plus profond respect devant tout ce que nos institutions peuvent avoir de bon. Je vénère les auteurs classiques, comme les maîtres qui ont blanchi dans l'interprétation de leurs pensées. J'envie même le sort des heureux de la terre à qui le dieu de la fortune donne le loisir de converser plus habituellement avec ces sublimes penseurs. Néanmoins, pour être bel et bon, tout cela apporte bien peu à manger. Or, jusqu'à ce que le sort ait fait de nous autre chose que des colons et des pauvres, il nous convient de chercher des sphères plus positives, où nous puissions apprendre le secret de gagner notre vie, tout en aidant, selon nos forces, le développement des res-

sources publiques, à commencer par les plus nécessaires au bien général.

A l'appui de ma thèse, j'ai le bonheur de pouvoir citer les admirables paroles que prononçait tout récemment le Rev. Père Didon, au collège d'Arcueil :

" Avec l'éducation passée, dit-il, nous " avons réussi à former une ou deux géné- " rations de vaincus. Moi j'en ai assez de " faire de la chair à canon, dans les ba- " tailles et des ratés dans la lutte sociale. " Quoique je sois un prêtre catholique, il " ne me suffit pas de faire des chrétiens, " s'ils doivent être les vaincus de la vie. Si " j'étais un apôtre, je m'en contenterais, " mais je suis un éducateur français du " vingtième siècle.

" Puisque l'éducation est la grande force " plastique, il faut l'employer à façonner " autrement la classe dirigeante de demain " et à l'armer pour la lutte héroïque.

" L'empereur d'Allemagne l'a dit dans " un discours célèbre : " je veux des " hommes pratiques, dans les batailles de la " vie." Ce mot d'ordre qu'il jetait à ses " ministres, je me l'approprie. Il faut le

" jeter, non pas à nos ministres, qui sont des " serviteurs, mais à l'opinion qui fait marcher les ministres. Ce mot d'ordre, nous " l'avons appliqué ici, puisque les deux " tiers de nos élèves entrent, leurs études " terminées, dans les écoles pratiques de " commerce, d'industrie, d'agriculture. " C'est que nous voulons, avant tout, former " des hommes qui sachent lire au cadran " du monde, afin de comprendre la phase " de la civilisation à laquelle ils appartiennent et dont ils sont les ouvriers, et " les besoins urgents de leur propre patrie ; " des hommes résolus à consacrer au service de ces grandes causes humaines et " divines, leur activité, leur combativité, " leur endurance, leur bravoure et leur " force, leur netteté d'esprit et leur volonté, " et quand la patrie et l'humanité le demanderont, sans calcul intéressé et sans " peur, leur vie même."

§ §

L'éducation des filles, comme celle des garçons, doit revêtir cette forme pratique,

qui les prépare à remplir d'une manière parfaite et sans froissement d'amour-propre, les plus humbles, tout comme les plus nobles fonctions dévolues à leur sexe.

Ce n'est pas le poste qu'on occupe, qui ôte ou qui donne de la valeur ; c'est la manière dont on le défend.

Madame de Staël, qui passait son temps à faire le bel esprit, au préjudice de certains devoirs, reçut un jour, de Napoléon empereur, cette apostrophe restée fameuse : " Madame, savez-vous coudre ? "

Nos charmantes compatriotes, nos compagnes, pour mieux dire, n'auront jamais à essuyer l'affront de pareilles questions, car non seulement elles savent coudre, mais elle savent faire comme d'instinct, tout ce qu'il faut faire. Elles sont balayeuses, lavandières, cuisinières etc. Eh ! mon Dieu, les excellentes brioches, les fins nectars, les délicieux petits plats imaginés par leur tendresse, encore plus que par leur art !

Qu'on le remarque : toutes ces choses ne les empêchent pas d'être peintres, écrivains, musiciennes, cantatrices, adorables causeuses et divinement jolies : jolies surtout

par le reflet des dons du cœur et de l'esprit, qui animent les grâces de leur beauté.

Que de sœurs ! Que de mères providentielles ! Que d'espérances écloses ! Que de larmes séchées au souffle de leur intarissable mansuétude !

Anges de l'amour qui est la charité, anges de la charité qui est l'amour, elles se reposent de l'un par l'autre, ignorant, dans leur vertu naïve, si elles ont pu faire des heureux.

Pour rendre hommage à la vérité, sans mélange de compliment banal, je dois dire que j'éprouve un sentiment de légitime orgueil à reconnaître dans la femme de notre pays, l'idéal de la femme et de la mère.

Ce qu'elle est, elle le doit beaucoup, en vérité, aux dons de la nature, mais encore plus aux glorieuses fondatrices de nos couvents, étoiles immaculées, suspendues au firmament de l'histoire par la main des destins amis. Ames chevaleresques, issues de l'âme de la France ! Pendant que la monarchie s'abîmait dans la débauche, au mépris complet des membres de la patrie

perdus dans les neiges du nouveau monde, elles n'ont pas craint de franchir les océans, pour venir préparer aux valeureux colons de ces landes encore sauvages, des compagnes dignes d'eux, dignes de leur labeur, dignes enfin, des plus pures traditions françaises.

C'est, pour nos sœurs enseignantes, un devoir sacré, de rester fidèles à cette mission de leurs devancières, aujourd'hui la leur ; c'est-à-dire, d'appliquer toute la magie de leurs talents à faire de la jeune fille un être cultivé, mais en même temps laborieux et utile à sa famille, comme l'abeille à sa république, et de ne pas l'élever comme si le sort lui réservait une marche triomphale à travers les rangs de cette aristocratie imaginaire, dont les soi-disant coryphées se caractérisent trop souvent, hélas! par de graves imperfections, doublées d'incapacité prétentieuse.

La démocratie, fille du progrès moral, la démocratie dont se réclament surtout les peuples américains, n'admet qu'une noblesse : celle du vrai mérite. En proposer une autre à notre jeunesse fémi-

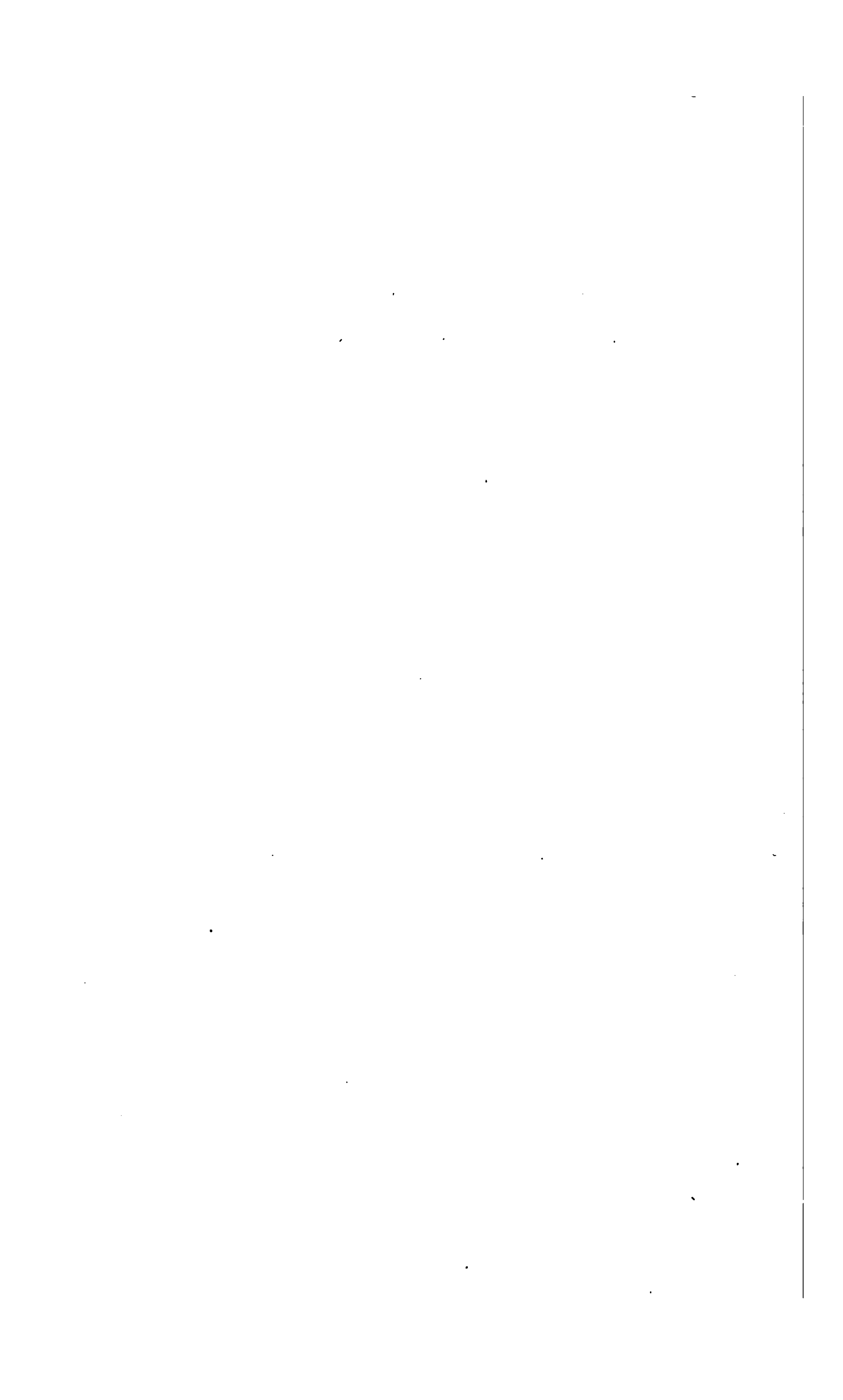
nine, ce serait notre malheur et le sien. Elle aurait honte de notre condition relativement modeste et nous aurions peur de ses caprices, charmants sans doute, mais trop coûteux pour nos revenus, et dans bien des cas, pour les siens aussi.

Ce que je rêve au sujet des jeunes filles de ce pays, c'est de les voir sortir du couvent avec un fonds de connaissances plus raisonnées et plus utiles, et avec la louable ambition d'imiter nos bonnes vieilles mères canadiennes, ces éducatrices par excellence, ces travailleurs souvent obscurs, mais toujours efficaces, dont la vie entière est un holocauste à la famille et à la société.

Par là je termine, et comme dit le Fabuliste :

Par où saurais-je mieux finir ?







X

LE RENTIER

C'EST le rat dans le fromage, c'est le philosophe, c'est Jean-Jacques satisfait.

Le vivre et le couvert, une maison de campagne parmi les messieurs du village ; que lui faut-il davantage ?

Tôt couché, tôt levé, gros et gras, gras et gros, sans fardeau, le plus beau du troupeau, il sourit à la vie et la vie lui sourit.

Doux repos, épargne bienfaisante, vous êtes ses fétiches ! Ennemi juré de l'excès en tout ce qui vous est étranger, il ne s'éclaire, ni ne se chauffe plus que de raison et protège sa demeure contre l'invasion du journal.

Pourquoi payer pour lire des menteries ? Le marchand et le notaire l'en abreuvent à l'année pour rien.

Le notaire ! Quel homme à ses yeux ! Ah ! quel homme !.... Instruit, marié richement, bel "agrès," plein d'affaires, arrange tout, conduit tout.... Par ma foi ! si Théophile n'était rentier, il voudrait être notaire.

Son fils aurait bien pu le devenir, lui, par exemple, s'il eût aimé l'école, car il n'était pas fou !....Mais tonnerre ! il n'avait que les chevaux dans la tête. Veut dieu, veut diable, il en revenait toujours à ça ; il n'en voulait qu'aux chevaux...... C't'élément !....

Ainsi pense le père en drageonnant son tabac, l'honneur du jardin.

Fatigué, il se repose sur un banc champêtre, à l'ombre d'un cerisier favori et de là, promenant son regard sur son petit domaine, se plaît à juger lequel de ses jeunes plants répond le mieux aux bienfaits de la terre et du soleil.

Le soir, il s'endort le plus souvent sur sa chaise avec les dernières rumeurs du jour ;

le matin, il mêle sa prière au chant des oiseaux qui présagent l'aurore, et salue celle-ci d'une douce libation.

S'il vous arrive d'aller promener votre rêverie sur les grèves du fleuve, peut-être apercevrez-vous une chaloupe longeant les îles prochaines ? C'est le père, c'est l'heureux père qui rapporte d'un tour de pêche des morceaux de bois flottant pour sa cuisine, avec du poisson pour son vendredi. A son retour, le chien, le chat, ses deux amis de cœur, s'unissent à lui pour jouir de la capture. Le plaisir de chacnn augmente celui de l'autre. On s'épanouit à la ronde.

Pour ce patriarche aimé des dieux, les jours se succèdent et se ressemblent, sauf le dimanche, où il faut raser sa barbe, se "changer," se rendre à la messe......

Il y va dans un recueillement solennel, portant dans sa main gauche le paroissien romain, réservoir de sa foi, et offrant avec mesure aux connaissances qu'ils rejoint en route, sa droite restée libre.

Un évènement vient piquer un brin de variété dans la toile uniforme de sa vie : c'est le retour du premier de l'An. Ce jour-

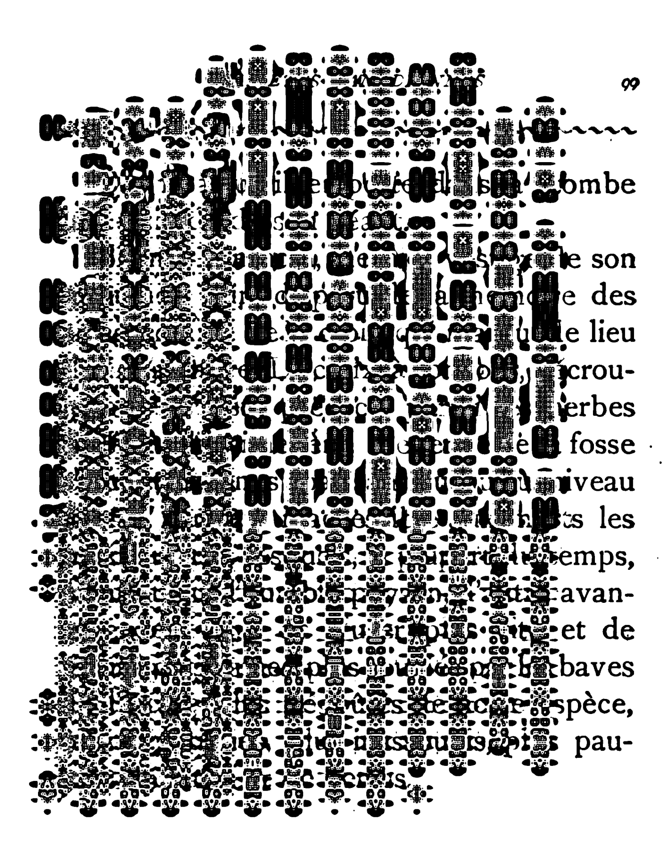
là, les enfants, les gendres, les brus, leurs enfants, remplissent la maison, avec tout un essaim de sentiments tendres et de poétiques souvenirs. C'est fête!

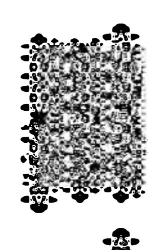
Un peu moins de bombance depuis que rendu au village, il faut tout acheter, mais s'il n'y en a pas de reste comme autrefois, on est toujours sûr qu'il y en aura assez.

La vie manquera, bien avant les autres dons. Le père le sait et ne demande qu'une grâce : mourir avant sa vieille, sa Gillette si bonne, si belle encore malgré ses rides, malgré la neige de ses cheveux. Celle-ci voulant pour soi même faveur, on a fini par convenir qu'il valait mieux partir ensemble et l'un et l'autre, à cette fin, récitent souvent une prière !....

Un jour, la grosse cloche tinte, le curé passe avec le bon Dieu dans les mains : un homme se meurt, il est mort. Tout le monde le sait et personne ne veut le croire, tant cela s'est vite fait. Impossible d'imaginer qu'il fût seulement malade : la veille, le matin même, il rôdait comme d'habitude, en pleine santé comme vous et moi.

On n'est pas grand'chose sur la terre !....









XI

LE FACHEUX

UN soir, m'en allant en rêvant, je me heurte à un..... inévitable.

Eh ! dit-il, en me tendant l'index de sa main gauche en guise de poignée de main, et gonflant un buste trop petit pour ses prétentions : comment allez-vous, mon cher ami ? Vous permettez que je vous accompagne, sans doute ?

A ces mots, j'éprouvai toutes les sensations d'un homme qu'on précipiterait des nues sur un pavé hérissé de baïonnettes.— Pardon, monsieur ! (cette manie de demander pardon quand on est victime !) Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Est-ce possible? Moi qui connais depuis si longtemps et vous et votre famille, originaire de cette bonne paroisse de... B...., n'est-ce pas ?

Pardon encore! originaire de S.

— Oh oui! en effet.

Quel front vide de sens! me dis-je; et quel assommeur! La tête de Méduse a-t-elle fait des petits ?

Comme vous avez l'air pensif, mon brave ami? ajouta-t-il; gageons qu'il vous est arrivé un malheur ?

— Vous n'avez jamais si bien dit; je suis, dans le moment, le plus malheureux des hommes.

— Et moi, j'en serais le plus heureux, si je pouvais la moindre chose pour votre soulagement. De grâce! au nom de l'amitié qui nous unit, égargnez-moi la douleur d'ignorer plus longtemps ce qui vous afflige.

(A part.) Vil sacripant! ce qui m'afflige? c'est toi-même; mais ce qui achèvera de me tuer, c'est que je n'aurai jamais le courage de te le dire, ni toi, l'intelligence de le comprendre.

— Que pensez-vous du temps, mon très cher ami ?

— Je devrais vous répondre, avec les anciens, que c'est un être ailé ; mais votre présence me force à soutenir qu'il n'a pas d'ailes du tout.

— Ah! ah ! comme vous êtes intéressant! Vraiment, je me félicite d'être au nombre de vos intimes; mais c'est de la température que je voulais parler.

— Alors, il serait facile de démontrer qu'il fait très froid.

— Parfait ! parfait !.... Ne trouvez-vous pas qu'il fait moins froid qu'hier, cependant ?

— Oui, repris-je, d'un air insignifiant comme la question, mais il devra faire plus froid demain.

— C'est aussi mon avis.... Que je suis heureux ! soupira-t-il, en me cherchant la main, que je suis heureux de voir dans la similitude de nos idées, la preuve éclatante que nous sommes faits l'un pour l'autre !.....

Une vieille m'avait prédit, d'après les cartes, une mort tragique ; je crus mon heure arrivée, et pour abréger l'agonie, j'allais cracher à la figure de mon bourreau ;

"achève-moi donc!" quand lui, faisant le mielleux: serait-ce indiscrétion, mon très cher, de vous demander où vous dirigez vos pas?

—Chez son honneur le juge X.... lui dis-je, pour m'en débarrasser.

Tiens! chez mon oncle? A la bonne heure! nous avons le plaisir de tendre à même but, car c'est là que je me rendais aussi. Connaissez-vous ma tante?....

Fatalité! fatalité! c'en est donc fait de moi! Je mourrai ce soir, blasphêmai-je en moi-même....

Epuisé, chancelant, n'en pouvant plus, j'entre machinalement dans un café qui se trouvait sur notre passage, comme si j'eusse franchi le seuil de ma dernière demeure.

Ne voyant plus l'autre avec moi, je pensai qu'il avait fini par me compredre. Illusion! il était entré par derrière.... et me cherchait.... Il me cherche encore.....Le!.....



XII

LES DEUX BLESSÉS

ILS naquirent la même année : l'une en avril, l'autre en mai.

Leurs pères, comme de bons voisins, se félicitèrent tour à tour de l'évènement.

—Encore un p'tit savage de rendu chez vous, don' ?

Eh oui !... ces années cite, on court pas après ; mais quante ça vient, faut ben les prendre !

—Un garçon, ane fille, quoi ?

Ane grosse fille.

—Ré chanceux, va !

Tu m'dis ça pour t'attirer des compliments, j'suppose, vu qu't'es p't'ête à la veille de faire baptiser toé étou ?

—Faire baptiser!... Pargué! tant qu'à ça, ça s'pourrait sans mirâque...

En effet, à quelques jours de là, le carillon plus ou moins fêlé de la petite église du village annonçait la venue d'un enfançon chez l'autre voisin.

—Encore un mangeux d'bouillie, soupirèrent benoîtement les commères, en écartant, pour voir passer le *compérage*, les volets ocrés de leurs contrevents, retenus par de gros cordons de laine du pays.

—Taquaouoir, ma chère enfant! c'est ben su D'joe! s'tient'y l'corps dur, un peu?...

—R'gârd' don', dit une autre, r'gârd' don' l'compère, si y fait l'coin, si y a d'l'air fier d'aouoir lâché la queue du chat!

—Seigneur du bon Yeu, j'vous dis qu'c'est pas rien c't'année, dans l'rang des Vingt-Sept!...

On fit bonne fête aux nouveaux-nés dans les deux maisons ; puis, quand les mamans purent étaler au soleil les roses de leur santé rétablie, ce fut, entr'elles, histoire de se voyager chaque jour leurs trésors.

Les petits se regardaient en souriant

dans leurs berceaux ; les mères heureuses, souriaient de les voir sourire.

Bientôt, Titite et Bidou furent en âge de dire pe... pe..., mame... mame, et de montrer une *crique*. (Oh ! l'époque inoubliable des premières *criques* !)

Lui, eut un cheval de bois sur roulettes, une œuvre d'art de son père ; il l'avait faite au temps des sucres, à la cabane, en surveillant le *réduit*.

A elle, on donna une grosse *catin*, chiffon informe, tatoué de rouge à l'endroit des oreilles, de la bouche, du nez et des yeux ; non moins chéri pour tout cela, car elle l'appelait son " ti nenfant."

Pendant que le " ti nenfant" faisait " dedo" dans les bras de la jeune mère, lui, exerçait son chat à " faire la belle" ou préparait de la clôture pour parquer ses petits moutons, tendres fruits du cotonnier, sur pattes de bois.

Elle, déposait son précieux fardeau sur sa couche de duvet et dressait la table minuscule, en attendant le pain que lui, allait cuire pour la catin dans son four de sable moulé sur son pied nu. On habillait

le "nenfant" après ce repas et l'on attelait pour l'emmener "faire pepromme."

Ce fut le temps de la première robe à taille et de la première culotte. Louison n'était plus Bidou, Louise n'était plus Titite; c'étaient des gens sérieux, sur le point d'aller à l'école. Ils y allèrent, apprirent, sans analyse ni synthèse, quel est le signe du chrétien, qui les avait créés et mis au monde, quelques traits d'imagination de Lasausse, et confiants dans ce que leur avait dit m'sieu l'curé à l'examen, ils se crurent avec cela, plus grands que les sept sages, plus grands même que Descartes qui prenait la peine de dire: *je pense,* pour conclure: *je suis,* tandis qu'eux, pouvaient s'écrier avec orgueil: je ne pense pas et je suis, tout de même.

Par une belle matinée de juin, ils communièrent ensemble pour la première fois; ce fut un beau jour. Le lendemain n'y ressembla pas: Louise entrait pensionnaire au couvent, Louison, au collège. On se fit des adieux touchants et l'on passa une nuit horrible, dans le dortoir mystérieux...

Es-tu toujours un bon p'tit garçon? Fais-

tu ben tes prières ? demandèrent les parents de l'écolier, à leur première visite.

—Des prières! ah! si vous saviez comme nous en faisons, ici!... Prière et lecture spirituelle avant, pendant et après chaque repas ; prière avant, prière après chaque étude et chaque classe ; messe, vêpres, salut, chapelet, les trois *angelus* tous les jours ; grande prière du matin, grande prière du soir, méditation pendant qu'on se déshabille pour se mettre au lit ; actes de foi, d'espérance et de charité avant de fermer l'œil ; oraison jaculatoire au réveil ; deux messes par dimanche, exercices de la congrégation de la Vierge, des Saints-Anges, du mois des morts, du Sacré-Cœur, de saint Joseph et de Marie ; adorations de la vraie Croix, processions, neuvaines, retraites etc.,

Cher p'tit maître! fit la mère, ça doit pa ête aisé qu'vous vous pardiez, avé ça.

—C'est plusse que malisé, dit le père ; ça doé t'ête impossibe ou ben don', sacrè mille sabats! ça sert à rien d'prier l'bon Yeu ; un des deux.

Les parents jouissaient ; le p'tit les regardait, triomphant.

Les mois, les années passèrent ; Louise était une belle grande pensionnaire qui marchait sur le bout du pied, disait d'un air gracieux : " vous êtes trop aimable," brodait pantouffles, blagues et *smoking caps*... devinez pour qui ? chantait au piano : " que fais-tu là, pauvre poète ? " et entonnait en partie double le refrain de cette romance, car une autre voix, une voix intérieure, connue d'elle seule, faisait retentir les voûtes de son cœur, en soupirant : " moi aussi, Seigneur, *j'attends, j'attends !* "

Quant à Louison, il *n'attendait* pas encore. La religion prenait les trois quarts de son temps; l'étude des *profanes* occupait le reste. Encore, négligeait-il tout à fait les contemporains, y compris ceux de son pays, par crainte des mauvaises pensées. Ainsi le voulait le programme.

Un jour de congé, Louise vint le voir avec les vieux : ce fut pour lui l'occasion, l'herbe tendre. En dépit des bons principes, il ne put s'empêcher de la trouver adorable, pendant qu'elle, le trouvait spirituel, savant, chevaleresque et beau à

ravir : la flèche du petit dieu les avait pénétrés. Aussi, la belle pensionnaire ne fut-elle pas fort étonnée de recevoir, au bout de quelques jours, une lettre parfumée et fleurie, avec ces mots :

" *Forsàn et haec olim, meminisse juvabit.*

" Ma chère demoiselle,

" Depuis notre entrevue votre douce
" image me poursuit jusque dans mes rêves.

" Les fleurs n'ont, pour briller, qu'un temps.
" C'est un éclat qu'un souffle emporte ;
" Mais l'amitié que je vous porte
" Sera toujours dans son printemps.

" Votre petit ami. L."

—Que c'est donc fin ! s'écria la bachelette.

Elle lut, relut, pressa la lettre contre son cœur, la porta à ses lèvres et l'enfouit mignonnement dans son gentil secrétaire, ne sachant qu'admirer davantage : ou du latin, qu'elle n'entendait mie, ou du français, dont son imagination pleine de flèvre exagérait le sens et les beautés.

Vinrent les vacances tant désirées : Louison et Louise ne firent qu'un. Promenades par ici, soirées par là, ils goûtè-

rent, à deux, de tous les plats. Même, l'aristocratie insipide, autant que boursouflée de leur village, les invita à ses frasques : jeux d'*assiette*, de *chaise honteuse*, *ponts d'amour*, le diable et son train.

On était lancé. Elle, qu'on avait ignorée, débutait avec éclat sur la scène, et lui, y apparaissait sous un jour nouveau. Ce n'était plus ce petit élève orgueilleux de sa casquette règlementaire et de sa capote à nervures blanches, communiant tous les dimanches par habitude, par névrose religieuse et par désir d'avoir un bon billet de confession ; c'était un Roméo guettant sa petite amie.

Ah ! mon cher enfant, qu'avez-vous fait ! pleura son confesseur, au récit des fredaines du jouvenceau, pendant la retraite qui suivit cette périlleuse vacance. Prenez la soutane, sinon, vous êtes damné à tout jamais.

—La soutane ! ah ! non, mon père, jamais, impossible, plutôt mourir ! Louise ! Ah mon Dieu ! j'crois que j'me meurs !...

Il le fallut bien, pourtant........

Au grand ébahissement de la paroisse, à

la stupéfaction de sa colombe, le Roméo se fit lévite, et les femmes et filles, satisfaites de ne pas avoir d'amants, pourvu que Louise perdît le sien, prirent un malin plaisir à lui chanter : " tu as perdu ton cavalier ! "

Pauvre fille ! les larmes de la désespérance lui perlaient au bord des yeux, tandis qu'une voix secrète disait : " courage ! il ne " gardera pas, il ne saurait garder cette défroque."

Si bien pourtant la garda-t-il, qu'il se fit *curé* et vint chanter sa première grand' messe en son pays natal.

Il y eut diacre et sous-diacre, sermon de circonstance : " tu es sacerdos," " qu'ils sont beaux les pieds ! " etc.

Ce fut si ravissant que tout le monde en pleura, la petite, plus encore que tous les autres ; mais c'était, quant à elle, de joie autant que de peine, car, pensait-elle en priotant : s'il m'a laissée, c'était pour épouser la Sainte Eglise, et non une autre belle ; béni soit Dieu !

Plus elle réfléchit, plus elle approuva. Si bien qu'en fin de compte, elle-même se fit religieuse et s'unit, pour le reste de ses jours au divin Jésus, époux de toutes celles qui n'en ont mie.





XIII

LA PEINE DE MORT

SI cruelle qu'elle paraisse, la peine de mort est un pur effet de la loi d'équilibre qui préside à l'harmonie de l'univers. Le talion s'est toujours imposé à notre nature comme l'expression de la plus complète justice. C'est la sanction dont Dieu lui-même se sert pour attacher les hommes au respect de sa volonté, et il a chargé la raison de leur apprendre qu'il les punirait précisément par où ils auraient péché.

Or, notre justice, qui doit être le reflet de celle de Dieu pour bien mériter de porter ce nom, remplira-t-elle toute sa mission si, en laissant la vie, elle laisse le plus précieux des biens à celui dont le

crime consiste dans le fait même de l'avoir ôté au prochain ? Non! vous n'aurez pas proportionné le châtiment à l'offense, tant que vous épargnerez les jours du monstre qui a trempé ses mains dans le sang de l'homme.

Oubliant la victime pour pleurer sur l'assassin, le sophisme et la sentimentalité ont déjà demandé aux peuples d'abolir la peine capitale, comme indigne de la civilisation.

En Europe, la Suisse, en Amérique, certains Etats de l'Union supprimèrent radicalement la peine capitale.

Avec quel résultat ?........ Une pénible expérience les eut bientôt forcés de la rétablir.

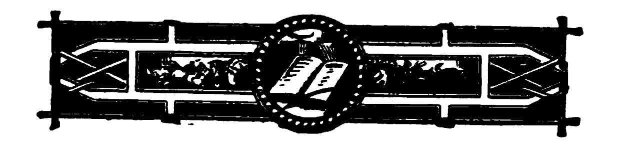
Ah ! je voudrais trouver un pays veuf d'assassins, afin qu'on n'eût pas même à parler du mode de les punir ; mais tant que le meurtre, tant que le plus noir des forfaits se commettra au sein de l'humanité, il faudra bien y opposer le supplice le plus terrible : la mort, la destruction même de cette forme humaine que le diable aura accidentellement revêtue pour occire quelqu'un d'entre nous.

Pourquoi, dira-t-on, "pourquoi tuer le "coupable ? La réclusion perpétuelle n'en "débarrasse-t-elle pas tout aussi bien la "société ?"

Je distingue très casuistiquement : elle débarrasse la société de sa présence—oui..... de son entretien,—non. Pourquoi payer pension viagère à un bandit qui a mérité de ne plus vivre ? Pourquoi aussi, par les douceurs relatives de la prison, en inviter d'autres à faire comme lui ?

On le sait bien ; quand, à force de boire le poison du vice, un homme a fini par s'abrutir, ce n'est plus la prison, c'est la potence qu'il redoute. Encore, s'il vient à s'en rendre digne, ne réussit-il que trop à y échapper.





XIV

LA JUSTICE ET LE DROIT

LA justice est une vertu. Elle consiste dans la volonté perpétuelle de rendre à chacun le sien.

Le droit est l'ensemble des lois qui président à l'application de la justice.

Le législateur fait la loi, le juge l'interprète et la fait exécuter, le peuple la subit.

Le droit prend donc sa source dans la justice; il s'en épanche comme le rayon s'épanche du soleil.

Mais de même que l'œil se nourrit de lumière, sans pouvoir supporter l'éclat de l'astre qui la lui transmet, ainsi l'esprit ne

reçoit les impressions de la justice que dans la mesure nécessaire à l'harmonie de la vie humaine. Si parfois, il s'élève jusqu'à la conception du juste idéal, ce n'est que pour en admirer la splendeur, sans espoir d'en voir le règne en ce monde.

A trente-six millions de lieues de la terre, le soleil est un bienfait; plus loin ou plus près d'elle, ce serait un fléau. De même, l'avènement de la justice dans sa plénitude, écraserait l'être humain. Non que la justice lui répugne ;—au contraire, il en a faim et soif — mais parce qu'en toutes choses, la dose doit se règler d'après la capacité. De là l'axiôme : *summum jus, summa injuria.*

Lorsqu'on veut être trop juste, on se fait bannir comme Aristide ou crucifier comme Jésus-Christ.

Il y a dans l'humanité des conventions bizarres, des préjugés, des travers, des abus sacrés auxquels il faut, de toute nécessité, souscrire.

Œuvre de l'homme pour l'homme, le code le plus parfait en apparence, sera toujours marqué d'une imperfection relative,

parce qu'on n'aura pu l'écrire sans tenir compte de tout cela. De là cet autre aphorisme : les lois sont l'expression des mœurs.

La qualité même de notre être impose des tempéraments à la justice et à la législation. Comment les hommes s'obligeraient-ils à des actes de vertu surérogatoires au maintien de l'ordre public et des bonnes mœurs, lorsque chacun en a assez de concilier, en vue d'un bon ordre social ordinaire, l'action complexe d'un corps et d'une âme ?

En effet, l'âme aspire à monter dans l'horizon serein des choses abstraites ; mais semblable à ces aérostats qu'une nacelle trop lourde retient à la terre, elle ne fait que voltiger au bout de la chaîne qui l'attache au corps. Si elle songe à s'élever au-delà, la pesanteur des appétits matériels l'en empêche.

A son tour, elle s'applique à réduire ces derniers, mais n'y réussit pas toujours. Aussi, l'enfantement des arrêts législatifs ou judiciaires et l'obéissance qui leur est due, sont-ils, dans nombre de cas, beaucoup

[illegible] ne le
[illegible] slateur
[illegible] ien des
[illegible] nce et
[illegible] inspi-
[illegible]

[illegible] ormes,
[illegible] ustices
[illegible] hie re-
[illegible] e, es-
[illegible] nvain-
[illegible] des de
[illegible] mettent
[illegible] ois les
[illegible]





XV

LES JUGES

AU sujet de la justice et du droit comparés, j'ai dit un mot des embarras que présente aux auteurs, comme aux interprètes des lois, l'exercice de leur mission respective.

J'ai ajouté que trop faible pour supporter le poids de la justice dans sa plénitude, la société humaine doit se contenter de lois plus ou moins mal calquées d'après les exigences de son organisation, et plus ou moins mal appliquées.

Il n'en saurait être autrement. Que l'homme soit ou non " ce dieu tombé qui se souvient des cieux," les difficultés

actuellement inhérentes à sa nature, l'empêcheront toujours de s'élever au-dessus de la terre.

Quant aux honneurs du pouvoir législatif ou judiciaire, loin de grandir celui qui les a pour partage, ils ne font qu'alourdir, d'un côté, le fardeau de sa responsabilité, en conspirant, de l'autre, contre sa vertu.

Sous forme d'exemples, Alphonse Karr dans son traité des *Femmes*, tire de ce point des conclusions plus justes que consolantes.

En résumé, l'éclat du sceptre et de l'hermine, c'est la lumière projetée de la lanterne magique sur la toile. Par une heureuse disposition des rayons lumineux, l'objet qui entre en scène semble avoir des proportions immenses, mais il reste petit dans le foyer même de la lanterne.

Il le comprenait ainsi, ce membre éminent de la noblesse de robe qui disait, il n'y a pas bien longtemps : " je n'ai jamais mieux vu que je suis homme, que depuis que je suis juge."

Faites voyager votre esprit tant que vous voudrez, à travers les capricieux

méandres de la psychologie et de la métaphysique ; si, par hasard, vous découvrez chez l'homme des attributs qui lui permettent d'engendrer une législation sublime, dans l'indépendante solitude d'un cabinet, vous ne lui en trouverez certes pas d'assez puissants pour sauver entièrement ses décisions judiciaires de cette partialité native qui, d'une manière ou d'une autre, surgit comme une question préjudicielle, sur le seuil de toute contestation.

Aussi, la récusation du juge s'impose-t-elle dans plusieurs cas où il se trouverait trop évidemment placé entre son intérêt et son devoir.

Si, par exemple, il avait un procès sur une question similaire à celle qui fait la base du litige, ou devant un tribunal où l'une des parties dût agir comme juge, dans le premier cas, il serait en quelque sorte, juge en sa propre cause, et dans l'autre, pour me servir d'une expression populaire, il pourrait offrir assez naturellement le sel à la partie de qui il attend le séné.

Egalement, s'il a pris connaissance du

différend en qualité d'arbitre, ouvert son avis en dehors de l'instance, donné des conseils ou sollicité en faveur de l'une des parties, l'amour-propre, les idées préconçues sont censés mettre des entraves à la manifestation de son intégrité.

Les menaces par lui faites à l'une des parties, son inimitié contre elle, voilà encore de quoi le prévenir au point de lui faire sacrifier les biens, l'honneur et peut-être le sang du juste.

O Justice! que d'écueils ne rencontres-tu pas dans le domaine de la prévention !

" Etre exempt de toute acception de personnes," dit d'Aguesseau, " c'est une vertu plus rare qu'on ne pense, mais ce n'est pas encore assez pour le magistrat. Les causes même portent avec elles leurs éléments de prévention. Nous en sommes frappés selon que le premier coup d'œil leur est contraire ou favorable, et souvent, nous en jugeons comme des personnes, par la simple physionomie.

Le juge se prévient, son zèle même le séduit. Moins juge qu'accusateur, il ne voit plus que ce qui sert à condamner."

Si, au lieu d'en être ennemi, il est protecteur, syndic d'un ordre ou corporation figurant comme partie dans l'instance ; s'il est tuteur, curateur, donataire, héritier présomptif, parent d'une des parties, l'aspect, le nom même de cet être cher, peut encore suffire à déséquilibrer dans son cœur la balance de la justice.

Ces diverses raisons, ainsi que plusieurs autres, exposées, pour la plupart, dans l'Ordonnance de 1667, ont inspiré à nos législateurs les articles 237 et 238 du code de procédure.

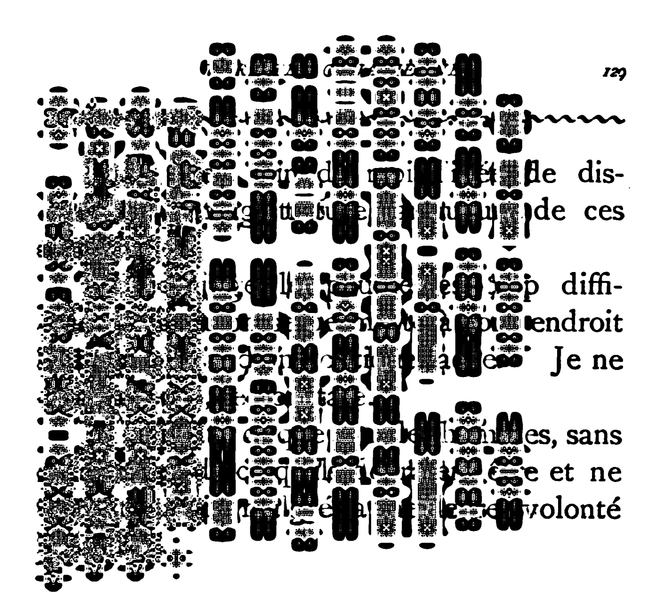
L'un déclare le juge récusable, l'autre, inhabile à siéger dans certains cas encore plus susceptibles d'obstruer la voie droite par où il a prêté serment de passer.

La loi devrait aller jusqu'à lui interdire d'entendre et de juger toute cause dans laquelle l'héritier de son étude, son gendre, son fils ou l'associé d'iceux, agit comme avocat. L'honneur des traditions de famille, la fortune, la réputation, l'avenir de l'avocat, qui se jouent un peu dans tous ses procès, le rendent, dans les circonstances, trop intéressant aux yeux du juge. Ce

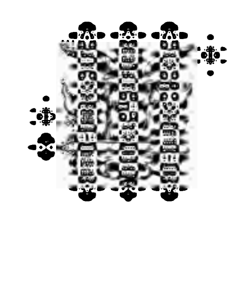
dernier lui accordera des faveurs au détriment de l'adversaire, ce qui est mal, ou, pour prouver sa droiture, se montrera envers lui plus rigide qu'envers tout autre, ce qui ne vaut guère mieux.

Chose singulière, toutes ces erreurs peuvent se commettre sous l'empire de la meilleure foi du monde, la prévention faisant que celui qui est prévenu, soit, pour ainsi dire, seul à l'ignorer. Père et juge en même temps, Brutus présida lui-même à l'exécution de ses propres fils, ne laissant la chaise curule qu'après s'être assuré si la hache du licteur leur avait bien tranché la tête. En cela, il se croyait simplement juste, et il était barbare.

Outre ces mouvements que l'occasion détermine dans l'âme du juge, il en est d'autres auxquels la naissance et l'éducation l'ont comme prédisposé. Son extraction, son caractère, sa religion, l'institution où il a étudié, etc., font deviner ses arrêts dans une foule de causes. Aussi, pour le praticien, le bonheur de comprendre son juge équivaut-il, au moins, à celui de comprendre son code.



de dis-
de ces
p diffi-
endroit
Je ne
es, sans
e et ne
volonté







XVI

LE BARREAU

LE 16 septembre 1886, la corporation du barreau, alors vieille de trente-sept ans, adoptait, pour la gouverne de ses membres, une série de règlements qui subsistent encore tous, sauf les quelques légères modifications de 1887, 1889 et 1891.

Un des points les plus saillants de cette œuvre, c'est l'article 6 de la section 2. Je le cite immédiatement : "Est déclaré incompatible avec la dignité de la profession d'avocat, l'exercice de tout métier, industrie, commerce ou négoce : l'exercice

de la charge d'huissier, de connétable, l'état de caissier, gérant, commis ou teneur de livres dans une compagnie industrielle, une maison de commerce, compagnie de chemin de fer, de bateaux à vapeur ou autre association de même nature : l'état d'agent d'assurance, d'agent d'affaires, d'agent d'immeubles, de collecteur, de prêteur ou d'agent de prêteur sur billets ou sur gages, celui de musicien, d'arpenteur ou d'architecte."

A cette époque, le nombre des étudiants, comme celui des praticiens, accusait déjà une superfétation dangereuse. Il s'est accru depuis, il ne cesse de s'accroître, et demain, il aura justifié les pronostics les plus exagérés.

Dans le commerce, l'offre suit la demande ; dans la profession, par une singularité remarquable, l'offre persiste à s'imposer, en raison directe du surencombrement des cadres. Moins il est besoin de titulaires, plus il y a d'aspirants. Fatale conséquence de notre dilettantisme classique !

On compte dans la province une vingt-

aine de séminaires savamment distribués pour le monopole de l'instruction. Les parents sont, en quelque sorte, obligés d'y envoyer ceux de leurs enfants qu'ils veulent faire instruire.

Il est vrai que la seule vocation pour laquelle ces maisons-là forment réellement la jeunesse, c'est celle de la soutane, mais faute d'en saisir à temps les avantages incomparables, maints élèves préfèrent traverser la mer de ce monde dans le brillant esquif du droit. C'est si beau ! Surtout depuis que le diplôme de bachelier a la vertu de refouler dans son antre le noir aquilon des examens. Et puis, pour peu qu'on sache disposer sa chevelure, tailler sa barbe, soigner sa pose, son geste, l'intonation de sa voix, déclamer quelque chose—y compris des vers—afin de ressembler, au moins par l'extérieur, à quelque personnage bien en vue dans la politique ou dans le barreau, les filles les plus collets-montés du village, voire de la ville, ne restent pas tout à fait insensibles à la magie de vos dix-neuf printemps. Puissante invitation à "l'étude" du droit !

Une fois en si beau chemin, comment ne pas dédaigner de faire le commerce, d'être caissier de banque et surtout gérant du Pacifique !

Etant donné que nous n'avons d'autres foyers d'instruction que les collèges classiques ; étant donné de plus, que leurs élèves sont forcés d'opter entre la soutane et les professions libérales, et que les avenues de celles-ci se trouvent littéralement bondées, les alternatives suivantes se recommandent avec instance à notre considération :

1o Diminuer le nombre des collèges classiques, ou en contrebalancer les effets par l'établissement de collèges commerciaux ou industriels.

Cependant, vous n'obtiendrez jamais cela avant d'avoir créé un ministère de l'instruction publique responsable, chose possible, mais pour le moment, aussi difficile que la prise de Sébastopol.

2o Refuser péremptoirement l'entrée de la profession à tout candidat, puisque, de l'aveu de tout un peuple, il y a déjà trop de praticiens.

3o Admettre n'importe qui, afin d'en-

lever à la carrière professionnelle le reste de ses charmes trompeurs.

4o Laisser subsister le régime actuel, en permettant aux récipiendaires de s'engager simultanément ou exclusivement dans une autre voie, sans se déprécier, s'ils ne trouvent pas assez bien leur compte au sein de la profession même. De cette façon, vous n'aurez pas tari la source de l'encombrement, mais ce sera tout comme, puisque vous aurez ouvert une porte de sortie honorable à ceux qui vous arrivent forcément par la porte d'entrée.

On m'objectera, sans doute, la dignité professionelle ? C'est le suprême argument.

J'y réponds d'abord en demandant une définition de cette dignité. Il y a trop longtemps qu'on en parle sans dire le point où elle commence, ni le point où elle finit. Quant à son origine, elle remonte, ainsi que l'esprit de l'article 6, à l'âge d'or de la noblesse de robe. Cette dernière était l'image de la noblesse de famille qui, dans son bon temps, servait de moule à toutes les institutions.

Or, en ce pays, nous n'avons ni l'une ni l'autre. La magistrature, comme le barreau, se compose de fils de familles pauvres, destinés jusqu'à présent à rester tels, sans autre blason nobiliaire que celui de leur travail et de leur respectabilité. Qu'ils s'y attachent de préférence à tout autre ; ce n'est pas le moins précieux.

D'ailleurs, que servirait à des Canadiens de vouloir marcher en princes sur le souvenir de leur humble provenance ! On sait bien que nous eûmes pour pères ces vieux colons français demeurés au Canada après le cession parce qu'ils n'avaient pas même de quoi retourner dans leur patrie avec le drapeau.

Oui ! nous sommes d'extraction roturière et il n'y a pas lieu d'en rougir. C'est dans la roture que les races fortes ont pris naissance, c'est dans la roture qu'a germé la démocratie américaine, la démocratie qui donne du pain aux décavés de toutes les nations.

Pourquoi, du reste, implanter ici de ces distinctions bêtes dont le Vieux Monde a eu si longtemps à gémir ? Nés dans le dix-

neuvième siècle, pourquoi vouloir vivre au seizième ? Libres en Amérique, pourquoi demander des chaînes à l'Europe ?

Je n'ignore pas qu'à force de nous tenir en promenade chez les étrangers, notre éducation nous a rendus passablement étrangers chez nous, en nous inspirant, avec le dédain des travaux manuels, des prétentions que ni notre savoir, ni nos revenus ne comportent. Mais la simple analyse de la situation présente devrait suffire à nous convaincre de la nécessité de remédier par la philosophie du bon sens pratique, à cette malheureuse diathèse de l'anachronisme et du rococo.

Si le droit est devenu un métier,—sans oser le dire, tout le monde le pense,—pourquoi le séparer des autres, puisqu'il n'y a pas de sot métier ?

Vous nous défendez d'être collecteurs ? Eh ! que sommes-nous autre chose ? La taxe du gouvernement sur les procédures, les honoraires des sténographes, nous les collectons tout d'abord des clients, chaque fois que, oublieux de notre dignité, nous n'avons pas commencé par les payer de

notre poche avec ou sans espoir de retour. Qu'est-ce que la clientèle commerciale, la plus enviable de toutes, sinon une clientèle de collection? Encore, nous est-elle subtilisée par des collecteurs qui ne sont pas avocats et dont nous dépendons ensuite pour l'avoir.

Vous nous interdisez radicalement tout genre de commerce? Cependant, les transactions de Bourse, jugées immorales par tous les tribunaux jusqu'à la décision du Conseil Privé d'Angleterre, dans l'affaire Forget vs Ostigny, ont connu et connaîtront souvent encore les enchères de certains juges et de plusieurs sommités du barreau. Leurs spéculations sur le blé, le lard, le gaz, l'électricité, le tramway, les chemins de fer, sont encore fraîches dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux cours de la Bourse. Sont-ils juges moins intègres, avocats moins dignes, pour avoir, de ce chef, ajouté ou tenté d'ajouter des milliers de dollars à leur encaisse?

Il semblerait que non, puisque quelques-uns de ceux qui avaient le plus réalisé furent élus aux charges les plus importantes du barreau.

En présence de ces faits, l'article 6 doit-il, peut-il tenir debout ?

Pour moi, je demande la radiation de cette mesure disciplinaire. Il faut que notre grandeur cesse de nous attacher au rivage et qu'au lieu d'assister, froids spectateurs, à l'exploitation de la richesse publique, il nous soit permis, comme aux autres citoyens, d'y prendre une part active. Mieux vaut l'action que la rouille, mieux aussi la roture qui prospère, que la noblesse qui crève.





XVII

DROITS ET DEVOIRS

CONFÊRENCE faite à l'Hôtel-de-Ville de St-Henri, sous les auspices des sociétés St-Jean-Baptiste et St-Vincent-de-Paul, pour le bénifice des pauvres de la cité.

Monsieur le président,

Vénérables messieurs,

Mesdames et messieurs.

EN venant vous parler des droits et des devoirs de l'homme, je n'ai pas l'intention de vous faire un sermon. Le voudrais-je, d'ailleurs, que notre digne curé se lèverait, avec beaucoup de raison, pour m'enjoindre de laisser

à la chaire ce qui lui appartient. Mon seul désir est de vous exprimer, sur le sujet, quelques utiles réflexions tirées des principes chrétiens que nous professons tous, heureux que je suis de fournir ma contribution à l'œuvre du soulagement de nos pauvres et d'unir ma faible voix à celle du dévoué M. Renaud, de ses distingués collaborateurs, de la brillante et populaire fanfare de St-Henri, dans le concert qu'ils ont bien voulu organiser au profit de ceux qui pleurent.

Vous tous qui êtes dans cette salle, vous pourrez vous dire que vous avez également participé au succès de cette soirée en répondant par votre obole aux touchantes prières de l'infortune. Et dans les doux rêves qui ne manqueront pas de venir caresser votre imagination ce soir, vous pourrez entrevoir déjà la forme blanche de la Charité distribuant vos aumônes aux pauvres, pour tarir leurs larmes, en obéissance à vos nobles vœux.



Par un de ces beaux soirs d'été où tout repose si délicieusement, où le moindre

zéphir craint de troubler l'onde et les feuilles, où les astres brillent comme des clous d'or à la voûte d'un temple, il est parfois arrivé à chacun de nous de lever la tête, de porter ses regards au-delà de la sphère des intérêts journaliers, de réfléchir à la signification de la terre par rapport à ces milliers, à ces millions d'autres mondes qui se balancent, comme le nôtre, dans un espace infini.

Pour enivrante que soit la contemplation de ces merveilles, elle n'a pas dû faire oublier à notre esprit combien l'homme leur est supérieur à toutes, et avec quel éclat sa royauté s'affirme sur l'ensemble des grandes œuvres de Dieu.

Si immenses, si lumineuses, si admirables que soient les parties intégrantes de l'univers, elles ne sont, après tout, que matière, c'est-à-dire inertes, aveuglément soumises aux immuables lois qui les concernent. Au contraire, l'homme qui tient à la matière par le corps, et à l'empire de l'immatérialité par l'âme, porte en lui-même le principe déterminant de ses actions, avec la liberté de s'étudier, d'analyser ce qui

l'entoure et de s'élever sur les ailes de son génie, bien au-delà des régions familières à l'aigle, puisqu'il pénètre jusqu'au sein de la divinité dont il a seul l'inestimable privilège d'être l'image sur la terre.

En effet, pour que l'homme si petit, si faible, si sujet à languir sous l'étreinte des moindres maladies, sous l'influence d'un rayon de soleil, d'une goutte de pluie, d'un flocon de neige, puisse gouverner le monde et le rassembler, en quelque sorte, dans sa tête, lorsqu'à son tour, le monde entier reste impuissant à le concevoir ; pour qu'il puisse comprendre Dieu lui-même et rendre à ses attributs le conscient hommage de son cœur et de sa raison, il faut nécessairement qu'il y ait dans sa nature quelque chose de divin.

Mais cette prééminence qui est la synthèse des droits et privilèges de l'homme, suppose des devoirs proportionnels. Puisqu'il est admis, entre nous, que noblesse oblige, on ne saurait nier que le diadème accumule, lui aussi, sur la tête qui le porte, les responsabilités en même temps que les gloires.

***

En donnant à l'homme une compagne, le créateur lui donnait implicitement une famille. Cette famille devait, à son tour, en constituer une autre et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on vît surgir et s'ébattre sur la terre cet être plus complexe : la société, c'est-à-dire la grande famille humaine.

Le pacte social n'avait pas d'autre fin que la protection mutuelle de ses sujets. Il n'aurait donc pu se réaliser sans une délimitation des droits et des devoirs de chacun par une autorité revêtue du pouvoir de les définir et de les faire respecter. Or, l'autorité, c'est la volonté divine exercée sur l'humanité par l'entremise de l'homme, c'est la sentinelle qui veille à l'observance de certains principes posés par Dieu pour le maintien de l'harmonie universelle.

L'autorité ! Ah ! messieurs, que de tortures les passions n'ont-elles pas fait subir à la signification de ce mot parmi les hommes ! Dans les siècles civilisés, comme dans les siècles barbares, on a trop souvent

semblé croire que l'autorité, c'était le droit du plus fort de violenter le plus faible, d'atrophier son cœur, sa raison, sa liberté, de lui ravir ses biens, de le charger de chaînes, de lui ôter la vie, sur les simples conseils d'un instinct brutal. Que dis-je! il n'y a pas encore si longtemps que Bismarck a osé proclamer devant l'Europe la préséance de la force sur le droit!

Mais non! pour peu qu'on la juge à la lumière de l'éternelle vérité, jamais la force n'a primé le droit. Partout, toujours, pour les grands et les petits, pour les nations comme pour les individus, c'est la justice qui prime et doit primer la force.

Je résume ma pensée dans cette formule: l'on n'est réellement fort que lorsqu'on est juste et il faut s'efforcer d'être le plus juste, même quand on est devenu le plus fort. Autrement, le droit public et le droit privé, le sanctuaire où ils s'élaborent et celui ou ils s'appliquent, auraient perdu toute leur raison d'être. Or, si cher que la justice nous vende quelquefois ses faveurs, le jour où, bannie de la terre, elle reprendrait la route des cieux, devrait être signalé,

comme un commencement de retour universel vers les âges de ténèbres dont l'histoire fait mention.



Je viens d'affirmer que l'homme est roi de la création. J'entends par là qu'il est supérieur aux êtres animés et inanimés, et que chaque homme est égal à tous les autres pour une raison bien péremptoire : c'est que l'autorité ne réside qu'en Dieu et vient de lui seul. Donc, ceux qui l'exercent ici-bas n'en sont que les humbles dépositaires. Ce n'est pas devant leur personne qu'on s'incline, mais devant le pouvoir d'en haut que leur personne représente. En dehors de ce cas, pourquoi ferait-on des préférences ? La naissance, la fortune, les talents, tous les avantages temporels ne constituent que des inégalités factices, puisqu'elles vont s'évanouir dans le tombeau, où tous ne se ressemblent que parce que les distinctions conventionnelles qu'ils s'étaient faites de leur vivant, au hasard d'une capricieuse liberté, ne pèsent absolument rien dans la balance

du plus intelligent des juges, devant qui la mort les a traduits. Celui-ci, en effet, ne prend pour base de ses arrêts que le bilan des consciences, sans regarder à l'éclat des titres, ni au luxe des habits, ni à la pompe de l'ameublement, ni au chatoiement des bijoux, ni au *flafla* des équipages.

Quelque prix que ces choses puissent avoir en soi, elles ne sauraient donc augmenter la valeur de celui qui les possède, ni devenir elles-mêmes plus précieuses pour être échues en partage à un grand plutôt qu'à un petit.

Non ! le mérite des hommes ne leur vient pas des choses extérieures. Il naît au-dedans d'eux-mêmes ; il a pour mesure la sincérité de leurs efforts vers le bien et ne s'épanouit que sous la rosée des sueurs qu'ils versent pour conserver l'image semblable au modèle. Idéal sublime qui résume tous les autres et dans la poursuite duquel se concentrent tous les droits avec tous les devoirs !



De même qu'en donnant un héritage à son fils, le bon père de famille entend que

celui-ci y trouve le bonheur par le moyen d'une culture profitable, ainsi notre père commun a voulu concilier notre félicité avec le travail, c'est-à-dire avec l'exploitation des ressources renfermées en nous-mêmes ou répandues sur la terre dont il nous a gratifiés. A la seule condition de ne pas faire tourner nos privilèges à l'oubli de ses lois, non seulement il nous permet, mais même il nous commande d'en profiter.

Que le génie humain fabrique le télescope pour l'étude des infiniment grands ou le microscope pour celle des infiniment petits; qu'il emmagasine la vapeur dans une bouilloire pour accélérer nos courses par terre et par eau, ou le gaz dans un ballon pour nous transporter aux astres; qu'il confie au télégraphe et au téléphone la transmission de nos dépêches, au phonographe la reproduction de notre voix, à l'imprimerie celle de notre pensée, ou au daguerréotype celle de notre figure; qu'il fasse éclater le salpêtre et avec lui les montagnes qui barrent le chemin du progrès, on ne peut nier que tout cela soit louable de sa nature, puisque tout cela fait

briller à notre profit légitime et à la gloire de notre auteur l'étincelle divine qui est en nous. Mais quelles que soient les œuvres de l'homme, cette flamme n'y brillera vraiment que si l'irradiation n'en est point voilée par les nuages des principes vicieux. Or, parmi ces derniers, celui qu'il faut le plus redouter, c'est incontestablement l'orgueil, parce que l'orgeuil s'acharne plus vivement et avec plus de succès que tous les autres vices à fausser la raison, qui est la meilleure partie de notre être.

Au lieu de se considérer comme le principe et la fin de ses actes, que l'homme mette donc toute son ambition à se bannir lui-même de sa propre pensée, pour ne laisser de place qu'à l'admiration des lois de Dieu et à la volonté d'y obéir. Il n'en saisira que mieux la valeur réelle des hommes, des choses et des évènements qui occupent la scène de cette vie; il jugera plus sûrement en quoi consiste le bonheur, objet de tous ses désirs, il simplifiera d'une manière étonnante la route qui y conduit, car il aura fait dépendre le triomphe de ses droits, de l'accomplissement de ses devoirs.

Investi des hautes fonctions du gouvernement, il s'appliquera, non pas à faire de la pose, mais de l'ouvrage, non à s'amuser, mais à préparer de bonnes lois, non à piller le peuple, mais à le soulager. Il le respectera et à son tour, il en sera respecté. Juge, il fera consister les soucis de sa charge, non pas à jongler avec la justice, mais à la distribuer à tous selon le mérite de chacun. Puissant par le charme de sa parole et la profondeur de son savoir, il ranimera le courage des faibles et l'espérance viendra s'asseoir à leur foyer. Riche des biens de ce monde, il aimera se rappeler que les pauvres n'ont point cessé d'être ses frères. Au lieu de les écraser sous les roues d'un char insolent, il leur tendra une main secourable, et mêlant ses larmes aux leurs sous les regards du ciel satisfait, il apprendra de son propre cœur qu'il n'en est pas de plus douces que celles que fait couler la charité.

A ce que je viens de vous dire, permettez-moi d'ajouter qu'en puisant dans le christianisme l'inspiration de ses devoirs, le pauvre lui-même envisage son état avec plus de calme, et voyageur abandonné dans la vie

comme dans un désert, il supporte avec plus de courage la faim, la soif, la tempête, les sables brûlants, parce qu'il ne cesse de songer que chaque pas qu'il fait le rapproche des fontaines, des doux ombrages et des fruits délicieux de l'oasis désirée. Loin de maudire son indigence, il s'en inspire, au contraire, pour augmenter en lui-même le désir des impérissables biens, auprès desquels ceux d'ici-bas qu'on lui refuse, ne sont pas plus que ce qu'est à l'océan une goutte d'eau, ou à la terre un grain de poussière; persuadé d'ailleurs, d'une grande vérité quant à ceux-ci : c'est que, les eût-il possédés tous, il en devait jouir fort peu de temps, car ils ne durent pas plus que la vie, et la vie elle-même dure à peine et ne remplit jamais le terme que nos illusions lui avaient fixé.

Combien n'en voit-on pas gémir, après tout, sous le poids même de leur immense fortune? Pensez-vous qu'un homme va s'élever au faîte des honneurs ou atteindre aux millions, sans veiller plus tard, sans plus s'agiter, sans braver plus de périls que l'humble artisan? Et si tant est qu'il par-

vienne à ce poste si enviable en apparence, osera-t-on dire que c'est en se croisant les bras, qu'il va le conserver ?

La capacité de l'être humain étant limitée, l'économie politique et domestique enseignent donc avec raison que pour la nation comme pour la famille, l'aisance vaut mieux que l'excès de richesse. Encore faut-il déduire de la somme de contentement susceptible d'en résulter, la somme de misères intérieures qui, par un très curieux effet de notre impressionabilité, augmente presque toujours avec l'amélioration externe de notre état.

Pourquoi ?

Parce que d'abord, ce qui nous fait trouver tant de charme à certaines situations, c'est l'illusion qu'elles nous produisent. A son tour, l'illusion porte dans l'âme le désir de les posséder. Mais comme on les connaît mieux à mesure qu'on les possède, on se dégoûte plus vite, souvent, d'une façon plus radicale, toujours, de celles-là mêmes qu'on avait le plus enviées, pour l'excellente raison que l'ardeur de nos soupirs avait justement pour mesure

la grandeur de nos illusions. Or, qu'est-ce que l'illusion, sinon ce trompe-l'œil qui nous fait prendre pour vrai ce qui est faux ? Donc, plus nos illusions sont grandes, plus elles nous préparent de désenchantements pour le jour où l'habitude de la possession aura fini par nous découvrir l'entière vérité. C'est ce qui a fait dire à quelqu'un : " l'on hait ce que l'on a ; ce qu'on n'a pas, on l'aime."

A quelle autre conclusion en arriver, lorsqu'on a vu des empereurs renoncer au trône pour la solitude des champs ? lorsque dans son palais de la Cinquième Avenue, un Vanderbilt a regretté son ancienne ferme de Staten Island ? lorsque ce millionnaire si malheureux de l'être, a écrit : " une fortune de 200 millions de dollars est " un fardeau trop lourd pour un homme. " Ce poids m'écrase et me tue. Je ne veux " pas imposer une pareille charge à l'un de " mes fils. Je n'en recueille aucun plaisir, je " n'en retire aucun bien. En quoi suis-je " plus heureux que mon voisin, qui possè- " de un demi million ? Il goûte mieux que " moi les vrais plaisirs de la vie. Sa maison

" vaut la mienne, sa santé est meilleure, il
" vivra plus longtemps, et lui, du moins,
" peut se fier à ses amis. Aussi, quand la
" mort me débarrassera des responsabilités
" que je porte, j'entends que mes fils se
" partagent, avec ma fortune, les soucis
" qu'elle impose."

A quelle autre conclusion en arriver encore, lorsque maudissant la vie dans ses somptueuses demeures de New Court et de Gunnersbury House, Nathan Rothschild a pu confesser un jour à sir Thomas Buxton, n'avoir d'autre plaisir que de donner parfois à un pauvre une guinée ?

" Rien d'amusant, disait-il, comme de
" voir la surprise de l'individu. Presque tou-
" jours il croit que je me suis trompé, que
" je lui ai trop donné, que je vais m'en
" apercevoir et lui redemander ma pièce, et
" il décampe à toutes jambes."

Qu'est-ce que tout cela prouve ?—Deux choses : 1o un égal malaise peut résulter des états les plus différents ; 2o étant donné que nous sommes les enfants d'un même père et qu'il a pour chacun de nous une affection égale, ce qu'un membre de la

famille a en moins, l'autre l'a en plus, et *vice versâ.* Toutes les positions comportent des avantages avec des inconvénients, et il n'en est pas de si modeste qui ne puisse se comparer victorieusement à une autre par quelque côté, pourvu que l'appréciation se fonde sur la nature même des choses et non sur nos caprices.

Je crois donc à la loi des compensations comme base fondamentale de l'équilibre universel et comme expression de la souveraine justice dans la société. Je crois à l'infaillible avènement de cette justice en dépit des plus noirs calculs de la malice humaine pour l'empêcher. Cette loi se manifeste dans tout l'univers et jusque dans les moindres mouvements de chacun des êtres qui le composent. Quant à l'homme, il en a l'intuition par sa raison et sa conscience. Il sait que selon qu'il l'aura respectée ou violée, elle produira pour lui des résultats consolants ou terribles. C'est pourquoi la crainte qu'on en a, coïncide avec le commencement de la sagesse. Et le sage ayant appris que toute action porte en soi ses conséquences, est forcé d'ad-

mettre l'excellence de cet axiôme : *in medio stat virtus*, la vertu se tient dans un juste milieu.

Quiconque, en effet, reste en-deçà ou va au-delà de ce milieu, se trompe. Il manque à un devoir ou il abuse d'un droit. Qu'il vive obscurément ou qu'il brille au premier rang de la société, qu'il en soit le monarque absolu, qu'il s'élève assez haut dans l'échelle des privilèges, pour pouvoir se dire au-dessus de toutes les lois humaines, il n'échappe pas au châtiment qui dérive de l'inexorable loi des compensations.

Quelle puissance, par exemple, fut plus grande que celle de Bonaparte et comment l'avait-il édifiée ?

Fort du seul droit de son ambition, il avait assassiné le duc d'Enghien, ajouté à la répudiation d'une épouse modèle, la honte d'un convol adultère, promené le carnage de l'occident à l'orient, noyé l'univers dans le sang, donné un code à son empire et transgressé lui-même toutes les lois.

Qu'est-il arrivé ? On s'est emparé de lui, au mépris le plus flagrant du droit des gens et on l'a fait périr misérablement à Ste-Hélène.

Cet homme était père. Il avait tout sacrifié, tout renié pour avoir un fils, un héritier de sa couronne : il lui fut refusé de le voir avant de mourir. D'ailleurs, à un court intervalle, la mort faucha ces deux têtes et le fils n'hérita jamais.

Que de considérations on pourrait faire? que d'exemples on pourrait citer pour démontrer ce que sont les droits, les devoirs des hommes, quel bonheur on éprouve à les respecter et quel malheur à les enfreindre ! Car celui qui nous les a donnés a voulu nous y attacher, non seulement par l'amour, mais encore par l'intérêt, de manière qu'à nos propres yeux, nous eussions toutes les raisons de lui obéir et tous les torts de lui résister.

Une pareille œuvre supposerait des volumes...

A la lumière de la philosophie chrétienne qui, en cette fin de siècle, devrait rayonner non seulement du haut des chaires, mais encore, du haut de toutes les tribunes, j'ai tâché de définir, en thèse générale seulement, les droits et les devoirs de l'homme dans la société que la mise en oubli de ces

choses agite et bouleverse au point de charger d'épais nuages l'avenir de la génération présente. Le riche, le pauvre, le savant, l'ignorant, la noblesse, la roture, l'église, l'état, ceux qui obéissent et ceux qui commandent, tous, par l'effet de leur solidarité naturelle, sont également tenus de vouloir que les grandes lois qui président à la vitalité du corps social soient de mieux en mieux comprises et de plus en plus révérées.

Sans cesser de remplir avec la plus minutieuse ponctualité la partie matérielle des obligations de notre état, dégageons-nous quelque peu de la matière, pour remonter vers les régions sereines du véritable esprit. Au lieu de faire végéter l'intelligence et le cœur au hasard d'un vice routinier, appliquons-leur les principes de la véritable culture et il y aura moins de misère sur la terre, parce qu'on se sera enrichi des mérites qui constituent, dès ici-bas, les vrais trésors de l'humanité.



XVIII

COMMENT LE MONDE CONSIDÈRE L'ARGENT

AVEC de l'argent, n'importe qui est dieu ; sans argent, Dieu lui-même n'est rien—parmi les hommes.

Quand le dénûment vous oblige de loger dans une étable, qui osera croire, non que vous êtes une divinité, mais simplement que vous avez de l'esprit ou appartenez à une bonne famille ?

Et si, venant s'asseoir au foyer malgré vous, la pauvreté ne laisse pas de vous réduire à l'état de quantité négligeable, comment voulez-vous qu'on vous estime, lorsque vous aurez manqué de jugement au

point de la choisir, de plein gré, pour partage ? Certes, le mépris de ce que le monde admire et la recherche de ce qu'il méprise, ne sauraient constituer à ses yeux, qu'un double péché mortel contre le bon sens. Or, il hait d'instinct les haillons ; ceux-là même qui les portent n'en veulent pas ; demandez-leur si je me trompe.

Un jour, à Jésus pauvre, mais honnête, on préféra Barabbas, un voleur.

Pourquoi pas ?... Si Barabbas avait fait, dans le temps, assez d'opérations fashionables pour être devenu un *m'sieu ?* C'est la manière de faire qui fait tout.

Supposé, par contre, que Barabbas ne fût pas riche, il gardait toujours l'avantage d'avoir manifesté son désir de l'être, tandis que Jésus avait gaspillé son temps à prêcher, de parole et d'exemple, le désintéressement : un rêve dont les chrétiens eux-mêmes ne devaient farcir plus tard l'imagination d'autrui, que pour mieux arriver à profiter de son bien.



Les meilleurs juges de la valeur des

choses, ce sont les Juifs, n'est-ce pas? Si le consentement universel n'a point cessé d'être un critérium de vérité, je l'appelle au secours de cette proposition. Or, montrez-moi le Juif qui ne se dévoue tout entier à l'argent? Du reste, il a de qui tenir: ses ancêtres renièrent jusqu'au Père Eternel pour un veau... d'or.

Non autrement convaincus, mais plus délicats, les Grecs avaient fait de l'éloquence et de la richesse deux attributs d'une même divinité. A la fois original et plagiaire,le modernisme a dit à son tour: *money talks*, c'est l'argent qui parle.

N'affectez pas d'être insensible à sa voix; vous provoqueriez le rire que provoque la coquette en faisant la vertueuse, et vous nous rappelleriez ces abstèmes qui n'entrent jamais au restaurant, mais qui, à la faveur des ténèbres, font entrer le restaurant chez eux. La Sainte Trinité, voyez-vous, ce n'est plus le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme autrefois; c'est l'agréable, l'utile et le nécessaire réunis dans un seul et même dieu: le tout-puissant Dollar. Tous les autres dieux ne sont que des prétextes

dont on se sert pour parvenir à la possession de celui-ci. Oui, ô Dollar ! c'est toi l'infinie perfection ! Le seul vrai Dieu, c'est toi ! J'en atteste ces noires légions d'athées qui, après t'avoir renié dans des vœux solennels, travaillent chaque jour à l'expiation de ce crime par une recrudescence de foi et d'amour.

***

Tout est dans l'argent. Manquez-en, vous verrez. Vous verrez comme vous êtes descendu, comme vous avez besoin de tout, moins peut-être la corbeille aux cartes de visite. Mesurant le désert qu'auront fait autour de vous ceux dont les grands noms s'accumulaient jadis dans ce plateau majestueusement porté par la bonne, disparue, hélas ! elle aussi, vous jugerez combien votre vanité avait tort de respirer l'encens que la fortune seule avait allumé. Si, par le plus prodigieux des hasards, vous n'avez pas perdu votre latin dans ce naufrage, ce sera le temps de vous appliquer,

avec le *vae soli* de l'Ecriture, ces vers du plus courtisan des poètes :

Donèc eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Dans un pareil état, à qui se marier ? A une fille de rien, c'est-à-dire pauvre ? Le souvenir des grandeurs passées vous interdit cette mésalliance. D'un autre côté, qu'iriez-vous faire en haut lieu, puisque, selon l'expression consacrée, vous ne valez plus rien vous-même ? Dans cette sphère, on a trop d'intérêts à ménager et l'on est trop intelligent pour commettre l'erreur de vous offrir une dot au pied des autels, sans espoir de compensation. Ah bien oui ! Il ne manquerait plus que cela !

Alcippe, mon cher Alcippe ! qui pourra concevoir l'étendue de ton bonheur, à toi, en présence de tant de faveurs que la nature et le ciel t'ont versées sans le moindre besoin, puisque, ayant de l'argent, tu peux te passer de tout, même d'esprit ?

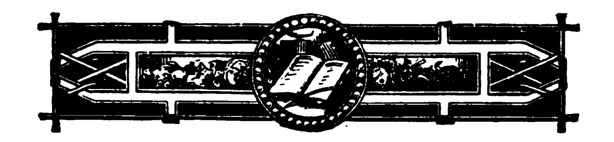
Sans altérer ta santé, jouis de la vie en dépensant largement ; c'est le moyen d'entretenir ta félicité et de la faire excuser par le parasitisme qui gravite autour de la

munificence des riches. S'il te reste du capital et que dans ton testament, tu aies su en faire une distribution convenable aux intéressés, tu mourras comme tu auras vécu :.. dans la gloire!

Telle est, en résumé, l'appréciation du monde en ce qui regarde l'argent, et tout en l'entretenant, le monde semble en avoir honte, car il la dissimule autant que possible.

Quel qu'en soit le mérite, bon gré mal gré, il faut y souscrire ou feindre d'y souscrire, car avoir raison tout haut et seul contre tous, c'est avoir tort.

Au demeurant, une excellente habitude à prendre, tant sur ce point que dans la conduite générale de cette vie, c'est de vouloir que toutes choses arrivent, non pas telles qu'on aurait pu les désirer, mais telles qu'elles arrivent.



XIX

NOËL

MONTREZ-MOI une pauvre petite église dans une petite place pauvre, et je vous montrerai une fête de Noël incomparable, en ce qu'elle se rapproche davantage de l'évènement qu'elle commémore.

Noël! c'est l'incarnation de nos misères, avec l'éclosion de nos espérances, Noël! c'est l'amour souriant à l'abjection, c'est l'humilité divine qui flagelle le sot orgueil humain.

L'humanité, c'est Diogène dans un tonneau, écartant fièrement Alexandre de son "soleil." La divinité, c'est Jésus dans une

crèche ; Jésus, soleil nouveau, qui n'écarte personne, mais appelle à lui tous les hommes de bonne volonté, à commencer par les plus pauvres et les plus petits.

Cette philosophie vient de plus haut que notre planète.

Quand on cherche à l'analyser, une chose surtout nous frappe : c'est qu'elle a précisément pour cachet la simplicité des paroles et des exemples dans lesquels son auteur la formule, comme si, sans l'amoindrir, il eût voulu, par un tour de force inouï, l'abaisser jusqu'au niveau de notre entendement. Ainsi l'habile chasseur revêt-il l'allure, la peau même de l'aminal dont il poursuit l'espèce.

De ces précautions ! s'il en fallait, pour faire accepter à l'homme une doctrine si inespérée, si contraire à sa nature, puisqu'elle comporte la réduction de ce phénix en cendres, c'est-à-dire la révolution de l'être contre lui-même et la substitution d'un être nouveau dans l'enveloppe première !

Pour établir, au moins extrinsèquement, combien l'application de cette doctrine est difficile, combien l'esprit en est étranger

aux appétits humains, qu'on examine ce qui se passe, après dix-neuf siècles d'expérience, non chez les fétichistes, mais parmi ceux-là mêmes qui s'appellent chrétiens....

On prêche Jésus sur la paille, mais on exige pour soi une couche d'édredon ; on l'admire en son étable, mais on s'indigne de n'avoir pas un château ; on loue son désintéressement, mais on pratique en son nom la sainte avarice ; on vante les parfums de cette Fleur de l'humilité qui sert de couronne à la tige de Jessé, mais dans sa tête et dans son cœur, on cultive une toute autre semence : l'orgueil, l'orgueil qui assomme sans pitié quiconque ose nous dire : *non serviam.*

Jésus-Dieu permet à des animaux d'assister à sa naissance ; nous, hommes, défendons à un homme de nous regarder, parce qu'il n'est pas assez instruit, assez riche ou assez noble.

Somme toute, nous nous contentons de parler de la religion de la crèche où l'on souffre, pour pratiquer plus sûrement, plus exclusivement celle de la *crèche* où l'on

mange et où l'on boit. Souvent même, il en est qui ne songent à celle-là, que pour mieux arriver à celle-ci et les contrôler toutes deux comme leur chose.

Voilà Dieu! voici l'homme!

. . . .

En l'an 1er de cette ère, il y avait des Docteurs, des Pharisiens, des Scribes, etc.

Ces gens prétendaient humblement monopoliser Jéovah, la Loi de Moïse et toutes les vertus; aussi, en l'an XII, commencèrent-ils à prendre ombrage de ce que, sans leur permission, le jeune Jésus se mêlait de donner à la Loi une interprétation plus large et plus humanitaire.

—Quelle était en cela la faute de Jésus?

—Vous me le demandez, naïf? Quoi! ne voyez-vous pas qu'il blessait leur orgueil, leur esprit d'exclusivisme et tous ces ineffables privilèges qu'autorise et consacre l'ignorance populaire savamment entretenue?

—Eh bien?

—Eh bien! c'en était assez pour lui valoir une vie de persécution avec une mort infâme.

Maintenant, comparez les Pharisiens du temps à ceux d'aujourd'hui, et dites-moi s'il y a ressemblance.





XX

LA MESSE DE MINUIT

La lune brille, le temps est calme et sec, la fumée des toits monte droit dans l'air, en blanches spirales, les clous des maisonnettes éclatent par intervalles avec un bruit solennel, la neige crie sous les voitures qui passent, les chevaux tout couverts de frimas, se hâtent d'amener leurs gens au village.

On détèle chez le marchand, l'hôtelier, le p'tit parent ou le vieux rentier, autrefois notre voisin dans la concession prochaine, on court à la sacristie, prendre rang parmi les pénitents de la première heure, afin d'éviter l'encombrement de la dernière,

puis, confession faite, on s'en revient fumer la pipe à l'endroit de prédilection, en attendant la messe.

Ce soir-là, la jalousie refuse de grogner, et la médisance, d'enfoncer ses crocs dans la chair du prochain. On arrive de confesse, faut pas se mettre dans l'obligation d'y retourner encore avant la communion. Aussi, c'est à peine si vous entendez quelques légers mensonges sur l'épaisseur de la glace ou sur le poids du marcassin que Pite vient de tuer. Tout au plus, certain vieux de la vieille risquera-t-il une histoire de chasse-galerie : "Oui, vrai " comme vous êtes-là, le canot allait le " train d'un cheval à l'épouvante. Tout " d'un coup ! la pince n'attrappe-t-elle pas " le coq du clocher ?... Ah ! mes p'tits " anges, fallait voir culbuter ça !

" Cherche vitement le canot ; plus de " canot, rien que des miettes, sur le perron " de l'église ! ! !...

—" Et l'équipage ?

—" Eh bien ! c'est ça qui m'a toujours le " plus surpris, l'équipage. Solide, pas un " brin de mal. Vous avez qu'à voir, hein !

" Mais... attendez!... ils avaient eu
" peur!...

" C'était justement la première fois que
" mon défunt père m'avait conduit à la
" messe de minuit. J'étais bien jeune,
" mais je me rappelle tout ça comme si
" c'était d'hier.

" Vous n'en avez pas eu connaissance,
" vous autres, j'compte bien, vous étiez
" trop petits ?

—" Absolument! on n'était pas encore
" au monde!...

—" Hein?... C'est pourtant vrai!...
" Dites-moi donc comme j'me mêle, à c't-
" heure!"

—Si ce n'est pas rompre le jeûne, ajoute une voix, nous prendrons bien par là-dessus un p'tit verre, n'est-ce pas?

—Dame! répond une autre, il paraît qu'un coup ne gâte rien....

On s'approche, on trinque doucement.

Les hommes rebourrent leur calumet pour continuer la causette, les femmes couchent les enfants, qui s'y résignent,dans l'espoir d'une visite au P'tit Jésus demain, les jeunes gens ne font semblant de rien, dans le salon..

Bientôt l'église s'illumine, l'office sonne' la foule entre en battant des pieds dans les tambours, la maîtresse d'école et ses élèves entonnent le "Ça Bergers" avec accompagnement par un ménétrier et par la fille du notaire;—elle a bien voulu accepter, pour la circonstance, la direction de l'orgue—la fête est commencée.

Les yeux, cependant, distraient les oreilles, en se fixant sur la crêche. Ils y voient un enfant de cire couché sur de la paille cueillie par m'sieu l'curé lui-même; au-dessus, une toute petite lampe de vermeil; alentour, des miniatures de moutons, de bœufs et d'ânes en ferblanc ou en plâtre, des sapins enguirlandés de ouate blanche pour simuler le verglas, des fleurs artificielles d'un goût douteux, des anges couleur de chair, avec des ailes bleues parsemées d'étoiles, la Vierge dans l'attitude réjouie d'une jeune mère à son premier enfant, et St Joseph ravi de ce spectacle.

Soyez qui vous voudrez, il ne vous déplaira jamais à vous-même de voir et d'entendre cela.

Les villes fêtent l'abaissement de Dieu à

grand renfort de luxe, les campagnes, faute de ressources, observent ce qu'on appelle la convenance du sujet. C'est mieux, parce que c'est plus bucolique.

A la ville, les parures vous cachent l'esprit de la fête ; à la campagne, tout contribue à le faire ressortir. Là, sans être ému, vous admirez les œuvres de l'homme, en oubliant celles de Dieu ; ici, vous admirez Dieu, sans presque vous arrêter à l'homme. A la campagne, on communie, on prie, on pleure de joie, pendant que nos enfants, à l'orgue, chantent ensemble : gloire à Dieu et paix aux hommes. Le cœur n'en demande pas plus et l'intelligence ne trouve rien à redire.

Dans chaque maison, il est resté une personne qui attend vivement votre retour ; sa tendresse lui dit que vous allez goûter trop tard au réveillon qu'elle vous a préparé. Enfin, le chien fidèle vous annonce : vous tournez le coin de la maison, vous voilà.

On n'est pas encore entré, que déjà, c'est un feu roulant de questions et de réponses sur toutes sortes de petits riens aimables.

Que de choses à se dire, à s'apprendre, qu'on sait déjà ! Mon Dieu, que de choses !

—" Allons, mettez-vous à table et man-
" gez comme il faut, commande la maman ;
" après ça, vous jaserez tant qu'vous vou-
" drez. Sûrement, y est assez tard, qu'vous
" d'vez avoir une faim d'loup. Surtout,
" après une journée de jeune !...

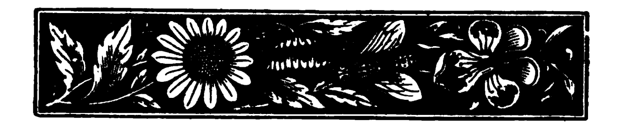
" Si vous voulez vous servir auparavant,
" tout est dans l'armoire.

" Changement d'propos, y te l'ont mis
" ben faible, ton whisky, ct'année, vieux ?

—" Oui ? ça se pourrait. Mais si je l'avais
" acheté ailleurs, ç'arrait p't'ête été pareil.
" Quoi c'que tu veux faire ? Y a pu moyen
" de s'fier à parsonne ! C'est aussi ben
" d'payer, pi de rien dire !..."

On attaque têtes en fromage, *tourquières*, filets, boudins, gras ou maigres, rôtis et cornichons, salades, etc ; on mange, on fume et l'on va se coucher heureux, sans même songer au fouet, ni à la robe de *cariole* qu'on s'est fait voler à la porte de l'église après la messe, ni au *train*, qui est fait pour jusqu'au midi.

Tout dort. Seule, la lune veille comme l'œil de Dieu ouvert sur la création.



XXI

LE MATIN DU JOUR DE L'AN

—P'tit Louis! p'tit Louis! l'coq chante.

—Hein?

—L'coq chante, j'te dis, y s'rait temps d'oir à nos chaussons.

—Oui, batêche! ousqu'é l'mien?

—Charche: tu dois saoir ousce tu l'as pendu?

—Bon, l'v'là... si y en a, d'dans, d'zaffaires! Tâte-moi lé don'... Ane cannette, un bâton, des noix, du raisin... Ah ben l'guiabe! jusqu'à ane cigannne! Ça, c'est chanceux!... Pi toé?

—Moé tou.

—Om!... c'te belle p'tite paire de jouaux d'fer blanc, pour le p'tit! c'te belle catin, pour la *toune*!..........

—Ioù, mes tits jouaux ?... ioù, ma tite catin ?... Oune! c'est ça, des tits riens *touneux ?*

—Oui, c'est beau, hein ?

—Vi... Qui és a dennés ?

—Le p'tit Jésus.

—L'tit Zézus ?

—Evoù qu'y é, l'tit Zézus ?

—Dans l'ciel.

(Les époux)—Coût don', vieux ?

—Quoi'c' que ya, don' ?

—V'la les enfants d'boute, tu d'vrais te l'ever, pi aller les faire arrêter ; y vont tout mette sans sus d'sous ! Queu ravau !

—Avant ça, on va toujou ben s'la souhaiter ; c'est l'moins, on a l'jour de l'an qu'ane fois par année... Houm !... dieu, qu't'es-t-ane bonne vieille !

(Riant)—Tu peux l'dire. Faut être plusse que bonne, pour t'endurer.

—Dis-moi pas ça, j'vas t'embrasser encore... Sais-tu c'que j'te souhaite, vieille ?—Justement ce que nous souhaitait m'sieu

le curé quand on s'est marié ; ane nombreuse famille.

—Tu t'en trouves pas encore assez, j'suppose ?

—Eh non ! j'voudrais remplir toute la maison.

—Ré tanant ! ah! tu peux ben aoir des enfants tanants !.. Va à la porte, ça cogne.

—Ça doit être les quéteux du village qui commencent leu tournée du jour de l'an... Aie, qu'é là ?

—C'est moé.

—Qui, toé ?

—P'tit Tenne.

—Cré chien ! t'es ben matinal, sans r'proche ?

—L'faut ben, m'sieu Lâni, si j'veux ajeuer ma tournée avant la grand'messe. Faut l'gagner, nus autres, not'jour de l'an, si on veut l'aouoir.

—Quoi'c'que tu prends ?

—Dame ! j'ai coutume de m'faire denner des œufs ou ben des coppes, mais à matin, j'ai envie d'faire comme tout l'monde, j'vas prendre un coup, j'compte ben.

—T'en es l'maîte. Approche, on va prende tous les deux. A ta santé, mon Tenne.

—A la vot', m'sieu Lâni; ane hureuse... A c't'heure, vu la circonstance, je m'fie ben que vous m'en voudrez pas, si j'm'en vas tout d'suite comme un savage, hein?... Eh ben! au rouair et pi j'vous remarcie, tout de bon, d'vos belles politesses.

—De rien, de rien, mon fisse.

(La femme)—Est-y parti?

—Oui: y en d'sort.

—Eh ben! vite habiller l's enfants, pi déjeuner avant qu'nos gens des concessions arrivent, parce qu'on pourra pas aller à la messe... V'nez nous souhaiter la bonne année, les petits enfants... Bonne... bonne,.. bonne, comme ça. Allez-vous ête ben sages et obéissants à l'avenir?

(Ensemble)—Oui, son pére!... oui, sa mére!

—Tant mieux: on a hâte de voir ça, Chaussez-vous, à présent; vous allez attrapper l'rhume, à marcher nu-pieds su l'plancher.

—Nos chaussons sont tout pleins d'suc'!

—Mettez-en d'autres, vite! vite!

(La femme)—J'vas mette la tabe tout d'suite; vous mangerez comme vous pourrez, à mésure que vous s'rez parés; autrement, on ara pas faite la moiquié d'not' ouvrage avant qu'y arrivent.

(Le mari)—Non! pour le sûr et certain, les v'là déjà. T'entends pas la oéture qui rente dans la cour?

—C'est pourtant vrai! sainte mére des saints! j'me sauve; arrange toé avec.

(Pi! pan! pan!)--Quien! bonjour, bonjour! Quoi'c'que tu fais, don', Lâni? es-tu veuf à matin?

—M'en parlez pas; ma femme a faite la paresse, pi alle é hien qu'après s'habiller.

(Elle, dans sa chambre)—Ah! l'pauvre homme, qu'y é menteur!

—Eh ben, d'abord qu'alle é pas morte, c'é l'principal; on va toujou pouoir y souhaiter la bonne année encore ane fois. Ouayons, Mina, on va-t-y y aller ou ben si c'é toé qui va v'nir nous ouoir?

—Entrez pas, entrez pas. Aïe!

—Fallait réponde pus vite. A c't'heure

qu'on gué, on va guy rester. Quand même qu'on t'dannerait pas l'temps d'mette toutes tes fardoches ? Y a-t-y besoin d'tout ça, pour s'embrasser ?... Allons, mon enfant, ane bienhureuse, pi du succès dans l's enterprises, toé pi ton mari.

—Marci, vous autes pareillement... Janvier, mon vieux ?

—Quoi, sa mére ?

—Sors don' les beignes, pi la boisson, là. Faut prende queuque chose ; parler, pi rien prendre, au jour de l'an, ça fait pas ; ça l'air trop pauv'.

—Eh ! ça fait belle lurette que tout est sorti. J'vous attends, moé.

—Ah ! ah ! ma p'tite, tu l'pensais pas si smatte que ça, j'sus ben sûr ?

(Souriant)—Cé pas ben aisé de l'penser smatte ; y l'é si peu souvent.

—Dis don' que c'é pas ben encourageant de l'ête, non plus. J'en sus si peu récompensé... Hein ? là, j'te prends ?... Quoi'c'-qu'on boé ?- -du vin, d'la bière, d'la liqueur, du d'gine ou ben du whisky ?

—Pour moé, c'est un peu de d'gine.

—Du vin, s'y vous plaît.

—Toé aussi, p'tit Paul ?

—Oui ; marci, marci.

—Ėt toé, Mine ?

—Même chose que toé, son vieux.

—Ben moé, c'est du whisky.

—Moé aussi, un peu,... bon !

—Allons, qu'y vous fasse pas d'mal.

—Vous autes non plus ; salut !........

—Y é bon, vot' vin. C'est-y du vin qu'vous avez faite vous autes mêmes.

—Oui : c'est du vin d'vigne savage.

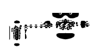
—C'é ben la muilleure. On n'n'a jamais bu d'si bon d'not' vie ; mon Dieu, qu'y é bon !

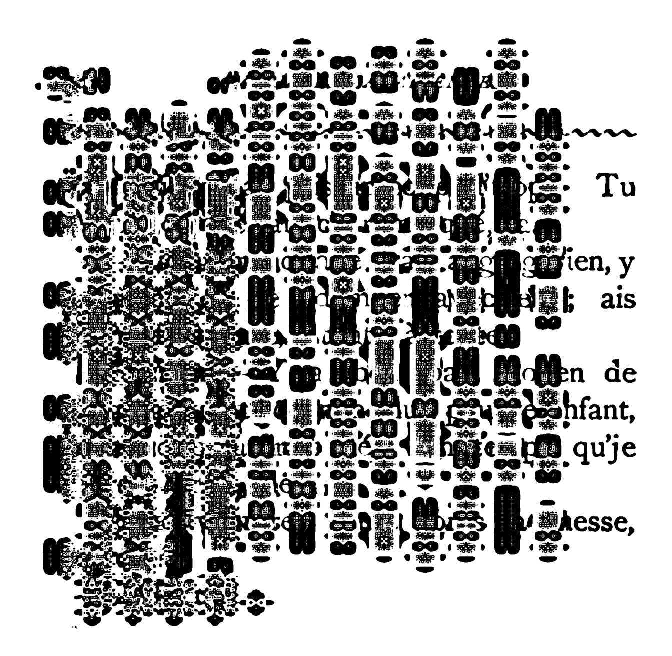
—Goûtez don' à nos beignes, pour ouoir ?

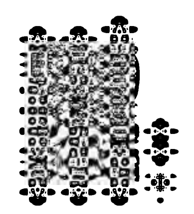
Crab crapaud ! vous avez ben russi aussi ben que pour vot' vin ! y ont goût d'amande ! Ben, mon pauv' Janvier, t'as ane femme qu'é pas battue.

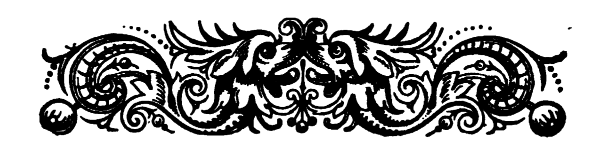
—Eh ! c'est tout simple ; c'é parce que c'é moé qui y a montré.

—Finis, finis tes turlutages, mon beau capabe, pi habille-toé vitement pour la messe ; v'là les tintons qui sonnent. Si fallait qu't'arrives commencé, l'monde ba-









XXII

LES SUCRES

TIENS ! les gens d'la ville, les gens d'la ville ! exclamèrent les *sucriers*, en nous voyant arriver. Comment ça va ?

—Très-bien, très-bien, merci et vous ?

—Bien, merci... Vous n'avez pas eu peur de pas nous trouver, dans l'bois, comme ça ?

—Pas du tout ; nous flairions trop bien le délicieux arôme de votre sucre, et puis, voyez-vous ce guide ?

—Ah ! vot' chien, hein ? Quel bel animal !... un *pointeur*, j'compte bien ?

—Oui, c'est *dick*, un démon !... On l'avait emmené en cas de rencontrer du rat musqué ou d'la perdrix, mais on n'a pu voir qu'une bande d'outardes, loin comme le diable.

C'est dommage, nos *Greeners* qui demandaient tant à faire feu, depuis l'automne !

—Bien oui, hein ? dites-moi donc ?... Ne pensez-vous pas qu'une bonne *trempette* pourrait vous consoler un peu de c'p'tit r'vers ?

—On n'vous dit pas non ; il y a mieux qu'cela, cependant, pour tous nous autres : c'est... et on vous l'offre...

—De prendre un *coup*, j'gage ?

—Tout juste, mon vieux ! Cela d'abord ; la trempette et tout c'que vous voudrez ensuite, n'est-ce pas ?

C'est ça, repartit le maître *sucrier* ; entrez dans la cabane ; oh ! allons nous asseoir.

—Vous pourrez dire, ajouta un homme en tisonnant le feu dans les fourneaux, que vous avez choisi ane sacrée belle journée pour venir aux *sucres ;* ça va couler en maudit, aujourd'hui............

....

—Oui, hein ?

—Oui, hein, répéta-t-il ironiquement, avec une grimace......................

—S'il faisait beau!... un beau temps calme et sec!...

Nos bottes sauvages marquaient à peine la *croûte* durcie par la gelée de la nuit qui venait de finir. Le long de notre chemin, les rossignols avaient chanté leurs sérénades au bout des piquets, pendant que les corneilles nouvelles s'enfuyaient des sapins brillants de verglas.

Passant près des granges, nous avions vu les petits moutons, blancs ou noirs, s'ébattre, et les vaches s'encorner, dans leur joie de retrouver, au soleil d'avril, la force qu'elles avaient perdue à ne manger que de la paille, tout l'hiver.

(C'est curieux comme on s'amuse de toutes ces choses... en allant aux sucres.)

Maintenant, commençait la sève à dégoutter dans les petites chaudières luisantes suspendues partout autour des érables. La voix du *pi uite*, hôte éternel des bois, semblait répondre à la nôtre, et en l'absence

des zéphyrs, la fumée blanche de la cabane montait droit en l'air, comme celle de nos pipes.

On absorba une rasade... et plus, avec alternative de *trempette*, de *toques*, d'œufs cuits dans le sucre, le diable et le train.

Quand arrivèrent messire le curé, son vicaire et son bédeau, attirés comme nous, *par l'odeur*, nous étions en train de *fabriquer* une crêpe au lard.

—Bonjour, m'sieu l'curé, bonjour, messieurs, dit le maître, vous voilà bien arrivés seulement, vous excuserez notre salon ; ça n'est pas tout à fait aussi grand, ni aussi propre qu'au presbytère.

Si courte que fût cette adresse, vous comprenez bien que toute trace de provisions embouteillées avaient disparu avant qu'elle fût finie.

—Mes enfants, dit le curé, d'une voix lente, solennelle et créuse, tout ce que je demande, c'est que vous ayez le cœur pur.

A ces mots, un des nôtres qui avait eu le malheur de *baptiser* ses consommations avec du *réduit* chaud, se subtilisa dehors. On fit semblant de ne pas s'apercevoir de

cette fugue, et la table dressée sur des chevalets, l'on s'empressa auprès des trois messieurs.

—Qu'aurai-je l'honneur de vous servir, m'sieu l'curé ? un peu de crêpe avec une grillade ? Elle est bonne.

—Elle doit être excellente, puisque c'est vous qui l'avez faite. Merci.

—M'sieu l'vicaire ?

—Même chose ; vous êtes bien aimable.

—Et à vous, m'sieu.. he ?

—Pareillement, m'sieu.. he ?

—Ne vous dérangez pas pour moi, interrompit le chauffeur en ouvrant un gros couteau de poche, moi, c'est une brique de lard crû avec des oignons, ça bat tous vos sacrés mets ; j'vas m'servir. Seulement, y m'faut du thé. (le thé, c'était du réduit)

—Un p'tit *coup* d'appétit ne ferait pas de mal, hasarda le maître. S'il nous en restait ! !..

Tous comprirent, moins trois.

—Pour être riches, mes enfants, reprit gravement le curé, pas besoin de cela.

—C'est vrai, mais il est une chose dont on aurait bien besoin, surtout depuis quel-

ques années, c'est de c't'argent. Les produits se donnent et les dépenses augmentent toujours. Quand donc allons-nous avoir un arrangement avec les Etats ?

—Les Etats ! jamais, mes enfants ; il faut conserver notre religion, notre langue, nos lois.

—Surtout la loi des taxes et des églises neuves, ricana le chauffeur, la bouche pleine.

Cet individu nous scandalisait ; pour l'empêcher de parler, on le fit chanter. Il entonna : " O Carillon ! " Le maître, un bon vieux canadien, pleurait. Il pleurait ses fils absents, ses voisins, ses anciens compagnons de labeur absents comme eux, et dont le poème de Crémazie ravivait l'image dans son souvenir.

—Eh bien ! mes enfants, dit le curé, après la chanson, vous nous pardonnerez de nous retirer si tôt ; un baptême qui doit avoir lieu cette après-midi, nous oblige de partir.

—Pourquoi ne pas retarder une minute ? J'ai un *brassin* qui achève, et j'aurais eu tant de plaisir à vous donner, à chacun, un gros cœur de sucre, en souvenir de votre si charmante visite !

—Impossible, mon brave. Merci et au revoir.

Ils montèrent dans leur *traîne rentourée ;* nous les saluâmes tout bas, chapeau à la main. Dans l'intervalle, notre fugitif était rentré par derrière avec un *sucrier* des environs et tachait d'exécuter une danse vive.

Après maintes *étrivations* de notre part, comme bien vous le pensez : messieurs, dit-il, en montant sur un banc, n'y.. ayant plus d.. danger.. de com.. compró..o..mettre le maî..tre de céans.. je pro..pose.. secondé.. par.... Le reste se perdit au milieu des rires provoqués par son éloquence.

—Bravo ! bravo ! cria le chauffeur, plus fort que tous les autres, à la santé du bédeau !.................................
....

Le soleil baissait ; le *brassin* fut enlevé du fourneau, et emmoulé ; chacun en eut sa quote-part. Les batteries empaquetées, on trinqua une dernière fois et l'on tira une salve en l'honneur de notre amphitryon dont nous prîmes congé.

Nous arrivions au village comme l'*angelus* sonnait.

—Les gens des sucres ! nous dit un bon bourgeois qui revenait de chercher son lait. Ça-t-y ben coulé ?

—Beaucoup.

R'gard don', y disaient qu'ça coulerait pas. Comme ça, v'vous êtes amusés comme faut, don' ?

—Ah ! oui, du *fun* en masse.

—Eh ben ! tant mieux !





XXIII

NOS CONCERTS

Le progrès des beaux-arts, facteur si important de la gloire nationale, exigerait qu'on retînt toujours chez nous nos meilleurs artistes; nous en avons perdu un trop grand nombre dans le passé !

Oh ! si le génie pouvait vivre de l'air du temps ! Mais non ! Il paraît qu'il faut de l'argent, même au génie, et l'argent n'habite guère plus que l'enthousiasme, aux rives du St-Laurent.

C'est, en outre, le pays des familles nombreuses. Or, quand un homme a gagné de quoi faire taire toutes ces petites voix qui

lui demandaient du pain, il a rempli sa tâche; ne lui parlez pas trop d'aller aux concerts. Plus riches que nous, plus orgueilleux, plus ouverts au sentiment de la solidarité, initiés plus jeunes aux affaires, à l'évolution générale du monde contemporain, dans le cours de laquelle on les précipite, pendant qu'on nous en éloigne, les Anglais, s'ils ne sont pas artistes, se targuent au moins d'admirer ceux qui le sont, et de leur fournir de cette admiration des témoignages sensibles. Ce n'est pas qu'ils naissent supérieurs comme ils le prétendent, mais la diversité des influences assure chez eux le développement de certaines qualités, tandis que chez nous, elle le paralyse.

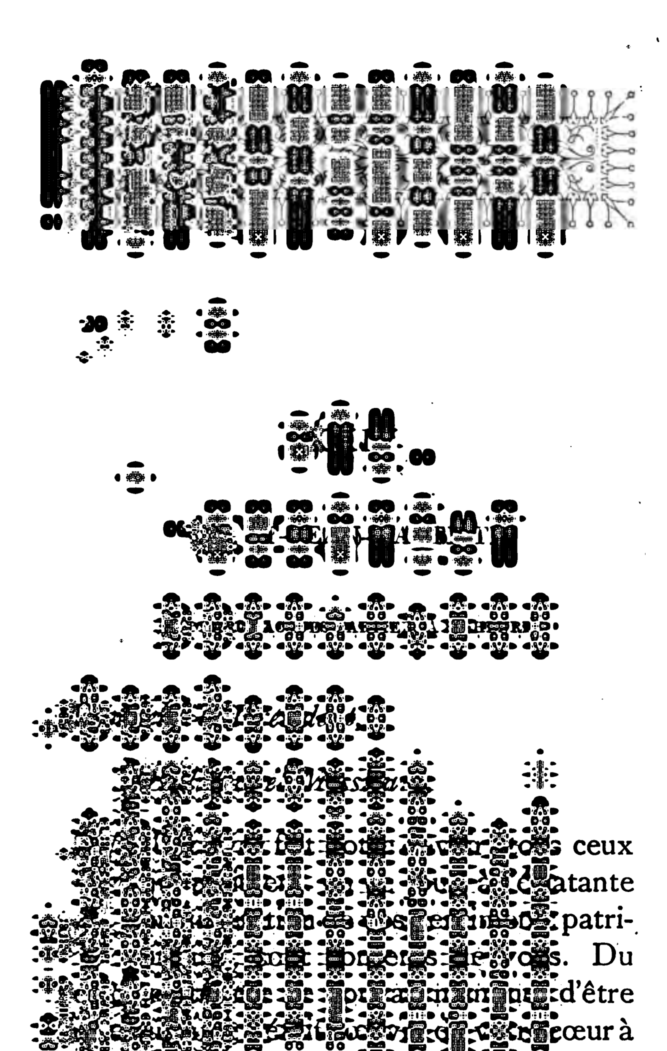
Pour peu que le vent souffle du bon côté, nous saurons bien, nous aussi, où diriger la barque. Déjà, l'on constate un regain de sympathie pour les beaux-arts, et ceux qui en ont le loisir, se pressent beaucoup plus nombreux qu'autrefois dans nos salles de concert.

Même, on en voit plus d'un dérober au jour une heure précieuse, pour venir contempler les belles œuvres du burin ou du

pinceau que les dieux protecteurs de l'art exposent aux regards de notre public, à certaine époque de l'année.

Artistes, je l'admets, pour être ce que vous êtes, à part le talent, il vous faut bien du courage! mais persistez, il grandit parmi nous, le nombre de ceux qui vous comprennent, qui vous admirent et qui surtout,vous aident et veulent vous voir briller au premier rang des étoiles et des gloires humaines.





Montréal, comme une des plus florissantes cités de cette Province de Québec, fille aînée de la France en Amérique, et mère toujours aimée de notre peuple.

Dans ce jardin qui nous voit réunis, à deux pas de la montagne qu'il baptisa lui-même, vous ne pouviez mieux faire que de perpétuer par le bronze la mémoire de Jacques-Cartier, l'illustre découvreur du Canada. Comme c'est lui qui, le premier, fit reluire dans le riant parterre de ce pays l'étendard de la croix avec celui de la France, c'est aussi l'exemple de ses vertus que vous remettrez souvent sous les yeux de vos enfants, pour mieux les attacher aux tendres et glorieux souvenirs de la véritable mère patrie, à l'amour de notre histoire et à l'ambition de se montrer toujours, en actions comme en paroles, les dignes fils de ceux que la postérité a justement nommés "soldats sans peur et sans reproche."

Ah! pour peu que nous sachions conformer notre conduite à nos traditions, jamais il n'y aura place en nos âmes pour la crainte, ni sur nos fronts pour la honte. Canadiens, pourquoi manquerions-nous de

courage dans l'affirmation de nos droits, de notre nom, de notre langue, de nos croyances, de nos aspirations comme particuliers ou comme peuple, lorsque nous avons pour devanciers dans la carrière, des illustrations qui s'appellent Jacques-Cartier, Champlain, Maisonneuve, Marquette, Olier, Jogues, Lallemand, Brébœuf, Laval, la Sœur Bourgeois, Mademoiselle Mance, Mademoiselle de Verchères, La Vérandrie, La Salle, d'Iberville, Frontenac, Lévis, Montcalm ? Incomparable phalange de héros et de martyrs, je me flatte de croire que du bienheureux séjour de leur immortalité, ils empêchent encore de périr ce petit peuple à l'avenir duquel ils dévouèrent autrefois les ressources de leur génie, les sentiments de leurs grands cœurs et le sang même qui coulait dans leurs veines !

En nous plaçant sous la domination de l'Angleterre, la Providence nous a imposé des devoirs nouveaux. A nos affections pour la France, il faut joindre notre loyauté pour la Grande Bretagne. A notre seconde mère patrie, l'intérêt plutôt que l'amour a inspiré, en ce qui nous concerne, une politi-

que de conciliation et de libéralité. C'est d'ailleurs celle qu'ont adoptée depuis, les diverses puissances européennes à l'égard de leurs possessions, non seulement pour y enlever tout motif à l'esprit de révolte, mais encore pour se les identifier et s'en faire des aides en cas de besoin. Sans scruter la source d'où cela nous est venu, reconnaissons que l'Angleterre nous a concédé le droit de pratiquer notre religion et d'administrer nous-mêmes, par le conseil de fabrique, les affaires temporelles se rattachant au culte. Par la libre élection de nos commissaires, de nos conseillers municipaux, de nos députés à la Législature ou à la Chambre des Communes, elle nous a faits maîtres de nos écoles,de nos municipalités et de nos gouvernements; en d'autres termes, elle nous a accordé aussi pleinement qu'une colonie peut en être susceptible, l'immense privilège de la souveraineté populaire. Mais, n'oublions pas une chose : pour l'obtenir et pour le garder jusqu'à présent, il a fallu des Nelson, des Papineau, des Chênier, des Morin, des Lafontaine, des Dorion, des Cartier et une foule d'autre vaillants athlètes

dont les survivants sont encore à lutter dans l'arène parlementaire, pour le maintien de nos prérogatives.



Ah ! messieurs, puisque le destin a exigé tant de labeurs, tant d'héroïsme, tant de noble sang, en échange d'un lambeau de cette liberté qui pourtant, devrait être l'apanage naturel de tous les hommes, surtout de ceux qui naissent sur cette terre américaine, ne craignons qu'une chose : craignons de reculer devant la tâche relativement facile de conserver pour nous et pour nos enfants cette précieuse conquête, conquête de droits, de territoire et de richesse publique sous toutes ses formes.

Tout en nous cramponnant aux privilèges que la loi et les traités nous garantissent, hâtons-nous d'exploiter ces plaines immenses, ces pêcheries, ces mines, ces forêts dont nous parlons tant sans en profiter, pendant que les étrangers, eux, en profitent si démesurément, sans dire un mot. Et pour y arriver plus vite, tournons au-

tant que faire se pourra notre éducation de ce côté.

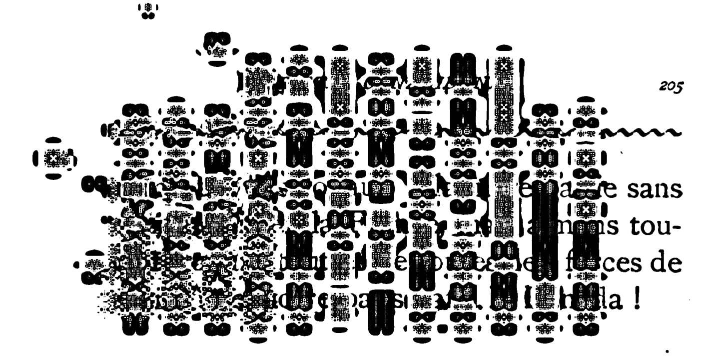
On objecte que nous n'avons pas de capital ? C'est vrai, nous en avons peu, mais que de beaux résultats nous réaliserions encore, si nos petits capitaux, de même que ceux qui les possèdent, pouvaient s'unir pour la poursuite d'une commune entreprise.

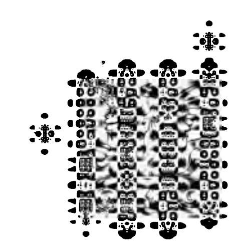
Les éléments d'une force sont toujours faibles ; ce n'est que par leur union qu'ils acquièrent de la puissance.

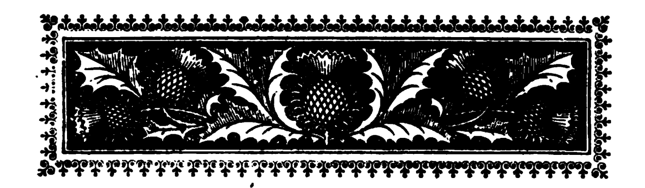
Quoi de plus fragile qu'un simple fil ?

Cependant, réuni à d'autres, il finit par tenir suspendue dans les airs la masse énorme du Pont de Brooklynn.

C'est par la méditation de ces vérités que nous ferons petit à petit l'apprentissage du progrès et de la liberté. Et le jour où nous serons assez formés, assez prospères pour prendre, sans danger, notre place au banquet des nations libres, nous nous détacherons du sein de l'Angleterre naturellement et sans effort, comme le fruit mûr se détache de la branche qui l'a nourri. Tout en nous entretenant dans cette chère espé-







XXV

A L'UNION DES COMMIS-MARCHANDS

(AU MONUMENT NATIONAL)

Monsieur le Président,

Messieurs les commis-marchands

de la cité de Montréal,

LE jour de la fermeture de bonne heure vient de luire, et les acclamations qui ont salué le règlement adopté à cette fin par le conseil de ville, le 31 octobre dernier, me portent à vous appliquer ce qu'on chantait le lendemain dans nos temples : "ils moissonnent dans l'allégresse ce qu'ils ont semé dans les pleurs."

En effet, je ne dis pas ce privilège, mais ce simple droit qui vient de vous échoir, vous est-il gratuitement échu ?.. Non ! vous l'avez payé par des sacrifices de toute nature, et en l'absence de preuve intrinsèque, ce qu'il vous a coûté suffirait peut-être à faire voir combien il est précieux !

Quoi ! isolés dans les divers quartiers de la cité, ne fallait-il pas, d'abord, vous grouper en un bataillon compact ? Pauvres, ne s'agissait-il pas d'accumuler des souscriptions ? Impatients d'un sort meilleur, n'avez-vous pas dû attendre longtemps sous les armes, les oracles de la Législature et de l'Édilité ? Altérés des eaux vives de l'oasis, ne couriez-vous pas le risque de fléchir devant les désenchantements d'un mirage trop persistant ? Milice jeune encore, ne méprisait-on pas de tous côtés vos attaques ?

Si vous avez fini par dicter des conditions aux adversaires les plus redoutables, à quoi le devez-vous d'abord, sinon à votre stratégie, à votre courage, à votre union, à votre espoir maintenus, fortifiés par quoi ?.. par les dangers de chaque jour !

Oui ! c'est le moment de vous réjouir,

puisque après de telles fatigues et malgré tant de périlleux hasards, vous avez définitivement conquis à votre drapeau les sourires de la victoire.



Dieu me garde, cependant, de vous flatter ou d'insulter aux hommes qui vous ont combattus ! Sur une question libre comme celle-là, certes, il leur était permis de ne point partager votre opinion. Qu'ils aient formé la leur sous l'inspiration de la conscience ou de l'intérêt, c'est leur affaire. Appuyée sur de solides assises, votre cause, Dieu merci ! n'en a pas moins fini par réussir. Or, n'est-ce point assez, pour la satisfaction d'un soldat, que de revenir vainqueur ?

On vous l'a dit bien souvent : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. Permettez-moi d'ajouter que sans les ardeurs de la lutte qui vient de se terminer, vous auriez peut-être attaché moins de considération à votre noble entreprise et préparé avec moins de soin, comme avec moins

d'assurance, le mémorable succès du 31 octobre que vous célébrez aujourd'hui en le savourant si délicieusement, par cette solennelle manifestation sous les voûtes mêmes du Monument National.



Quel était votre but ?.. D'un côté, on vous en a attribué plusieurs et de bien différents, d'autre part, on s'est demandé s'll était vrai que vous en eussiez même un seul. Pour moi, j'ai cru vous en découvrir un, et c'est votre âge qui me l'a fait deviner. Vous êtes jeunes : or, quand la jeunesse est en pleine floraison, le cœur se contente des rayons de la liberté, comme l'œil, de la lumière du jour. Cette liberté, cette place au soleil, vous qui, sans arrière-pensée ni calcul, les aviez toujours voulues si larges pour les autres, en étiez arrivés à les souhaiter pour vous-mêmes, et d'un commun élan, vous les demandiez à vos patrons, à vos députés, à vos échevins.

Parmi les premiers, bon nombre souscrivirent à votre requête. Quant aux seconds,

ils finirent par se rendre au patriotique appel du représentant de la division St-Jacques. Le reste, vous le savez.

Tous, à la fin, comprirent vos aspirations, tous même y devinrent sensibles, et si les suffrages ne furent pas unanimes, c'est que de dures nécessités viennent parfois refermer les valves du sentiment ou rétrécir les voiles de notre barque sur ce fleuve agité de l'existence qui nous entraîne tous si diversement, mais d'une manière fatale, vers de si mystérieux océans.

Forcé de répondre aux exigences d'une position, d'un commerce d'où doit venir le pain quotidien, on s'évertue bien moins à ressentir qu'à soustraire, à diviser, à additionner, à multiplier, enfin à supputer le profit d'après les caprices réels ou supposés de l'électeur ou du client. Si belles que soient les choses du cœur et de l'esprit, si gracieusement qu'elles puissent s'exprimer dans les sciences et les beaux-arts, ou, si vous voulez, dans l'amitié, dans l'amour, dans la liberté, principal apanage de l'homme, si captivantes que soient les merveilles semées avec tant de profusion dans le

sublime écrin de l'univers, il faut qu'à tout cela, on tourne parfois le dos, pour ramasser, en se baissant jusqu'à terre, ce qui doit être notre nourriture. Qu'on le veuille ou non, l'instinct de conservation personnelle, synthèse de tous les intérêts, restera jusqu'à la fin des temps la mesure quasi unique des actes humains.



Messieurs, je vous ai parlé de victoire. Ah! la victoire, ce n'est pas tout de l'obtenir; il faut savoir en profiter.

Comment profiterez-vous de la vôtre?

On a dit que votre succès ferait tort aux marchands, en déroutant la clientèle du soir, et vous tuerait vous-mêmes, en vous gratifiant d'une liberté dont vous n'useriez que pour rapprocher de vos lèvres la coupe empoisonnée du vice.

Tristes prétextes! injures aussi révoltantes que gratuites! Comment!—nous vivons de traditions bibliques en ce pays—il est écrit au livre des Nombres que les Juifs dans le désert recueillaient chaque matin, avant l'aurore, la quantité de manne destinée à

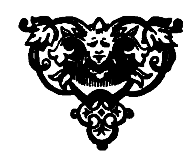
les nourrir pendant toute la journée, et notre peuple à portée de tout, n'aurait pas assez du temps qui s'écoule depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, pour se procurer les provisions du soir ! Et pour vous, les loisirs ne seraient pas autre chose que des moyens de vous vautrer dans la fange !

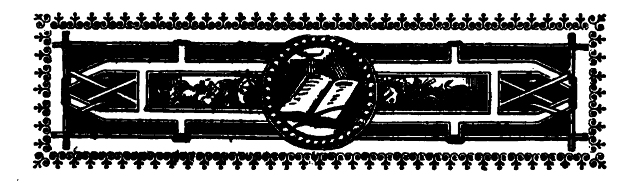
Ah ! mes amis, votre bon sens, vos sentiments d'honneur révoltés, sauront donner à ces odieuses imputations le plus catégorique démenti. Classe importante, dont les tendances naturelles s'adaptent si bien au développement de ce pays encore dans l'enfance et qui n'en sortira jamais que par l'industrie et le commerce techniques, vous préparerez par l'étude consciencieuse des problèmes économiques, l'avènement de notre progrès, en même temps que votre élévation aux postes les plus enviables du monde commercial. Vous vous sauverez, vous apprendrez à vos enfants à se sauver aussi sur les hauteurs, au lieu de descendre vers l'ornière fatale des professions, creusée dans notre sol par la routine et remplie par elle d'une trop infortunée pléïade de nobles cœurs, de brillantes intelligences qui vé-

gètent, râlent et agonisent sous le poids de la nécessité, comme sous le talon des nouvelles recrues qu'une lamentable alliance de préjugés et de fausse éducation s'acharne à y engouffrer tous les jours pour la gloire du déclassement et le malheur de la patrie.

Ses erreurs passées, misérables fruits de la sujétion matérielle et morale, de l'ignorance, du préjugé, de l'esprit de parti, de la jalousie, de la duplicité en politique, indiquent clairement à notre race la route à suivre pour sortir des impasses actuelles, reprendre possession d'elle-même et se reconstituer sur la base de ses glorieuses traditions. Cette œuvre de réparation s'impose ; vous y apporterez votre concours. Dans cette vue, aidés de vos femmes désormais si heureuses de pouvoir compter sur votre compagnie, vous, les rois du foyer, vous initierez plus soigneusement que jamais les chers petits êtres confiés à votre sollicitude, au secret des hautes vertus de nos pères, c'est-à-dire, non seulement à la théorie, mais encore et surtout à la pratique constante, journalière du civisme, un des plus admirables éléments du vrai christianisme en action.

Voilà comment vous profiterez de votre victoire; voilà aussi comment vous en remercierez les hommes courageux qui ont tant fait pour vous l'obtenir. Oh! ceux-là, leur modestie me défend de les nommer, mais leur mérite vous est connu et, j'en suis sûr, leurs noms qui vous le rappellent, resteront gravés dans vos cœurs comme sur les plus impérissables des monuments.





XXVI

A L'ALLIANCE NATIONALE DE MONTREAL

Monsieur le Président,

Messieurs les membres de l'Alliance Nationale,

IL y a de bien séduisantes promesses dans le nom de votre société. L'éclat de cette démonstration atteste jusqu'à quel point le loyal concours de vos efforts les a réalisées pour le bien des membres, de l'institution elle-même, du pays où elle est éclose, où elle s'est fortifiée, et où elle ne saurait manquer de porter des fruits salutaires, puisqu'elle tire sa nourriture du sol

fécond de la philanthropie et du patriotisme, du double amour du prochain et de la patrie.

Pour maintenir dans cette colonie le règne de leurs croyances et de leur nationalité, nos ancêtres n'eurent pas d'autre alternative que de labourer la terre et de se battre, de tenir d'une main la charrue, de l'autre l'épée.

Trois siècles ont passé sur leurs cendres, mais trois siècles n'ont pu éteindre en nous le culte de leur souvenir, ni la conscience des obligations qu'ils nous avaient léguées. Or, entr'autres devoirs, nous avons, comme eux, celui d'être des laboureurs et des soldats.

Des soldats! car la lutte n'est pas finie; il n'y a que les armes qui ont changé. Pour le salut de la même cause, les Canadiens tiraient l'arquebuse avec le canon; ceux d'aujourd'hui puisent leurs moyens de défense dans l'arsenal des lois issues du système représentatif, de la constitution qui y préside et qu'ils ont l'incontestable droit d'invoquer, chaque fois que l'on tente d'écraser leurs prérogatives sous le hideux pressoir de l'injustice.

Des laboureurs ! Nous sommes à bon droit orgueilleux d'avoir vu le jour dans cet hémisphère qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique et d'un pôle à l'autre, qui réunit tous les climats, toutes les richesses avec toutes les beautés naturelles de l'univers. Quelle que soit la partie de cet immense héritage que la Providence nous destine à habiter, partout le triomphe du progrès et de la liberté s'impose à nos vœux, mais tant que les faveurs du sort nous retiendront au pays natal, il nous incombera, en outre, d'y honorer spécialement l'agriculture, parce que l'agriculture, base fondamentale de la prospérité de tous les peuples, entre d'une façon plus particulière dans les destinées du nôtre. C'est ce qu'avait compris l'illustre et vénérable apôtre de la colonisation, Mgr Labelle, lorsqu'il dévoua sa vie à la réalisation de l'idéal contenu dans cette maxime désormais immortelle comme lui : " emparons-nous du sol !"

Ah ! pour peu que l'on songe à l'immense territoire dont la valeur de nos pères avait fait la conquête et que les traités humi-

liants de Ryswick, d'Utrecht et de Versailles leur ont ensuite ravi, nous est-il possible d'entretenir au fond de nos cœurs une aspiration plus noble que celle de reconquérir, au moins en partie, ce bien de famille, cet incomparable patrimoine ? A nous voir aujourd'hui rapetissés, méprisés non seulement dans la confédération en général, mais jusque dans la Province de Québec, malgré des lois faites pour nous protéger, qui pourrait croire qu'il fut un temps où la Nouvelle France avec ses 12,000 âmes, tenait tête aux 200,000 de la Nouvelle Angleterre, qu'elle règnait en souveraine sur toute l'Amérique du Nord et renfermait dans son sein, outre Terreneuve, l'Acadie, la Baie d'Hudson et le Canada, la majeure partie du Maine, du Vermont, de la Nouvelle York, les cinq grands lacs Huron, Michigan, Supérieur, Erie et Ontario, la Louisiane avec toute la vallée du Missisipi, c'est-à-dire une étendue territoriale équivalant au quadruple de celle de la France entière ? Que dis-je ! appliqué à la superficie de la Louisiane seule, le mot immense rendrait à peine la pensée, puisque

cette division embrassait tout l'espace qui s'étend de la Baie de Mobile au Nouveau Léon et au Nouveau Mexique!

C'est à même l'ancienne Louisiane, oui c'est dans cette délicieuse patrie des fleurs, des zéphyrs et des rêves, qu'on a taillé l'Arkansas, le Missouri, l'Illinois, le Texas, depuis le Rio del Norte jusqu'à la Sabine, la Louisiane actuelle, depuis la Sabine jusqu'à la Rivière aux Perles, le Mississipi, jusqu'à proximité de la Baie de Mobile, et enfin, l'Alabama, depuis les confins du Mississipi, jusqu'au littoral de la baie elle-même! Cette vaillante époque, ce fut celle des d'Iberville, des La Salle, des Joliette, des La Vérendrie, des Marquette et des Frontenac, l'époque des héros et des martyrs qui vinrent éblouir le Nouveau-Monde des rayonnements de l'âme française, en chantant à l'envi ces vers de l'immortelle chanson :

" Si mourir pour son prince est un illustre sort,
" Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la [mort !

Malgré ces dévouements, malgré les prouesses des Lévis, des Montcalm et de

tant : d'autres, le sort nous a détachés de la Normandie et de la blonde Bretagne, pour nous introduire dans le giron de l'Angleterre.

Sujets anglais, nous avons tous les devoirs, mais aussi tous les privilèges qui se rattachent à ce titre. Remplissons les uns, faisons valoir les autres.

En nous enseignant qu'une loi provinciale ne vaut rien, tant que le parlement fédéral ne l'a pas ratifiée, et qu'à son tour, une loi fédérale ne vaut pas mieux sans la sanction du parlement impérial, les premières pages du code civil nous font voir que c'est l'Angleterre et non pas le Canada qui tient dans sa main le bout de la ficelle qui fait mouvoir le rouage de nos prétendues libertés. En d'autres termes, nos institutions parlementaires sont à celle de la mère-patrie ce qu'est à nos institutions parlementaires le petit parlement de la rue Notre-Dame, c'est-à-dire images, simulacres de choses.

Mais, de même que celui-ci habitue la jeunesse au parlementarisme canadien, ainsi nos Législatures, notre Chambre des Communes préparent l'âge mûr au désir et à

la pratique des vraies libertés constitutionnelles.

Dans l'intervalle, une saine législation nous a gratifiés de la plus grande somme de libertés en ce qui concerne l'administration de nos affaires scolaires, municipales et de fabrique. A nous de prouver par l'usage de celles-là si nous en méritons de plus grandes sous d'autres rapports. Car ne l'oublions pas, la liberté ne sied bien qu'aux peuples assez sages pour en jouir ; autrement, elle s'établit chez eux plutôt comme un danger permanent, que comme une source de bénédictions.

A l'aide des avantages présents, préparons donc la naissance des aurores nouvelles, et en faisant monter le soleil du progrès à l'horizon de ce pays par l'intelligente exploitation de ses ressources, assurons aux Canadiens de l'avenir une place d'honneur parmi les nations.





XXVII

NOCES D'OR DE L'UNIVERSITÉ VICTORIA

Monsieur le Président de l'Université,

Messieurs,

DEJA, en deux circonstances qui ont laissé les plus heureuses traces dans mon souvenir, j'ai eu l'honneur d'assister à vos agapes fraternelles. Ce soir, je reviens avec vous célébrer les gloires d'une institution qui a fourni à la science tant d'illustrations, à la patrie tant de valeureux représentants que l'on se plaît à rencontrer aujourd'hui, non seulement dans les limites de ce pays, mais encore dans tous les coins du globe où a pu pénétrer le rayonnement de la civilisation.

Tous ne sont pas présents, mais tous ne sont pas entièrement absents, car quelque chose me dit que leur esprit et leur cœur voltigent en essaim joyeux autour de nous, dans cette salle où l'amitié, la reconnaissance, le patriotisme et l'espérance s'embrassent et se donnent la main.

Si je ne puis me réclamer d'appartenir à la profession médicale, je suis fier de pouvoir, au moins, me dire avec vous membre de la grande famille française, et à ce titre, je serais ingrat, si au plaisir de revoir ici d'illustres compatriotes en qui j'ai toujours salué les plus bienveillants, les plus généreux des amis, je n'ajoutais le devoir si doux d'offrir à notre commune *Alma Mater* un immense tribut d'hommages accompagné des plus tendres fleurs du sentiment, à l'occasion de ses mémorables noces d'or.

Vous inspirant d'une vieille devise qui dit que l'union fait la force, vous avez cherché la force, non dans l'absorption, non pas précisément dans l'union, mais dans l'adjonction des deux grandes universités françaises de cette province. Je souhaite de tout mon cœur que vous l'ayez trouvée,

non pour faire triompher des vues autoritaires, mais pour le plus grand bien du pays, pour le plus grand bien surtout de cette jeunesse studieuse qui en est l'espoir le plus vivace.

Vous de Victoria, vous de Laval, vous êtes maintenant comme l'Outaouais et le St-Laurent dont les flots s'épanchent côte à côte sans se confondre, mais aussi sans se nuire et sans nuire à la loi sacrée de l'équilibre, base de l'harmonie et de l'ordre universel.

Victoria a donné sa main à Laval comme la jeune fille au prétendant éperdu qui serait mort loin d'elle et sans elle. Depuis la consécration de leur union, tous deux, je dois le dire, ont fait assez bon ménage en dépit de sombres pronostics, car Laval nous rappelle un peu ces gendres qui ont maille à se faire accepter, mais savent très bien s'attacher leur monde, une fois la noce faite.

Comme l'épouse dans le mariage, Victoria a consenti à porter le nom de Laval sans, pour cela, renoncer au sien. Elle s'est réservé le droit de le reprendre et de le

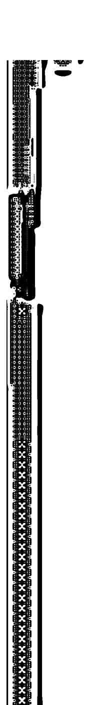
porter avec tout l'éclat des anciens jours, advenant la mort ou le divorce de son conjoint. Mais c'est là une note qu'il faut bannir de notre pensée en ce moment solennel des noces d'or, où les membres des deux grandes familles universitaires se réunissent dans l'expression de leurs vœux les plus enthousiastes pour la prospérité de la nouvelle alliance.

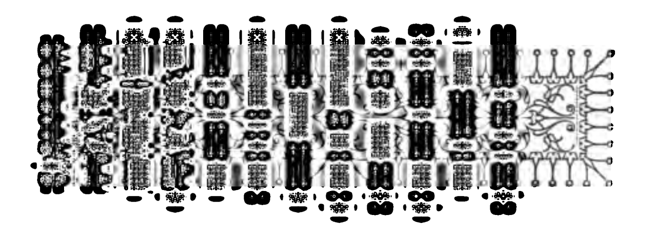
Qu'elles fassent de plus en plus petite la part de l'intérêt personnel et tournent leurs aspirations vers des résultats plus conformes au bien général de ce pays. C'est ce qu'exigent d'elles, et le progrès actuel de l'univers qui demande à tous des vues plus larges, et les graves questions qui, depuis quelques années, se soulèvent avec l'air de la menace autour de notre nationalité.

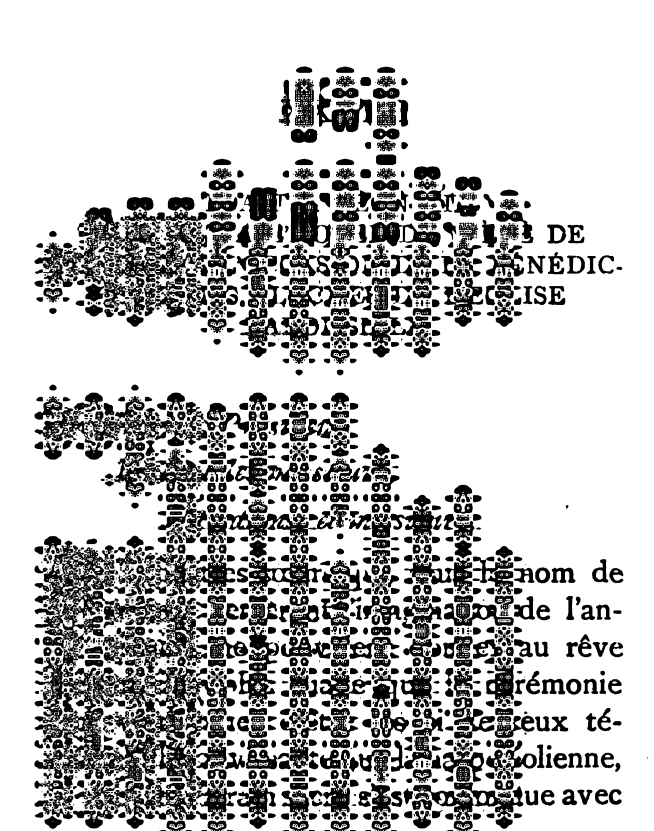
C'est le temps d'être tout simplement religieux par religion, patriote par patriotisme, d'être nous-mêmes, c'est-à-dire Canadiens, et de réserver dans nos cœurs une place aussi large que possible au désir de faire briller l'astre de la gloire sur notre commune patrie.

Messieurs, au nom de tous vos hôtes, je vous remercie avec toute l'effusion possible, d'avoir songé à eux, je vous félicite de l'éclatant succès de cette démonstration, je souhaite bonheur et longue vie à l'*Alma Mater* et vous renouvelle, à vous, l'assurance de nos plus profondes sympathies.









DE

NÉDIC-

ISE

nom de

de l'an-

au rêve

rémonie

eux té-

olienne,

ue avec

celle du prêtre pour rappeler : au cœur, les poésies de notre enfance, les amours de notre jeunesse. nos joies, nos deuils, nos repentirs sanctifiés par la religion au pied de ses autels : à la raison, le bonheur dans le devoir, comme contrepoids aux tristesses du pélérinage de l'humanité en ce monde, l'incertitude de la vie, la certitude de la mort, l'absolue vanité de tout ce qui passe, en face de Dieu qui reste.

Mais Dieu ne reste pas seul ici-bas. Il a avec lui l'Eglise, sa compagne éternelle, l'Eglise " brune comme les tentes de Cédar, belle comme les pavillons de Salomon, et qui s'avance comme l'aurore," appuyée sur le bras du pontife chargé d'en prendre soin dans sa marche à travers les siècles.



Où la sublimité de ce pontificat s'est-elle jamais mieux réflétée que dans la figure de Léon XIII, et pouvions-nous, en un pareil jour, élever nos âmes vers le Maître, sans confier en même temps aux ailes tout éployées du souvenir le doux

message de notre vénération pour le plus grand des serviteurs de sa Maison ?

Génie fécondé par la foi, non moins sensible aux gémissements de la terre qu'aux harmonieuses inspirations du ciel, ce pape nous apparaît comme le plus admirable point de ralliement entre l'homme et son divin auteur.

Tout en proclamant les belles conquêtes de l'intelligence sur la matière, le progrès moderne pouvait, par réaction, nous asservir à celle-ci, soit qu'il eût fait jaillir de la matière seule les jouissances de l'être humain ou bouleversé les peuples par la passion d'un idéal aussi dangereux par l'éclat de sa nouveauté que par la séduction de ses mensonges. Or, en épurant ce progrès, en le proportionnant à la capacité de notre charpente, en mariant l'étincelle divine à l'étincelle électrique, Léon XIII a réconcilié l'homme avec l'homme, la religion avec la liberté, la science avec la foi, la créature avec son créateur, le bonheur de l'une avec le bonheur de l'autre.



A un grand siècle, il fallait un grand

pape. Or, la Providence avait marqué, dans le débile enfant de Carpineto le futur géant de son siècle.

" Lumen in cœlo !" Ah ! c'est de lui qu'on pourra dire en toute vérité, qu'il fut la lumière parmi la lumière et que quiconque l'a suivi n'a point marché dans les ténèbres. Loin de rabaisser la chrétienté au-dessous d'elle-même en cherchant à la conduire par la crainte des anathèmes et des gibets, il l'élève jusqu'à lui par l'onction de sa parole, la douceur de ses regards, l'incomparable charme de son accueil. Au cœur, il ne demande pas de se racornir, mais de se dilater pour mieux aimer Dieu et le prochain, a la raison, il ne prescrit point de se fermer, mais au contraire, de s'ouvrir toute grande à la rosée de l'infinie vérité, afin de mieux comprendre ce qu'elle aura cru et de mieux croire à ce qu'elle aura compris.

Elève à Viterbe, au collège romain ou à l'académie des jeunes nobles, délégué à Bénévent ou à Spolète, évêque à Pérouse, cardinal ou Pontife à Rome, Leon XIII—c'est son plus bel éloge—est toujours resté semblable à lui-même. Philanthrope, il

pleure sur les maux de la société humaine, il en recherche les causes et les remèdes, diplomate, il fait tomber les armes des mains de la protestante Allemagne, règle la question agraire en Irlande et efface du coup les haines jurées par l'Angleterre au Saint-Siège depuis les jours de Palmerston. A sa prière, la Suisse révoque l'exil des évêques et ses lois anticatholiques touchant les écoles primaires, pendant que la Russie accorde à la Pologne la réouverture de ses temples avec la réhabilitation de ses prêtres, puis, dans un suprême effort, son génie achève de grouper les sympathies des puissances temporelles autour du trône de St-Pierre, par la consécration officielle du gouvernement de la France.

Oui ! c'est ce prince dépouillé de ses états, sans armée, sans suite, c'est ce modeste vieillard, c'est ce serviteur des serviteurs, c'est lui qui réunit sous son sceptre mystique les rois de toute la terre, avec l'innombrable multitude de leurs sujets.



Mais ce qu'il faut admirer, ce n'est pas tant le dépositaire, que le souverain généra-

teur de cette force : Celui qui, pour le maintien de l'équilibre universel, suscite, quand il lui plaît, des guerriers aux noirs cortéges ou des pacificateurs de peuples, des ouragans ou des zéphyrs, des ténèbres ou de la lumière, de l'esclavage ou de la liberté.

De la liberté ! ah ! Léon XIII en a semé à pleines mains, sans, pour cela, oublier les droits sacrés du "*non licet*" et du "*non possumus*" ; j'en atteste ses protestations de noble et ferme allure au Président Grévy, à l'Autriche-Hongrie contre le mariage civil.

Théologien et publiciste, philosophe et poète, il n'a pas moins chanté les refrains de la liberté dans sa lettre sur Christophe Colomb, que dans les immortelles encycliques : " Arcanum," " Diuturnum." " Humanum Genus," " Immortale Dei," " Libertas," "Paterni Patris," "Rerum Novarum," "Sancta Dei Civitas." Du Brésil à l'Afrique, de l'Afrique aux divers pays de l'Extrême-Orient, partout sa sollicitude a réclamé la double émancipation de l'esclave et de l'ouvrier, l'avènement de la justice égale,

des droits égaux pour tous les membres de la grande famille humaine.



En ce jour où tout nous rappelle si éloquemment les beautés de notre culte, certes, il convenait d'avoir une pensée pour Léon XIII, notre pasteur à tous et le bienfaiteur si particulier de notre cher Canada.

Hélas ! faut-il se l'avouer, cet astre aura bientôt fourni sa carrière ! ce père aura dit l'éternel adieu à sa famille éplorée, sa forme même, sous laquelle il apparaissait aux regards des foules si avides de le contempler, se sera évanouie jusqu'à se confondre avec les atômes que le vent emporte dans sa course, mais il revivra dans la mémoire des civilisations, sous des traits encore plus augustes que ceux qui composent les figures périssables de ce monde, si ornées qu'elles soient des dons de la nature.

Pareil à l'arbre des Saints Livres et par l'effet de ses grandes œuvres, il renaîtra, pour ainsi dire, de sa cendre avec plus de

sève et de vigueur que jamais, " car cet arbre n'est point sans espérance ; quoiqu'on le rase, il ne laisse pas de reverdir et ses branches poussent de nouveau. Quand sa racine serait vieillie dans la terre, quand son tronc serait mort dans la poussière, il se recouvrira de feuilles comme aux jours de sa première jeunesse," pour continuer d'abriter sous son bienfaisant ombrage les voyageurs qui passent par ce monde pour se rendre dans les mystérieuses régions de l'éternité.

Je porte donc ce toast à Léon XIII, la plus noble illustration du siècle le plus fécond en grands hommes et en grandes choses.





XXIX

DE MONTREAL A PARIS

J'AI lu quelque part que quand la vie économique d'une nation passe aux mains des sujets étrangers, il est nécessaire qu'elle attire peu à peu la vie politique, jusqu'à l'absorber entièrement. Le caractère national s'efface, le citoyen disparaît, la race étrangère envahit les institutions, les mœurs, prend à l'ancien ennemi jusqu'à son nom et règne à sa place sur son sol, sur sa patrie.

Ce qui nous est arrivé depuis 1763 démontre bien la vérité de ces paroles. Nous ne fûmes jamais plus français que le jour où le drapeau blanc, messager de nos derniers adieux, s'en retourna chez nous, c'est-

à-dire en France; nous ne connûmes pas de douleur plus vive qu'en ce même jour où, plus français que jamais, force nous fut de nous proclamer anglais, de nous inféoder à l'Angleterre et de jurer de mourir pour elle, devant l'image, devant la tombe à peine refroidie des braves qui venaient de tomber en lui faisant la guerre.

Sevrés de tout rapport avec la mère patrie, réduits à ne faire de la vie française que par le souvenir et pour ainsi dire, en cachette, ne pouvant plus aimer ouvertement la France sans commettre le crime d'indisposer l'Angleterre, envahis par l'immigration, le commerce et les institutions de celle-ci, forcés de prendre, chaque jour, un peu de ses méthodes, de ses mœurs, de son langage et de ses traits, nous avons bien gardé, par l'influence des traditions, le culte mystique de celle-là, mais il est évident que dans la pratique, nous avons fini par ne plus prouver parfaitement ce que veut dire être français. En perdant la liberté d'être, sous les autres rapports, ce que nous sommes par le sang, nous avons perdu le meilleur stimulant du patriotisme,

de la solidarité et de la fierté nationales, et à ces belles choses, nous avons vu se substituer graduellement l'apathie, la somnolence, l'hermaphrodisme psychique, peut-être plus convenables, après tout, à des gens cédés à l'Angleterre et recédés par elle à ses propres sujets.

Pourtant, les puissances qu'on a vu surgir et se développer ici depuis le traité de Paris, pour avoir jeté beaucoup d'eau froide sur le feu du sentiment français, n'ont pas tout à fait réussi à l'éteindre. Il a l'avantage de pouvoir si bien se conserver, même sous la cendre, qu'il s'avive encore au contact de ce qui, d'après sa nature, doit lui servir d'aliment. C'est surtout dans un voyage en France et en particulier à Paris, qu'un Canadien-français peut s'en convaincre. A ce point de vue, puisse ce qui précède, comme certaine partie de ce qui va suivre, ne pas manquer d'être utile.

***

QUAND ALLER A PARIS ?

De préférence en printemps ou au commencement de l'automne. A ces époques, la mer est moins agitée, la température

plus agréable, Paris plus vivant, plus semblable à lui-même.

COMMENT Y ALLER ?

Indirectement, par les lignes anglaise, américaine ou allemande ; directement, par la ligne française. A moins qu'on entende visiter d'autres pays chemin faisant, cette dernière est préférable : moins de transbordements, cuisine et service supérieurs, puis, au Hâvre, un train express qui attend votre descente du navire, pour vous précipiter sur Paris.

A ces avantages, ajoutez le charme de la conversation, de la politesse et de la vie vraiment françaises dont vous êtes, pour la première fois peut-être, le bénificiaire assidu et réjoui. Ajoutez-y encore les ravissantes harmonies dont veulent bien vous gratifier de temps à autre les artistes français qui, par hasard, cheminent avec vous vers leur patrie après une tournée d'Amérique, et vous réaliserez comme il est doux pour le Canada de serrer la main à la France sur ce pont de bateau pour ainsi dire tout ému de bercer, en présence du ciel et de l'océan, des frères qui s'étaient perdus et se sont retrouvés.

En première ou en seconde classe ?

Question de cabine d'abord, question d'argent ensuite et peut-être d'abord.

C'est la situation des cabines qui détermine la classe. Celles du milieu du navire, naturellement moins sujettes à l'action du tangage, sont de première ; celles d'arrière sont de seconde, et la partie du pont réservée aux passagers de seconde ou de première, correspond à la situation de leurs cabines. Mais tout passager de cabine a droit de circuler sur toute l'étendue de l'entrepont, c'est-à-dire d'un bout à l'autre de l'étage réservé aux passagers de troisième classe. Cette dernière est surtout intéressante au point de vue des mœurs et de la misère ; elle se synthétise dans une promiscuité non équivoque de ce qu'il y a de plus mal partagé parmi les enfants d'Adam. C'est vous dire que sur mer comme sur terre, cette classe l'emporte sur les deux autres, au moins par le nombre.

La qualité de la cuisine, les heures des repas, le privilège des bains, etc, étant absolument les mêmes pour tous les passagers de cabine, il s'ensuit que sauf à subir

quelques oscillations de plus s'il fait du vent, et à n'en presque pas éprouver si le temps est beau, vous épargnez en voyageant en seconde, une soixantaine de dollars sur l'aller et le retour.

A cela,. quelle que soit la ligne ou la classe, joignez l'escompte de 10 o/o que vous gagnez en achetant tout de suite votre billet pour tout le voyage; joignez-y encore la prime de 5 o/o que vous réalisez en réduisant en francs dans une traite sur Paris, l'argent que vous destinez à vos dépenses de là-bas, et à moins que votre fortune vous permette de négliger ces petits points qui finissent par en faire de gros, vous serez bien aises de retrouver, pour jouir utilement du spectacle de la grande capitale, ces chères épargnes que vos mains attentives et prudentes auront gardées jusque là, plutôt que de les sacrifier sans profit,comme sans raison.

QUELS BAGAGES EMPORTER ?

Cela dépend beaucoup de la saison, de l'objet et de la durée probable du voyage, mais à coup sûr, il ne faudra pas oublier la toilette de traversée.

Ce qui va le mieux aux deux sexes, c'est la casquette marine à visière, ce sont les épaisses chaussettes de laine, les larges pantoufles de drap aux semelles de feutre, le costume de mer (*sailor*), gris ou bleu marin, d'étoffe assez commune, car le salin endommage beaucoup les habits. De cette façon, vous évitez de gâter vos meilleurs complets, de vous enrhumer, de voir votre couvre-chef s'envoler sur l'aile de la brise, et vous n'êtes pas à tout moment exposé à glisser et à perdre l'équilibre. De fait, le pont d'un steamer sur la haute mer est quelque chose d'encore plus remuant qu'un vain peuple ne penserait. Vous le concevrez très bien, pour peu que vous veuillez vous souvenir qu'un de nos auteurs va jusqu'à appeler un navire transatlantique *une planche qui galope !*

AUX VOYAGEURS QUI FUMENT, UNE REMARQUE EN PASSANT.

Emportez votre provision de tabac ; le nôtre vaut infiniment mieux pour nous que celui de l'Europe. Toutefois, les droits de douane étant de 36 francs par kilogramme, c'est-à-dire par 2 lbs, sur les cigares et les

cigarettes ; de 25 francs sur les tabacs du Levant et de 15 francs sur les autres, ayez soin de réduire la quantité, si vous tenez à l'épargne.

Pourquoi ce tarif? Parce que le gouvernement français s'est réservé le monopole de la culture et de la manufacture des tabacs. Une seule de ses fabriques, le *Gros Caillou*, près l'Esplanade des Invalides à Paris, occupe 2,200 personnes, dont 1,900 femmes, et produit 11,300,000 lbs de tabac par année. Les diverses fabriques de l'Etat réunies en produisent 90, 000,000, avec un bénifice net de 75,000,000 de francs.



C'est bien le moins que vous ayez tout ce qu'il faut pour traverser à l'aise, car si grandiose qu'il soit, le panorama du ciel et de l'eau finit par devenir monotone, et ce qui vous intéresse le plus après quelques jours de mer, c'est la terre, c'est l'émeraude d'Irlande, c'est le gai sourire des côtes de Bretagne, c'est Cherbourg, c'est St-Malo, beau port de mer où nous allons

nous promener, St-Malo dont le nom est si indissolublement uni à celui de Jacques-Cartier dans notre histoire, que d'ici même, il suffit à maintenir dans une perpétuelle activité la douce et poétique évocation de la patrie française ; c'est enfin le Hâvre, sentinelle avancée de la famille normande, qui vous apparaît, se dessine, se rapproche et vous tend les bras. Vous vous y jetez.

Plus forts qu'un siècle de cette vie nationale interlope qui exige que les Français du Canada ne soient ni tout à fait esclaves, ni tout à fait libres, ni tout à fait anglais, ni tout à fait français, ni tout à fait chenilles, ni tout à fait papillons, le cœur, la pensée, le sang, le naturel reprennent comme par enchantement, possession d'eux-mêmes, et mal habitué à tant d'émotions à la fois, votre être qui se sent revenir d'un lointain exil, ne sait plus traduire que par des larmes la joie de revoir sa véritable patrie. Le toit paternel, le voilà : vous êtes chez vous. Plus rien de la physionomie, des mœurs, de la langue étrangères ; jusque dans les moindres détails, tout a changé. Vous êtes autant charmé de voir le petit

commissionnaire enlever sa tourmaline d'un air correct en vous disant : "patron, aurai-je l'honneur de porter vos malles," que d'entendre, au lieu du glacial *all aboard*, les conducteurs de train express vous dire : " messieurs les voyageurs pour Paris, en voiture, s'il vous plaît, en voiture."

Le Hâvre est la patrie de Casimir Delavigne. Rouen, que vous traversez ensuite, en route pour Paris, fut le théâtre de l'exécution de Jeanne d'Arc, le pays natal de Pierre et de Thomas Corneille, et le diocèse de Rouen, le principal berceau des Canadiens-français.

Par malheur, le cadre de cet entretien, déjà trop petit pour une description de Paris lui-même, défend que je m'attarde à l'appréciation de l'histoire, de la topographie ou de l'éthnographie de ces endroits. Et désirant, avant tout, que mes aperçus vous soient de quelque utilité pratique en cas de voyage, il m'incombe même de taire bien des choses intéressantes au point de vue esthétique, pour vous prévenir de certaines autres qui le sont moins, mais que le fait et les conséquences de leur inévitable rencontre mettent naturellement en relief.

***

Tout d'abord, les wagons à compartiments qui vous amènent à Paris et qui, au demeurant, règnent seuls comme espèce sur tous les chemins de fer de l'Europe, sont tout à fait incommodes. Pas de communications d'un compartiment à l'autre, pas de feu : votre unique ressource contre le froid, c'est de louer, pour 1 franc, une couverture à la station de départ. De lumière, à peine ; par compartiment, une porte vitrée d'un côté du wagon, une vasista de l'autre ; c'est tout. Vienne une maladie quelconque à vous surprendre, il vous faut rester là, cloué quand même à votre siège, sur lequel on a refermé la porte pour tout le trajet, sauf le relai de 3 minutes à quelques-unes des plus importantes stations.

A Paris, pas d'éclairage public à l'électricité, pas de tramways comme ici ; des tramways à chevaux et des omnibus à 6 sous en bas, à 3 sous là-haut, sur l'impériale.

Par esprit d'économie, les corridors des hôtels ne sont, en règle générale, ni chauffés ni éclairés. Quant à votre chambre, elle ne l'est que sur demande expresse et ce que ça

peut coûter, on l'ajoute comme un *extra* à votre loyer. On vous éclaire à la bougie, on vous réchauffe au feu de grille; il se fait avec des petits fagots et des tablettes de *coke.*

Dans les hôtels, pas de pension regulière; vous mangez au restaurant, vous buvez au café.

Avec cela, il y a pour tout le monde l'ennui de certains règlements, de la taxe et du fatal pourboire. Taxe pour débarquer en France, taxe pour en repartir, déclaration de séjour et identification de votre personne à la préfecture de police dans la quinzaine de votre arrivée, taxe pour déposer votre argent à la banque, taxe pour l'en retirer, taxe pour votre livret de chèques, pourboires à la femme de chambre, à l'ouvreuse qui vous désigne votre place au théâtre, à la petite blanchisseuse qui vient chercher votre linge, à l'autre petite qui vient le rapporter, au cocher qui vous mène, au barbier qui vous rase, au garçon qui vous enveloppe une marchandise, à l'autre garçon qui la rend chez vous, à celui-ci qui a servi les consommations de-

mandées, à celui-là, parce qu'il a mis de quoi manger sur la table. Décidément,c'est à n'en plus finir.

Inconnus ici et tout au rebours des nôtres, ces divers us et coutumes vous donnent tellement sur les nerfs pendant les premiers jours, que vous restez, pour le moins, insensible aux attraits de la vie parisienne et que, repassant dans votre mémoire les récits merveilleux qu'on vous en avait faits, vous vous croyez tout simplement victime d'une mystification.

Mais cet enchevêtrement d'habitudes et de pratiques ayant sa raison d'être, dès que vous l'avez saisie, force vous est de trouver même des charmes à ce qui, tout d'abord, avait le don de vous déplaire. Le diable bleu avec son cortège de nuages a disparu, l'acclimatation s'est faite, la gaieté a repris son empire, et tout pleins de la lumière qui se dégage de Paris comme d'un soleil, vos yeux s'oublient dans la contemplation de cette incomparable cité.

Si en temps ordinaire, Paris ne manque pas d'enchanter et de séduire, imaginez quelle puissance de fascination il peut dé-

velopper dans une fête où il a mis tout son cœur et tout son génie. C'est ce que j'ai pu voir l'automne dernier, à l'occasion de la visite du Tsar et de la Tsarine de Russie.



Quand le couple impérial est arrivé de Cherbourg, où 35 navires de la marine française avait salué son retour d'Angleterre, Paris avait l'air d'une ruche frémissante, acclamant la reine qui porte sur sa tête les destins de la république ailée. Les rues avaient été envahies par la multitude, comme par un torrent qui a rompu ses digues, les arbres des boulevards s'étaient transformés en bouquets de fleurs, les édifices disparaissaient sous les inscriptions et les drapeaux, les spahis algériens, les chasseurs d'Afrique, les dragons de l'armée française, la musique de la garde républicaine, tout cela faisait figure dans la mise en scène de la réception nationale.

Le soir, la cité entière s'illuminait ; ce n'était plus qu'un océan de flamme à la lueur de laquelle le peuple dansait sur les

places publiques au son de la musique des orchestres loués à cet effet par le gouvernement, ou trinquait, au chant de la marseillaise et de l'hymne russe, dans les cafés remplis des jeunes amours et des jeunes espoirs de la patrie.

Le lendemain, on sortait du musée de Versailles le carosse qui servit au sacre de Napoléon 1er, on y installait les visiteurs impériaux et on les traînait à l'Opéra à travers la foule en délire de patriotisme et de revanche. Enfin, digne couronnement de cette inoubliable fête, à Châlons-sur-Marne, devant 300,000 spectateurs, Paris et la France faisaient évoluer 70,000 hommes de troupe et charger 25,000 cavaliers, l'élite de toute l'Europe. Unique sujet de toutes ces démonstrations qui coutèrent cinq millions, la Russie, par la bouche de son souverain, se déclara tout simplement émerveillée. La capitale reprit ensuite son train de vie ordinaire, et comme une infinité d'autres, je poursuivis mon pèlerinage à travers les musées et les grands monuments, dont les autorités avaient interdit l'accès pendant ces jours de particulière allégresse.

***

Si c'est un plaisir, c'est aussi un ouvrage que de visiter Paris. Pour rendre l'un et l'autre profitables, il importe de bien classifier les objets auxquels on désire consacrer de l'attention, de grouper dans une même série ceux qui offrent quelque point de ressemblance ou de rapprochement, et de ne pas attaquer la seconde partie du programme avant d'avoir exécuté la première. C'est le moyen d'éviter les démarches inutiles et la confusion des idées. Voici un plan que je m'étais tracé et que j'oserai recommander au visiteur sérieux : voir d'abord les ponts, les portes, les statues, les monuments, les squares, les places, les jardins et les parcs publics, 2o les musées ; 3o les édifices et curiosités de haut intérêt qui ne sont ni des musées, ni des édifices religieux, comme la Tour Eiffel, les magasins du Bon Marché, du Printemps et du Louvre, la Bibliothèque, les Hôpitaux, les Lycées, les Catacombes, les Egoûts, la Bourse, l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice, le Panthéon, le Palais-Bourbon, l'Elysée ;

4o les édifices purement religieux et les cimetières. Chaque soir, se reposer des fatigues du jour à un nouveau théâtre ou à un nouveau café. Le dimanche, assister aux grands concerts du Rond-Point ou du Châtelet, faire des visites à domicile ou une promenade en dehors de la ville, notamment à Versailles et à Fontainebleau.



Il y a autour de Paris six grandes portes : la porte St-Denis érigée en 1672, en commémoration des triomphes de Louis XIV sur la Hollande et l'Allemagne; la porte St-Martin, bâtie deux ans plus tard en l'honneur du même roi, pour rappeler la prise de Besançon, de Limbourg et la dissolution de la triple Alliance; la porte Maillot, avenue de la Grande Armée, près le Jardin d'Acclimatation; la porte Dauphine, avenue du Bois de Boulogne; la porte de la Muette, voisine du grand lac de ce Bois, et la porte de Madrid, aux limites de Neuilly.



On a jeté plusieurs ponts considérables sur la Seine, afin de relier Paris à lui-mê-

me, car vous le savez, ce fleuve traverse la capitale et la divise en deux parties vulgairement appelées, l'une la rive droite et l'autre la rive gauche, en raison de leur situation par rapport au fleuve.

Je vous mentionnerai le pont au Change, le plus vieux de tous, vis-à-vis la place du Châtelet; le pont Sully, vis-à-vis le boulevard St-Germain; il est décoré du monument de Borye, le grand sculpteur animalier; le pont d'Austerlitz, près le Jardin des Plantes; le pont St-Michel, le pont de Bercy, le pont Royal devant le Pavillon de Flore, aile gauche des Tuileries; à l'extrémité ouest de l'île de la cité, le pont Neuf au milieu duquel s'élève la Statue équestre de Henri IV; le pont National, le pont Mirabeau, les ponts de Flandre, de Tolbiac, de Solferino, des Invalides, devant l'esplanade de ce nom, des Arts, entre le vieux Louvre et l'Institut, de la Concorde, entre la place de ce nom et la Chambre des députés, en partie construit avec les pierres de la Bastille; au quai de la Conférence, le pont de l'Alma, souvenir de la campagne de Crimée; à l'île des Cygnes, le pont de

Grenelle ; devant la Tour Eiffel, le pont d'Iéna, décoré d'aigles et de quatre groupes de dimensions colossales ; près le quai Voltaire, le pont du Carrousel, le plus élégant de tous, orné des statues de l'Industrie, de l'Abondance, de la Seine et de la Ville de Paris.

On ne penserait peut-être pas tout d'abord que des portes et des ponts fussent à ce point susceptibles d'intérêt, car enfin, tout ce qu'on a coutume d'exiger d'une porte, c'est qu'elle garantisse de l'invasion, d'un pont, qu'il soit solide et suffise au besoin de la circulation et du trafic ; mais à Paris, on veut, en outre, que les matériaux de ces œuvres s'animent, vous parlent et chantent, sous l'inspiration du génie des arts, l'éternelle ballade de la gloire, du souvenir et de l'espérance.



Les statues et monuments élevés dans Paris aux gloires de l'humanité, il serait trop long de les décrire ; je me contenterai d'en nommer quelques-uns. Ce sont : près la place de la République, le monument de

Robillot, mort pour la patrie au Tonkin; rue de Rivoli, près l'Oratoire, celui de l'amiral Coligny, célèbre victime de la St-Barthélemy; le monument de la République, place de la Nation, celui de la Défense de Paris, celui d'Emile Augier, place de l'Odéon ; de Murger, au Jardin de Luxembourg ; de Lafontaine, au Ranelagh ; de Washington & Lafayette, place des Etats-Unis; de Gambetta, au square du Carrousel ; les statues du Prince Eugène, au Jardin des Invalides ; de Dante et de Claude Bernard, en face du collège de France ; du chancelier d'Aguesseau, rue d'Auteuil ; de Béranger, au Square du Temple ; de Charlemagne, place du Parvis Notre-Dame ; de Bossuet, Fléchier, Massillon et Bourdaloue, place St-Sulpice ; d'Etienne Dolet, place Maubert, où Dolet fut brûlé en 1546 pour ses idées trop favorables à la Renaissance ; de Voltaire et de Condorcet, à l'ouest et à l'est de l'Institut ; de Broca et de Danton, au boulevard St-Germain, près l'Ecole de médecine ; de Sedaine et de Diderot, au square d'Anvers ; d'Alexandre Dumas père, place Malesherbes ; de Shakespeare, à la

bifurcation de l'avenue de Messine et du boulevard Haussemann; de Pascal, dans la voûte du rez-de-chaussée de la Tour St-Jacques; de Jean-Jacques Rousseau, place du Panthéon; de Lamartine, au square du Puits de Passy; de Jeanne d'Arc, place de Rivoli; de la Liberté, sur l'île des Cygnes; de la République, place de la République; de Louis XIII, place des Vosges; de Louis XIV, dans la cour du musée Carnavalet; du Maréchal Ney, au carrefour de l'Observatoire, en face de l'endroit où il fut fusillé le 7 décembre, 1815; enfin, la statue de Napoléon 1er, au sommet de la Colonne Vendôme, monument de la campagne de 1805, dont le bronze provient des 1,200 canons enlevés aux Autrichiens et aux Russes, à cette période de l'immortelle épopée militaire de la France.



Parmi les parcs et jardins publics: le Parc Mont-Souris, au sud de Paris; le Parc Monceaux, au nord-ouest, et le Parc des Buttes Chaumont, au nord-est; le Jardin des Plantes et d'Acclimatation, situés,

l'un, près le pont d'Austerlitz, l'autre, au Bois de Boulogne. Il y a là toutes les variétés de la flore et des spécimens vivants de toute la faune. Le Jardin des Plantes compte, en outre, une bibliothèque de 80,000 volumes, une école spéciale de botanique et un amphithéâtre où 1,200 auditeurs à la fois peuvent suivre les cours publics d'histoire naturelle et d'anthropologie qui s'y donnent. Quant aux Jardins des Tuileries et du Luxembourg, ce qui en fait l'intérêt, ce sont les bassins, les places disposées pour les jeux, les pelouses, les parterres, les arbres, puis l'histoire, la bible et la mythologie représentées là par toutes sortes de statues.



Des 11 squares et des 33 grandes places publiques de Paris, je signalerai particulièrement les squares Montholon, des Arts et Métiers, de la Trinité, du Temple et des Batignolles : les places Wagram, Vauban, Vendôme, Malesherbes, Gambetta, du Carrousel, de l'Opéra, d'Italie, des Etats-Unis, de la République et de l'Europe ; la

place du Châtelet, où s'élevait jadis la prison de ce nom; la place de l'Hôtel de Ville, où furent exécutés Ravaillac, assassin de Henri IV, les chefs Huguenots Briquemont et Cavagnes, les comtes de Montmorency et Lally-Tollendal; la place de la Bastille, autrefois occupée par la fameuse prison de ce nom qui fut rasée dans la tourmente populaire, le 14 juillet 1789. La Colonne de Juillet qui décore cette place est couronnée d'un génie de la liberté en bronze doré ; debout sur un seul pied, il tient d'une main le flambeau de la civilisation, de l'autre, les chaînes brisées de l'esclavage; la place du Palais-Royal, près le Palais et le Jardin de ce même nom qui furent le théâtre des royales orgies de Philippe d'Orléans et du rendez-vous où Camille Desmoulins appela le peuple aux armes le 12 juillet 1789, deux jours avant de le lancer à l'assaut de la Bastille; la place de l'Etoile, d'où rayonnent les splendides avenues Friedland, Wagram, Hoche, MacMahon, Marceau, Kléber, Carnot, Victor Hugo, du Bois de Boulogne, des Champs-Elysées, d'Iéna et de la Grande Armée.

Au centre de cette place, s'élève l'Arc de Triomphe, glorieuse et impérissable symphonie de pierre destinée à chanter à travers les âges le nom d'Austerlitz, astre brillant entre tous ceux qui composent l'auréole de la France immortelle ; enfin, la place de la Concorde, la plus spacieuse, la plus imposante de tout Paris.

Là, entre des fontaines agrémentées de statues symboliques, s'élève un bloc de granit rose de 70 pieds de hauteur et du poids de 500,000 lbs. C'est l'Obélisque, donné à Louis XVIII par Mehemet-Ali, pascha d'Egypte. Là aussi se dresse devant vous le souvenir ému de l'exécution de Louis XVI, de Madame Elizabeth, de Marie-Antoinette,de Brissot, chef des Girondins; de Charlotte Corday,de Danton, de Robespierre, de Camille Desmoulins et des 2,800 victimes auxquelles, de 1793 à 1795, la guillotine fit expier, en cet endroit même, les inénarrables débauches de leurs ancêtres couronnés, ou leur trop grand amour de la liberté naissante. Là enfin, entre le Palais-Bourbon et la Madeleine, expressions majestueuses de deux pouvoirs qui se sont porté tant

de coups gigantesques, se croisent et se recroisent, en des équipages de la plus éblouissante somptuosité, les fils de la royauté détrônée et ceux de la roture parvenue, les ambassadeurs, les célébrités étrangères, avec les gloires françaises de la politique, de l'armée, des sciences, des arts et du million.



A voir, avant tout, ce que je viens de signaler, il y a pour le visiteur cet avantage particulier, qu'il se familiarise tout de suite avec autant de points de repère très utiles à la coordination de ses courses dans Paris. Or, bien distribuer les courses à faire, c'est en assurer l'agrément et aussi le bon résultat. La négligence de ces détails ne saurait, en effet, se concilier avec le désir sincère de voir, d'étudier et de comprendre en peu de jours les merveilles de Paris et celles des siècles pour ainsi dire ressuscités et vivants dans la plupart de ses institutions, y compris naturellement ses cinquante et quelques musées.

***

Parmi ces tabernacles où la solidarité du cœur et du génie a recueilli, pour l'édification de l'avenir, la mémoire des hommes et des choses qui ont plus particulièrement marqué le rayonnement de l'étincelle divine sur cette planète, je vous citerai au hasard les musées Grévin, Oller et de la porte St-Denis, galeries de figures représentant des personnages célèbres; les musées de Cluny et des Thermes, comprenant plus de 11,000 exhibits des arts et industries d'autrefois; les musées des Colonies et des Arts Décoratifs, au Palais de l'Industrie où se tient tous les ans, du 1er mai au 30 juin, l'exposition de peintures et de sculptures qu'on appelle le Salon; les musées Guimet, Galliéra, Carnavalet, Dupuytren, Orfila, des Gobelins, du Garde-Meuble, de l'Opéra, des Archives, du Trocadéro, de l'Observatoire, des Antiquités Nationales, du Luxembourg et de Versailles; le Louvre, qui à lui seul renferme les musées des Bronzes et des Marbres Antiques, des curiosités de l'Egypte et de

l'Asie, des sculptures et objets d'art du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes, le musée chinois, le musée de la marine, à peine contenu dans 2 galeries et 16 salles immenses, le musée de peinture avec ses 2,500 tableaux, le musée des dessins, avec ses 37,000 productions de tous les temps, de toutes les écoles et de tous les maîtres ; aux Invalides, le musée d'artillerie avec ses 10,500 pièces d'armes diverses, ses innombrables spécimens d'hommes de guerre armés et équipés selon le rite de tous les pays et de toutes les époques. On dirait d'une garde d'honneur choisie parmi l'élite d'une armée universelle, pour veiller près du tombeau de Napoléon. Là, en effet, sous le dôme des Invalides, éclairé d'une lumière d'or qui symbolise l'immortalité ; là, entre Joseph et Jérôme Bonaparte, entre Duroc et Bertrand, entre Vauban et Turenne, entre des drapeaux et des figures de victoires, repose depuis 1840, la cendre de ce glorieux soldat qui, par la vertu de son épée, mit un jour sur sa tête la couronne de France, et sur la tête de la France, la couronne de reine de l'univers.

***

Versailles ! A la simple mention que je viens de faire de son musée en passant, car il faut passer vite, j'ajouterai quelques notes qui aideront à vous former certaine idée de son féerique château, une des œuvres de Louis XIV.

Aux travaux de terrassement, on a employé, à la fois, jusqu'à 36,000 hommes et 6,000 chevaux. La combinaison de jets d'eau compte 600 jets et peut épuiser en quelques heures 36,000 pieds cubes d'eau. Le jeu de cette merveille destinée au seul plaisir des yeux, ne coûte pas moins de 8,000 à 10,000 francs par heure. La façade du château qui donne sur le jardin, a 1,500 pieds de long, et du temps des rois, il se logeait régulièrement dans l'édifice une cour de 10,000 personnes.

Pourquoi avoir bâti Versailles ? Ah !.... raison de roi. Sa Majesté ne pouvait plus habiter St-Germain. Pourquoi encore ? Parce que, de là, elle apercevait trop souvent l'abbaye de St-Denis où dormaient ses ancêtres. Ce spectacle, voyez-vous, lui

imposait la pensée de la mort, et pour une majesté, il est très désagréable de songer que la mort va enfin la désenfler et la réduire à ses justes proportions.

Singulier retour des choses d'ici-bas ! Ce même peuple qui avait tout souffert de la part des rois sans oser se plaindre, commença un jour par dépouiller leurs propres tombeaux du plomb et du bronze qui les ornaient, et choisissant surtout parmi ces matériaux, ceux qui, encore tout humides des sueurs et du sang du prolétaire, venaient d'être appliqués à la glorification des deux derniers monarques disparus, il s'en fabriqua des armes pour tirer au hasard de sa fureur parfois extravagante dans la forme, mais juste dans le principe, sur les continuateurs officiels ou officieux quand même, d'un régime peut-être assez bon en soi, mais devenu intolérable par les plus gigantesques abus de pouvoir, les plus renversantes prodigalités, les plus scandaleuses audaces et les plus sales orgies qui eussent encore souillé l'honneur d'un diadème.

Singulier retour des choses ! Dernier espoir d'une monarchie qui avait pu dire par

la bouche de Louis XIV: "l'Etat, c'est moi," et par celle de Louis XV: "après nous le déluge," le duc d'Orléans se voit refuser par le peuple français hier esclave, aujourd'hui souverain, jusqu'à l'honneur de porter les armes pour la patrie et de manger à la gamelle du soldat.

Il est vrai cependant, qu'un certain calme, successeur inévitable de toute tempête, a permis la reconstitution des monuments des rois à St-Denis et que désormais, la conservation de leur mémoire, importante à bien des points de vue, y est tout aussi assurée que peut l'être au Panthéon celle de Soufflot, Malesherbes, Laplace, Cuvier, Rousseau, Lafayette, Fénelon, Mirabeau, la Tour d'Auvergne, Carnot ou Victor Hugo.

J'ai nommé le Panthéon. J'aurais voulu décrire ce chef-d'œuvre et tous ceux qui, aux mêmes titres ou à d'autres, ont une place marquée dans la troisième partie du plan exposé plus haut.

Vu l'exiguïté du cadre de cet ouvrage, on me pardonnera de n'insister que sur les Egoûts et les Catacombes de Paris, et

malgré mon invincible amour du droit, de passer sous silence même le Palais de Justice.

***

Les Egoûts !.... Appellation certes peu attrayante, mais qui n'en désigne pas moins, un miracle de l'art et un lieu de promenade des plus recherché.

On y pénètre par deux principales ouvertures situées, l'une, à la place de la Madeleine, l'autre, à celle du Châtelet.

Les plus petits égoûts ont 7½ pds de haut sur 3½ de large ; les plus grands, 16 pds de haut sur 19 de large.

Les deux plus grands de tous sont ceux des boulevards St-Michel et Sébastopol. Ils aboutissent à 8 autres appelés collecteurs et ont pour affluent une quinzaine de galeries secondaires. De la rive droite à la rive gauche, le tout est relié par d'immenses siphons qui passent sous la Seine.

Entre les galeries et les égoûts, il y a des trottoirs et des rues comme dans une ville.

La canalisation souterraine de Paris a

1,250 kilomètres, c'est-à-dire 1,200,000 mètres ou 4,500,000 pieds de long, et elle a coûté 100 francs le mètre, c'est-à-dire environ 33⅓ francs le pied, ou en tout : 125,000,000 de francs.

En quelques mots, les Egoûts de Paris, c'est cela.



Les Catacombes !.... On y entre par le pavillon de droite de la Place Denfert-Rochereau, on y circule avec une bougie, on en sort par la rue Dareau.

Ce sont d'anciennes carrières de pierre d'abord exploitées par les Romains, puis transformées par les Français en un immense caveau où l'on peut voir, entr'autres curiosités, la "fontaine de la Samaritaine," la "lampe sépulcrale," le tombeau de Gilbert, et parfaitement rangés, les ossements de 6,000,000 de personnes exhumées des vieux cimetières ou jetées là après avoir expiré sous les coups de la Révolution.



Je n'en finirais pas si j'entreprenais de vous peindre les institutions et les œuvres

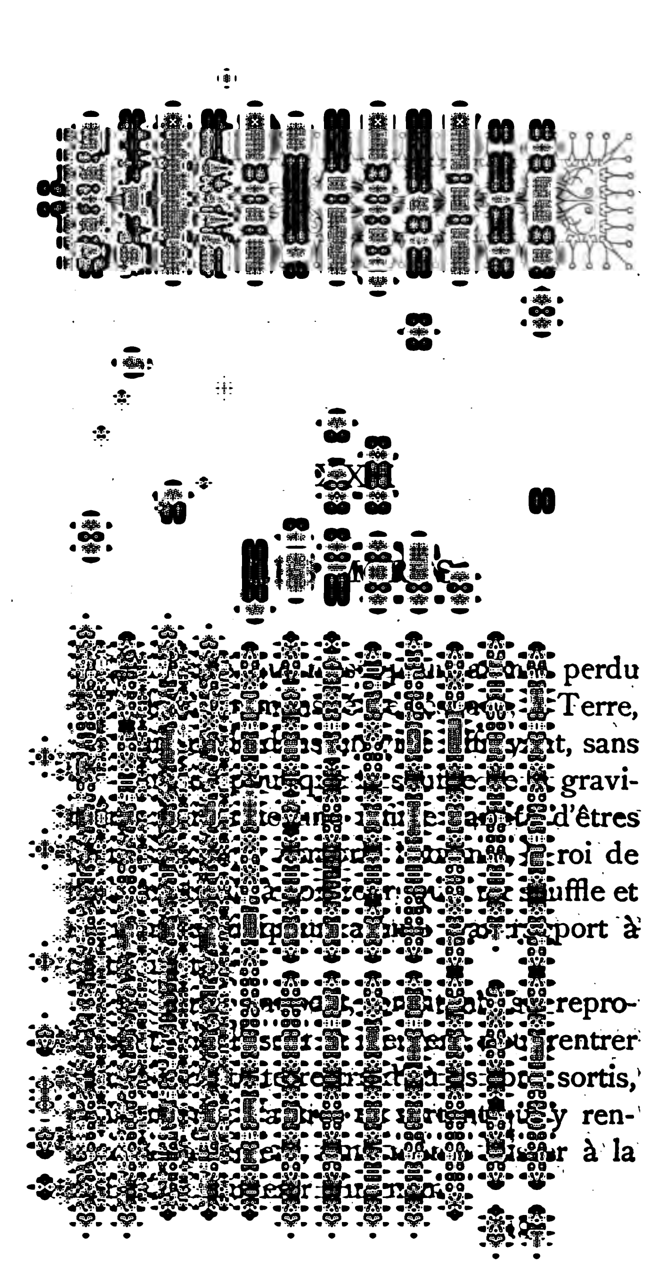
diverses par lesquelles Paris s'évertue à rappeler le passé, à embellir le présent, à consolider l'avenir ; les bals publics, les concerts, les cafés, les cafés-concerts, les 24 grands théâtres où il s'amuse, les 73 églises où il s'agenouille et prie, les grands cimetières où il va pleurer, dans toutes les attitudes de la douleur, avec les anges de pierre et de bronze que l'art, inspiré par des sentiments d'amour ou des souvenirs de gloire, a placés là, près des tombeaux.

Il est, toutefois, une merveille devant laquelle il faut que je m'arrête : c'est l'auteur de toutes les autres, c'est le peuple même de Paris. La musique de son langage, la grâce de ses manières, la noblesse de son attitude, l'incomparable charme de son accueil et de sa franche gaieté, l'opiniâtreté de son travail, la transcendance de ses succès dans toutes les branches de l'activité humaine, la constance de sa sobriété, la ferveur de son patriotisme, la sincérité de sa religion, la générosité de sa nature, l'indépendance et la proverbiale finesse de son esprit, la profonde culture de son intelligence, la perfection achevée de son éduca-

tion, voilà ce qui compose au peuple parisien cette incroyable force magnétique par laquelle il fait graviter autour de lui la si légitime admiration du monde entier.

De tout cela, vous, Canadien-français, vous êtes non-seulement ébloui, mais fier, car cette reine des cités du globe, c'est la tête, c'est le cœur de la France, reine des nations et votre mère. Et de même que les premiers martyrs de la religion que vous pratiquez, disaient : "je respecte César, mais avant tout, je suis chrétien," ainsi vous dites, dans un double élan d'amour pour le devoir et pour le sang qui coule dans vos veines : à l'Angleterre, puisque ma condition m'y oblige, je veux être fidèle, mais avant tout, je suis.... français !





Pour contempler quelques chétifs lambeaux de nos corps et de nos monuments, le savant de l'avenir devra creuser à d'étonnantes profondeurs, comme font aujourd'hui ceux qui veulent trouver en Amérique la trace des *mount-builders* ou, dans le Vieux Monde, les pâles reflets des civilisations disparues.

Pourtant, ce perpétuel effacement de choses n'est qu'une apparence. L'économie de l'univers a pour principe fondamental la transsubstantiation, en vertu de quoi, loin de se perdre, la matière renaît de sa propre décomposition, sous une forme ou sous une autre. Ainsi, par l'action du feu, la désagrégation des éléments constitutifs du bois équivaut à la production de la cendre. Le bois disparaît, mais du même coup, une substance nouvelle voit le jour.

Issue du corps de l'arbre sous les baisers de la flamme, combien la cendre diffère de sa provenance ! L'arbre pouvait brûler et elle est incombustible, il était dur et elle est friable, il épuisait le sol pour se nourrir et elle est un principe actif de la fécondité du sol.

Fruit de la destruction, la cendre, à son tour, se désorganisera. Vous la verrez disparaître dans l'humus, pour y constituer les sucs vivifiants qui permettront à un nouvel arbre de germer, de grandir, de se couronner d'un feuillage glorieux, à l'endroit même où le prédécesseur aura vécu ; puis, ambitieuse de voyager par pores et canaux dans toute l'étendue de ce jeune sujet de la flore, elle finira par s'incorporer à celui-ci en se retransformant. Voilà comment la terre elle-même se recompose, pour ainsi dire, de la poussière des êtres qu'elle a produits.

L'homme, qui par la supériorité de sa nature, semblerait devoir échapper aux exigences de cette immuable loi, en est, au contraire, une victime toute spéciale. C'est de lui et de lui seul, en effet, qu'il est écrit : " vous mangerez votre pain à la sueur de " votre visage jusqu'à ce que vous retour- " niez en la terre d'où vous avez été tiré, " car vous êtes poudre et vous retournerez " en poudre." Genèse, ch. III, v. 10, traduction littérale du texte hébreu par Saci.

La mort, ce lamentable dénouement de

notre vie tragi-comique, est la plus haute expression de la justice ici-bas, en ce qu'elle démontre l'égalité du cadavre devant le cadavre, quelles qu'aient pu être les inégalités conventionnelles que nous faisons dépendre de la naissance, de la fortune, des emplois, de l'habit, de la couleur de la peau, de la conformation du visage et de mille autres accidents.

Il est singulier qu'étant si semblables, nous osions nous croire si différents. Il est singulier qu'étant tous frères par leur communauté d'origine première, les hommes se soient mis dans un état de guerre éternelle par leur division en races, les races, par leur subdivision en nations, les nations, par leur ramification en classe, les classes par leur redistribution en familles—sens hiérarchique—et celles-ci, enfin, par leur culture de l'antagonisme individuel.

Faut-il, néanmoins, s'étonner de ces faits, si l'on songe que les mêmes hommes ont pu abuser de leur raison jusqu'à s'entr'égorger pour un point de controverse ou ce qui est pire, jusqu'à faire couler le sang humain sur les autels, en guise de prière !

Hommes stupides ! direz-vous.

—Mais, quoi ! vous qui vous plaignez de la brièveté de la vie et qui, cependant, n'avez pas de plus grand plaisir que de tuer le temps, si vous êtes moins cruel, êtes-vous plus logique !

Oh !.... la logique ! Pratiquement, il n'y en a qu'une sorte dans le monde et elle pourrait être plus consolante ; c'est celle de la force. Les puissants sont faits pour avoir raison, les faibles pour avoir tort. Le droit des grands, c'est de manger les petits ; le seul droit des petits, c'est de se laisser manger, comme leur seule gloire est de servir les grands qui leur commandent par droit de naissance ou par droit de conquête.

Mais la gloire des petits étant de servir les grands, et les grands, de même que les petits, n'étant rien vis-à-vis de Dieu, il s'ensuit que la gloire de tous consiste à bien servir celui-ci, le seul être, d'ailleurs, dont la perfection doive réellement nous attirer.

Cette modeste pensée, elle a dû vous frôler bien souvent de son aile, ô pieux visiteurs des fosses où dorment de leur dernier sommeil les trop fugitifs objets de vos plus

douces illusions, ces êtres pour vous si chers et dont il ne reste plus, hélas ! que ce qui restera bientôt de vous-mêmes :.... un éphémère souvenir !

Oh ! pourquoi faut-il que dissipant nos jours à la poursuite de vains fantômes, nous n'apprenions qu'à la tardive école de la mort la vraie signification de la vie !





XXXI

LA VIE

LA vie est un chemin qui aboutit à la mort ; chacun y entre couronné des fleurs de l'illusion. Ces fleurs, le temps les réduit en poudre, cette poudre le vent de l'expérience la prend sur son aile et la jette dans nos yeux qui en pleurent jusqu'à ce qu'ils se ferment pour ne plus se rouvrir.

Fille chérie du mensonge, pourquoi l'illusion est-elle, de notre part, un objet de caresses ? Parce que le charme de la vie en dépend, parce que les apparences, les faces, les surfaces et les façades des choses ont pour tous les âges des séductions plus douces que la réalité qui se ca-

che derrière elles sans, d'ailleurs, permettre à l'ivresse du moment de l'y soupçonner.

Bien plus, comme si elle se faisait complice du mensonge, la réalité n'entre en scène au dernier acte de l'humaine comédie, que pour achever, en quelque sorte, la mystification si bien commencée et poursuivie par celui-là. De crainte de nuire au succès de la pièce, elle se garde bien d'apparaître au début, et lorsque, enfin, elle se montre, c'est pour vous dévoiler dans une saisissante coïncidence, vos erreurs, avec l'impossibilité d'y remédier. De là le proverbe : " si jeunesse savait, si vieillesse pouvait."

Erreurs charmantes, c'est pourtant de votre sein qu'est né cet autre adage encore plus vrai peut-être : "qui perd ses illusions, cesse de vivre."

Oh ! heureuse jeunesse qui ne sait pas ! Triste vieillesse qui sait tout, ne peut plus rien et ne réparerait pas grand'chose, quand même elle le pourrait !

Que voulez-vous ? Nous adorons voltiger autour de la vie, comme le papillon autour des lumières traîtresses. Il y va de nos ailes ; n'importe. Vivre, n'est-ce pas jouir

de ce qu'on aime, à peine d'en mourir ? Voici, par exemple, ce fumeur d'opium, ce morphinomane. Dira-t-on qu'ils ignorent les fatales conséquences du poison auquel ils redemandent des rêves et de l'extase ? Cependant, plus leur suicide s'accuse, plus ils s'imaginent qu'ils ne sauraient vivre sans se tuer.

Et ce vieillard, quel qu'il soit? Allons, vieillard, approche... Toi, si longtemps réfractaire à la sagesse, toi qui n'as consenti à la voir germer que sur le sol infécond de ta décrépitude, ose maudire ce premier âge où l'on est obligé d'être fou pour être heureux.... Fou ! mais, tu l'es plus que jamais. De peur que ton avarice ne le proclame assez haut, ne grilles-tu pas de nouer avec la plus jeune péronnelle possible, un mariage qui va mettre le comble à toutes les folies de ton existence ?

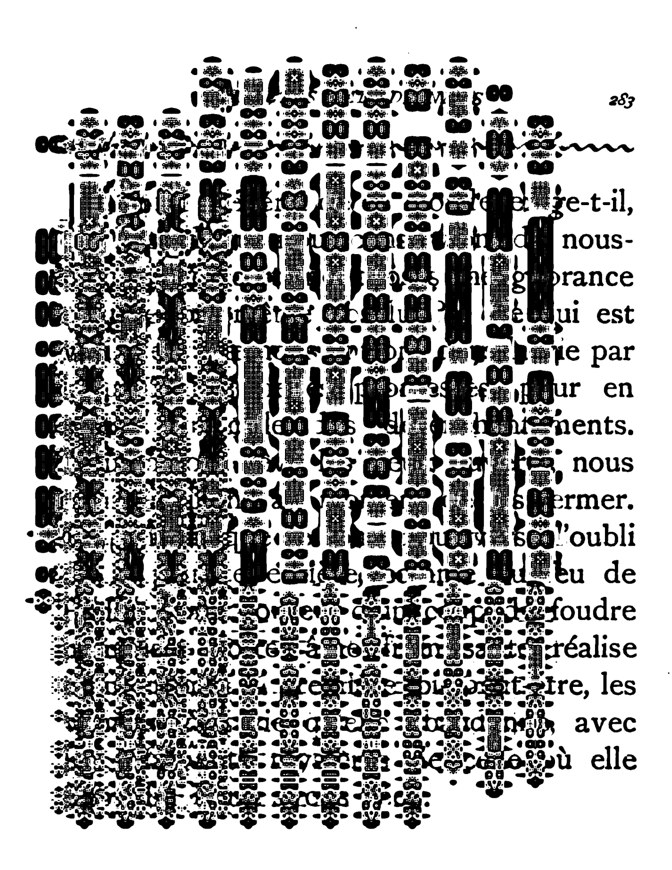
Ainsi va le monde : partout, toujours, à tout âge abusé, tantôt aveugle par ignorance, tantôt faux et étroit par instruction, hypnotisé par le plaisir, les honneurs et l'argent, éclaboussé, éclaboussant, tourmenté par la fureur des religions, écrasé

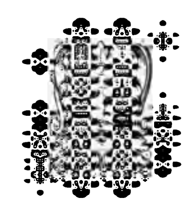
sous le talon de ses maîtres, etc. Vallée de larmes où surnagent quelques sourires !

Mon ami, cet état de choses vous rend sceptique et misanthrope ? Pourquoi donc ? Est-ce aux êtres de la terre que vous devez croire ? Est-ce en l'homme que vous devez chercher la perfection ? Si elle y était, l'homme lui-même ne serait plus.

Peine perdue que de vous plaindre de lui en disant : " il n'est pas ce qu'il devrait être." Si vous le pouvez, comprenez d'abord ce qu'il est et vous en aurez assez, car, enfin, tel il a toujours été, tel il sera toujours. C'est sa nature qui le fait ce qu'il est, et je ne vois pas bien pourquoi elle changerait plus que celle des autres êtres, ni pourquoi il faudrait supposer un ange pour avoir l'idée exacte d'un homme.

Hélas ! l'être humain est un vaste foyer de paradoxes ! Sans cesse occupé de ravir des secrets aux profondeurs de la mer, de la terre et du ciel, on dirait qu'il n'a guère de temps à perdre pour la science de sa propre signification, bien qu'il admette que le point de départ de la sagesse réside dans la connaissance de soi-même.





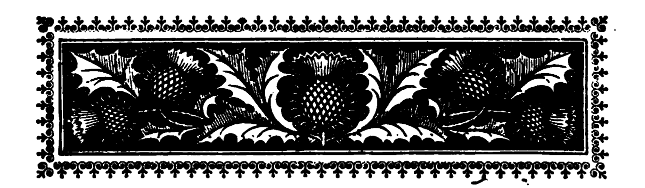


TABLE DES MATIÈRES.

